Contient 33 pièces
à l'Académie
Bal de Bibliothèque
1956 - p. 327 -

Voir Rochebilière p. 327

Exemplaire identique au n° 709 de la vente Rochebilière, appartenant à un 1er tirage de l'E.O. avant les cartons. Contient Lettre au roi (p. 63), une lettre de Corneille (p 163) et la réponse de Saint-Evremond (p. 167) - Pp. 362-3 les vers de jeunesse sont en toutes lettres.

Exemplaire à grandes marges.

AC|GO

NOUVELLES
OEUVRES
MESLÉES
DE MONSIEUR
DE
SAINT-EVREMONT.

A PARIS,
Chez la Veuve de CLAUDE BARBIN,
au Palais, sur le second Perron de
la Sainte Chapelle.

M. DCC.
Avec Privilege du Roy.

PQ
1917
.S5
1900

Coll spec.

PREFACE.

DEPUIS cinquante ans que les honnêtes gens enchantez des Ouvrages de Monsieur de Saint-Evremont les lisent, & les admirent, personne ne s'étoit avisé de les censurer ; l'indolence des beaux esprits l'avoit laissé joüir tranquillement de sa reputation ; & la fortune jalouse du merite des grands hommes avoit envié à celuy-ci une Critique comme le dernier trait qui consomme ordinairement la gloire d'un Au-

teur illuſtre : car on ſçait aſſez que jamais ouvrage excellent ne manqua d'être critiqué.

Ce n'eſt pas qu'un cenſeur ne pût être quelque avanturier tel que ſa critique ne fiſt pas grand honneur aux productions ſur qui elle tomberoit ; mais celuy qui vient de paroiſtre eſt d'une reputation ſi bien établie, d'un merite ſi éclatant, & a d'ailleurs une intelligence ſi fine des beautez les plus exquiſes de notre langue, qu'on peut dire que la gloire de Monſieur de Saint-Evremont, à qui ſon heureuſe étoile l'a ſuſcité, eſt maintenant à ſon comble.

Auſſi bien loin que le livre

qui vient d'être écrit contre luy, ait diminué l'eſtime qu'on faiſoit de ſes Ouvrages, il n'a ſervi qu'à reveiller le goût du Public, qui en demande de nouveaux avec plus d'empreſſement que jamais.

Pour le ſatisfaire, j'ay ramaſſé proſe, vers, ſentences, maximes, lettres & toutes les autres ſortes de pieces que j'ay pû trouver à Paris entre les mains des perſonnes, à qui Monſieur de Saint-Evremont les avoit envoyées. Il n'a pas tenu même à moy que je n'en aye fait venir d'Angleterre, comme on le peut voir par la Lettre ſuivante.

Lettre de Monſieur de Saint-Evremont, à M***.

JE vous ſuis fort obligé, Monſieur, de la bonne opinion que vous avez des bagatelles qui me ſont échapées, & qu'on a la bonté de nommer Ouvrages. Si j'étois d'un âge où l'imagination m'en pût fournir de pareilles, telles qu'elles pourroient eſtre, je ne manquerois pas de vous les envoyer. La beauté de l'impreſſion les feroit valoir. Mais le peu d'eſprit que j'ay eu autrefois eſt tellement uſé, que j'ay peine à en tirer aucun uſage pour les choſes mêmes qui ſont neceſſaires à la vie.

Il ne s'agit plus pour moy de l'agrément, mon seul interest c'est de vivre. Vous me demandez que je vous fasse sçavoir les choses qui sont de moy dans les petites Pieces qu'on a imprimées sous mon nom. Il n'y en a presque point où je n'aye la meilleure part; mais je les trouve toutes changées ou augmentées. Les grosses Cloches de Saint Germain des Prez que Luigi admiroit, ne m'appartiennent sûrement pas. C'est la premiere addition qui me vient dans l'esprit. Les Charmes de l'amitié, la longue Lettre de consolation à une Demoiselle, les Reflexions sur la Morale d'Epicure, l'Eloquence de Petrone, & quel-

ques autres dont il ne me ſouvient pas, ne m'appartiennent en rien. Si j'étois jeune & bien fait, je ne ſerois pas fâché qu'on vît mon portrait à la teſte d'un Livre ; mais c'eſt faire un mauvais preſent au Lecteur que de luy donner la vieille & vilaine image d'un homme de quatre-vingt-cinq ans, les yeux me manquent, je ne puis plus ny lire ny écrire qu'avec beaucoup de peine : vous m'excuſerez ſi je ne ſçaurois vous donner une connoiſſance plus exacte de ce que vous me demandez.

Je reviens à nôtre nouveau Recüeil. Les belles Lettres de Monſieur de Saint-Evremont

à Monſieur le Comte de Lionne, en font la plus conſiderable & la plus précieuſe partie. J'ay fait tout ce que j'ay pû pour les avoir de luy-même : cependant ſoit par un ſentiment de modeſtie qui s'oppoſât aux veritez flateuſes pour luy, qui ſont contenuës dans ces Lettres, ſoit par une délicateſſe de fidelité envers Monſieur de Saint-Evremont, qui l'avoit prié autrefois de ne ſe point deſſaiſir de ſes Ouvrages ; Mr le Comte de Lionne a refuſé de me les donner. Mais ayant trouvé moyen de les avoir d'ailleurs, j'eſpere qu'il ne trouvera pas mauvais qu'on les debite. Je me flate auſſi que

Monſieur de Saint-Evremont ne me ſçaura pas pas mauvais gré d'avoir fait venir d'Angleterre ſon Portrait, qu'il n'avoit pas jugé à propos de m'envoyer, & de l'avoir fait graver par le celebre Chevalier Edelinkc, pour le mettre à la tête de ce Recüeil, puiſque je n'ay eu d'autre intention en cela que de ſatisfaire le Public, qui le demande depuis ſi long-temps.

TABLE

DES PIECES CONTENUES dans ce Recüeil.

Reponſe de Monſieur de Saint-Evremont à la critique qu'on a fait de ſes Ouvrages. page. 1

Eloge de Monſieur le Vicomte de Turenne. 5

Critique de l'Opera de Cadmus. 21

Que la Dévotion eſt le dernier de nos amours. 43

Lettre à une Demoiſelle Suedoiſe. 49

Lettre touchant les maximes de Monſieur de la Roche Foucault. 56

Lettre à un ami. 61

Au même. 63

Sentiment de Monſ. de Saint-Evremont ſur la ſatyre de Monſieur Deſpreaux contre les femmes. 66

Au Roy. 68

Lettre ſur le mariage de Mademoiſel-

le Hervard. 72
*Lettre à Madame la Ducheſſe de*** 85
Lettre au Chevalier de Lorraine. 89
Lettre à une Demoiſelle. 96
Lettre à Monſieur de Vendôme. 100
*Lettre touchant la deſtinée de Monſieur de * ** 105
Lettre. 110
A Monſieur le Comte de Lionne premier Ecuyer de la grande Ecurie du Roy. 112
Au même Comte. 120
Au même. 124
Au même Comte de Lionne. 131
Au même Comte. 135
Au même Comte. 140
Au même. 145
Au même. 149
Au même Comte de Lionne. 154
Au même Comte. 158
Au même. 160
Lettre de Monſieur Corneille à Monſieur de Saint-Evremont, pour le remercier des loüanges qu'il luy avoit données dans la Diſſertation ſur

l'Alexandre de Racine. 163
Réponſe de Monſieur de Saint-Evremont, à la Lettre de Monſieur Corneille. 167
A Monſieur le Comte de Lionne. 171
Au même Comte. 175
Au même. 179
Abbrégé de la vie de Monſieur de Lionne Miniſtre d'Etat. 181
A S. A. S. Monſeigneur le Prince de Conty. 201
Sentences, & maximes, ſur toutes ſortes de ſujets. 208
Fragment d'une Idylle. 273
Sur la diſpute touchant les anciens & les modernes. 280
L'homme. 287
Sur la Paix de Riſwick. 301
Lettre. 305
Réponſe. 307
Sur le mal des yeux de Madame Mazarin. 310
Sur le Quiétiſme. 312
Stances. 314
Imitation de Catulle. 317

Sur un Saphir retrouvé aprés avoir été volé. 318
Sür les vaines occupations des hommes. 320
Nouvelle de l'autre Monde. 323
Dialogue de Climéne & de Tirsis. 331
*A Mademoiſelle G***.* 335
A la meſme. 338
A la meſme. 342
A la meſme. 345
A la meſme. 348
A la meſme. 351
A la meſme. 355
A la meſme. 362
A la meſme. 364

Fin de la Table.

NOUVELLE

NOUVELLES OEUVRES MESLÉES DE MONSIEUR DE S. EVREMONT.

RÉPONSE DE M. DE S. EVREMONT *A la Critique qu'on a fait de ſes Ouvrages.*

JE vous renvoye la Critique de mes Ouvrages, je l'ay lûë avec attention, & aprés l'avoir lûë, je ne ſçay ſi je dois me

plaindre ou me loüer de ſon auteur. Vouloir détromper les hommes abuſez, dit-il, cinquante ans durant de mes écrits, c'eſt avoir un zele pour le public, qui n'eſt pas trop obligeant pour moy ; mais c'eſt me faire une eſpece d'enchanteur ; & peut-être qu'il y a plus de merite à tromper le monde tant d'années, qu'à le détromper. Le fort de la Critique conſiſte principalement à remarquer mes expreſſions embaraſſées, je pourrois prendre la cenſure pour un bon conſeil ; car j'ay intereſt qu'on entende mes penſées: je luy dois au moins conſeil pour conſeil, qu'il mette moins de netteté dans les ſiennes. On a trop de facilité à le connoître. Les choſes communes font regreter le temps qu'on met à les lire. Celles qui ſont finement penſées, donnent à

un lecteur délicat le plaisir de son intelligence & de son goût. J'avouë que je me contredis quelquefois ; je louë la constance à une Demoiselle dont je crois être aimé, je conseille la fidelité à celle qui aime un autre amant: je ne suis pas de même humeur à trente ans qu'à soixante, à soixante qu'à quatre-vingt. Je trouve beaucoup de choses dans sa Critique bien censurées ; je ne puis nier qu'il n'écrive bien, mais son zele pour la Religion & pour les bonnes mœurs passe tout. Je gagnerois moins à changer son stile contre le mien, que ma conscience contre la sienne. J'estime fort son exactitude dans sa Critique, il s'attache à censurer des traitez même qui ne sont pas de moy, & des fautes dans ceux qui en sont, que je n'ay pas faites. Il est vray qu'il me donne

trop de loüanges quelques fois. Tout bien compenſé, la faveur de la cenſure paſſe la ſeverité du jugement; & je puis dire avec verité, que j'ay beaucoup plus de reconnoiſſance de la grace, que de reſſentiment de la rigueur. Il peut avoir déja de la ſatisfaction de voir le profit que je tire de ſes leçons ſur le Chriſtianiſme. Les Auteurs ne ſe pardonnent rien, pas les Philoſophes, pas les Saints. Tout ignorant, tout profane que je ſuis, je luy ſçay bon gré de ſa Critique; je ne me tiendrois pas ſi obligé à celuy qui feroit mon apologie, plus preſt à déſavoüer le bien que le mal qu'on diroit de moy.

ELOGE
DE MONSIEUR LE VICOMTE DE TURENNE.

JE ferois tort à la naissance de Monsieur de Turenne, si je songeois à instruire le public d'une maison aussi illustre & aussi considerable dans l'Europe que la sienne ; je ne m'amuseray point à depeindre tous les traits de son visage, les caracteres des grands hommes n'ont rien de commun avec les portraits des belles femmes ; mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque chose d'auguste & d'agréable, quelque chose en sa phisionomie qui faisoit con-

cevoir je ne ſçay quoy de grand en ſon ame & en ſon eſprit. On pouvoit juger à le voir, que par une diſpoſition particuliere la nature l'avoit preparé à faire tout ce qu'il a fait. Né d'un pere auſſi autoriſé dans le parti Proteſtant que M. de Boüillon l'étoit, il en prit les ſentimens de Religion, ſans zele indiſcret pour la ſienne, ſans averſion pour celle des autres, précautionné contre une ſeduction ſecrete qui fait voir de la charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excez de complaiſance pour ſon opinion: comme il n'y a rien de bas dans les emplois de la guerre, il paſſa par les plus petits, par les mediocres, toûjours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit. Toûjours diſtingué par ſa naiſſance, la ſeule diſtinction de ſes ſervices l'a fait

monter par degrez au Commandement des Armées ; & l'on peut dire ſans exagerer, que pour arriver aux poſtes qu'il a eus, jamais homme n'a tant dû à ſon merite, & ſi peu à la fortune.

Je ne m'étendray point à parler de ſes actions, me bornant à quelques particularitez peu connuës qui contribuëront à former ſon caractere.

Tant qu'il a ſervi avec Monſieur le Prince en Allemagne, Monſieur le Prince luy a donné l'honneur de tout ce qu'on y faiſoit ; & l'eſtime qu'il avoit pour luy, alla ſi loin, que s'entretenant avec quelqu'un, de tous les Generaux de ſon temps, ſi j'avois à me changer, dit-il, je voudrois être changé en Monſieur de Turenne, & c'eſt le ſeul homme qui me puiſſe faire ſouhaiter ce changement-là.

On ne ſçauroit croire l'application qu'avoit Monſieur le Prince à l'obſerver, cherchant à profiter non ſeulement de ſes actions, mais encore de ſes diſcours.

Il me ſouvient qu'il luy demandoit un jour quelle conduite il voudroit tenir dans la la guerre de Flandres. Faire peu de Sieges, répondit Monſieur de Turenne, & donner beaucoup de combats, quand vous aurez rendu votre armée ſuperieure à celle des ennemis, par le nombre & par la bonté des troupes; ce que vous avez preſque fait à la Bataille de Rocroy, quand vous étes bien maître de la Campagne, les Villages vous valent des places; mais on met ſon honneur à prendre difficilement une Ville forte, bien plus qu'aux moyens de conque-

rir aiſément une Province.

Si le Roy d'Eſpagne avoit mis en troupes ce qui luy a coûté d'hommes & d'argent à faire des Sieges & à fortifier des Places, il ſeroit aujourd'huy le plus conſiderable de tous les Rois.

La premiere maxime de Monſieur de Turenne pour la guerre, eſt celle qu'on attribuë à Ceſar, qu'il ne faloit pas croire avoir rien fait, tant qu'il reſtoit quelque choſe à faire.

A peine Philisbourg avoit capitulé, qu'il ſe détacha avec ſes troupes, pour tomber ſur le petit Corps que Savelly Coloredo commandoit, il y tomba, il le défit, il marcha à Spire, à Wormes, à Mayence, qui ſe rendirent, & tout cela fut executé en ſix ou ſept jours.

Il conſideroit plus les actions par leurs ſuites, que par elles-mêmes; il eſtimoit plus un Ge-

neral qui conſervoit un Païs aprés avoir perdu une bataille, que celuy qui l'avoit gagnée, & n'avoit ſçû en profiter.

Venons à nos guerres civiles, c'eſt là qu'on a mieux connu Mr de Turenne pour avoir été plus expoſé aux obſervations des Courtiſans.

On ſçait qu'il a ſauvé la Cour à Gergeau, & qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de M. le Prince à Gien. Il a conſervé l'Etat, quand on le croyoit perdu; il en a augmenté la gloire & la grandeur, lors qu'à peine on oſoit en eſperer la conſervation.

Un détail de ſes ſervices rendroit le caractere languiſſant, un ſeul tiendra lieu de tous les autres.

Il a trouvé la Cour ſi abandonnée, qu'aucune Ville ne la vouloit recevoir; les Parlemens

étoient declarez contre elle, & les peuples prévenus d'une fausse opinion du bien public, s'attachoient aveuglément à leurs declarations. Monsieur le Duc d'Orleans étoit à la tête des Parlemens. M. le Prince à celle des Troupes. Fuensaldaigne s'étoit avancé jusqu'à Chauny avec vingt mille hommes, & M. de Lorraine n'en étoit pas éloigné. Tel étoit l'état de cette Cour malheureuse, quand M. de Turenne aprés quelques Sieges & quelque Combats, dont je laisse le recit aux Historiens, quand M. de Turenne, dis-je, la ramena à Paris, où la Reine ne fut pas si-tôt, que son rétablissement dans la Capitale fit reconnoître son autorité par tout le Royaume. La sureté du Roy bien établie au dedans, M. de Turenne fit sentir sa puissance au dehors, & réduis-

ſit l'Eſpagne à demander une paix qui fut ſon ſalut, ne pouvant continuer une guerre qui étoit ſa ruine.

Revenons des faits de M. de Turenne à une obſervation plus particuliere de ſa conduite, de ſes qualitez & de ſon genie.

Aux bons ſuccez il pouſſoit les avantages auſſi loin qu'ils pouvoient eſtre pouſſez ; aux mauvais il trouvoit toutes les reſſources qu'on pouvoit trouver. En toutes choſes, il préferoit la ſolidité à l'éclat ; moins ſenſible à la gloire que ſes actions luy pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'Etat en recevoit.

Le bien des affaires alloit devant toutes choſes ; on luy a veu eſſuyer les mauvais offices de ſes envieux, les injures de ſes ennemis, les dégoûts de ceux qu'il ſervoit, pour rendre un veritable ſervice.

Modeſte en tout ce qu'il faiſoit de plus glorieux, il rendoit les Miniſtres vains & fiers avec luy par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait.

Severe à luy-même il comptoit tous ſes malheurs pour des fautes ; indulgent à ceux qui avoient failli, il faiſoit paſſer leurs fautes pour des malheurs.

Il ſemble qu'il donnoit trop peu à la fortune pour les évenemens ; & comme on vouloit un jour le convaincre par ſon propre exemple, du pouvoir qu'elle a dans les occaſions, on luy dit qu'il n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à Mariandal & à Rhetel, cependant qu'il avoit perdu ces deux combats pour avoir été malheureux. Je ſuis content de moy, répondit-il, dans l'action ; mais ſi je voulois me faire juſtice un peu ſevere-

ment, je dirois que l'affaire de Mariandal eſt arrivée, pour m'être laiſſé aller mal-à-propos à l'importunité des Allemans qui demandoient des quartiers; & que celle de Rhetel eſt venuë pour m'être trop fié à la lettre du Gouverneur qui promettoit de tenir quatre jours le jour même qu'il ſe rendit; à quoy il ajoûta; quand un homme ſe vante de n'avoir point fait de fautes à la guerre, il me perſuade qu'il ne l'a pas faite long-tems.

Il ne perdit jamais le ſouvenir de l'importunité de Roſe à demander des quartiers, & de la facilité trop grande qu'il avoit euë à les accorder. Cette réflexion & quelques autres de même nature luy firent changer de conduite à l'égard des Officiers; il continua les bons traitemens qu'il avoit accoûtumé de leur faire, mais il ne voulut

plus se trouver en état d'en être gêné pour le service.

Le premier embarras dont il se défit, fut celuy des disputes de l'Infanterie : cette vieille habitude fondée sur une apparence d'honneur que tous les corps vouloient maintenir ; l'opposition fut grande, mais le General en vint à bout, & Puysegur le plus intelligent & le plus difficultueux des Officiers, Puysegur ennemy de tous les Generaux qu'il ne gouvernoit pas, fut obligé de vendre son Regiment, & de se retirer avec sa capacité incommode, à sa maison.

Le tour ordinaire des Officiers dans les détachemens, leur rang aux ordres de batailles ne furent plus observez ; c'est ce que l'on vit à la bataille de Dunquerque, où Mr de Turenne choisit le Marquis de Crequy pour commander l'aîle opposée à M. le Prin-

ce, sans aucun égard à l'ancienneté des Lieutenans Generaux.

Aprés avoir changé ces vieilles coûtumes, il changea, pour ainsi dire, le genie des Nations; il fit prendre aux étrangers une activité qui ne leur étoit pas naturelle, il fit perdre aux François la legereté & l'impatience que leur Nation avoit toûjours euës, il fit souffrir la fatigue sans murmurer; il fit oublier la Cour aux Courtisans qui avoient de l'employ, comme s'il n'y avoit plus eu d'autre métier que la guerre. Voilà quelle fut la conduite de Mr de Turenne pour les Officiers: voyons son procedé à l'égard de Mr le Cardinal.

Dans le tems que Mr le Cardinal étoit le plus malheureux, que ses amis cherchoient des pretextes pour l'abandonner, & ses ennemis des occasions pour le perdre, Mr de Turenne eut pour

pour luy les mêmes déferences, les mêmes respects qu'on avoit eu dans la plus haute fortune. Quand son Eminence eut rétabli son pouvoir, il garda plus de dignité avec luy, qu'il n'en avoit gardé dans ses malheurs.

Ce fut le premier qui osa faire sa Cour au Roy, toutes les personnes considerables ayant leur application entiere à Monsieur le Cardinal.

Il ne sollicita point de graces, & les avantages qu'il obtint, parurent des effets du service rendu à l'Etat sans attachement au ministere. Jamais les vertus des particuliers n'ont été si bien unies avec les qualitez des Heros, qu'en la personne de M. de Turenne; il étoit facile dans le commerce, délicat dans la conversation, fidele dans l'amitié.

On l'a accusé de ne s'em-

ployer pas aſſez fortement pour ſes amis à la Cour ; mais il ne s'y employoit pas davantage pour luy-même : une gloire ſecrete l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas ſeur d'obtenir ; il faiſoit tout le plaiſir qu'il croyoit pouvoir faire.

Les amis d'ordinaire penſent qu'on a plus de crédit qu'on n'en a, & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

Monſieur de Turenne n'étoit pas incapable d'avoir de l'amour, ſa vertu n'étoit point de ces vertus ſeches & dures, qu'aucun ſentiment de tendreſſe n'adoucit, il aimoit plus qu'il ne croyoit luy-même, ſe cachant, autant qu'il luy étoit poſſible, une paſſion qu'il laiſſoit connoître aux autres.

Si les ſingularitez ſont des eſpeces de défauts dans la ſocieté, M. de Turenne en avoit deux

qu'on reproche à bien peu de gens, un déſintereſſement trop grand, lors qu'on voyoit regner un intereſt univerſel, & une probité trop pure dans une corruption generale.

Son changement de Religion fut ſenſible aux Proteſtans, ceux qui l'ont connu, ne l'ont attribué ni à l'ambition ni à l'intereſt.

Dans tous les temps il avoit aimé à parler de Religion, particulierement avec M. d'Aubigny, diſant toûjours que les Reformez avoient la Religion la plus ſaine, mais qu'ils ne devoient pas ſe ſeparer ; mais la faire prendre inſenſiblement aux Catholiques. Quand on avouë qu'on a eu tort de ſortir d'une Egliſe, reprit M. d'Aubigny, on eſt bien preſt d'y rentrer ; & ſi je ſurvis à Madame de Turenne, je vous verray dans la nôtre. M. de Turenne ſou-

rit, & ſes ſouris n'expliquoient pas aſſez, ſi c'étoit pour ſe moquer de la prédiction de M. d'Aubigny, ou pour l'approuver.

Dans l'une & dans l'autre Religion, il alloit toûjours au bien; Huguenot, il n'avoit rien d'oppoſé à l'intereſt des Catholiques; Converti, il n'avoit point de zele préjudiciable à la ſureté des Huguenots.

Ceux qui l'ont ſuivy dans ſes dernieres Campagnes, diſent qu'il avoit une vigueur plus vive qu'aux precedentes; qu'il étoit plus hazardeux à entreprendre & à ſe commettre qu'auparavant, & un coup de canon finit une vie ſi glorieuſe. Mort déſirable (puiſqu'il faut mourir) à un ſi grand homme.

Sa perte fut pleurée de tous les François, regretée de tous les indifferens; ſa perſonne loüée

des ennemis, sa vertu admirée de tout le monde.

Le Roy qu'il avoit si bien servi, voulut qu'il fût enterré à S. Denis avec les Rois ses prédecesseurs, se croyant aussi obligé à celuy qui luy avoit conservé son Royaume, qu'à ceux qui le luy avoient laissé.

CRITIQUE
DE L'OPERA
DE CADMUS.

CE n'est point par un esprit de censure que je vous mande mes sentimens sur l'Opera de Cadmus. Je suis né pacifique, & si je ne puis approuver tous les ouvrages qui se font, J'estime du moins l'intention qu'on a de les rendre plus par-

faits. Je vous déclare donc d'abord que l'Opera me paroît un ſpectacle tres-ſuperbe : qu'en France je n'ay point vû de divertiſſement public qui approchât de cette magnificence : les Dames, les habits & les décorations en ſont admirables. Monſieur de Luly remplit dignement ſa place ; & bien qu'en pluſieurs endroits il ſe ſoit copié luy-même, tout ce qui eſt de luy, eſt toûjours merveilleux ; mais c'eſt dommage que tant de belles parties ſoient jointes à un corps ſi défectueux. L'allegorie du Prologue eſt forcée, & n'eſt pas renduë dans le ſens de l'Auteur : il a voulu nous donner l'idée des victoires du Roy ſur ſes ennemis ; & nous ne voyons le Soleil ni vaincre ni combatre ; les Conquêtes de ſa Majeſté ont été plus éclatantes & plus effectives ; nous

ne voyons ni dans la fable, ni dans la verité, que le Serpent Python ait fait de si grandes entrepriſes. C'étoit un animal formé du limon de la terre, qui croupiſſoit dans un marais puant, & qui n'étoit capable que de tuer les gens par ſon haleine infectée. Pourquoy luy fournir des aîles pour l'élever juſques au char du Soleil ? Les Hollandois ont-ils attenté ſur la Monarchie Françoiſe, & falloit-il faire l'apotheoſe d'un monſtre pour tracer l'image des Conquêtes du Roy ? Tout ce qu'on fait faire à l'Apollon de ce Prologue, n'a pas une relation plus juſte avec ce qu'on a voulu ſignifier ; on n'y donne à ce Dieu, ni ſincerité, ni puiſſance.

Dans ces lieux fortunez les Muſes vont deſcendre.

dit-il en termes exprés ; il n'y en deſcend aucune ; Apollon étoit mal informé des nouvelles du Parnaſſe, où on y tient peu de compte de ſes ordres. Il faloit en faveur de Phebus retrancher ce vers ou accomplir la prophetie ; & je ne m'étonne pas s'il ſe vange du Poëte dans tout le reſte de l'ouvrage .... les preparations de cet incident ſont groſſieres.

La terre va vomir tout l'enfer en couroux,

diſent les Cœurs champeſtres. Qui leur a dit que cela doit arriver ? Eſt-ce une avanture ſi ordinaire, que de ſimples Bergers puiſſent la prevoir ſur l'apparence d'un orage ?

Le jour pâlit, le Ciel ſe trouble ;

diſent-ils au même endroit. L'envie a-t-elle ainſi le pouvoir de troubler le Ciel, & de faire pâlir le jour ? Elle peut en avoir

avoir l'intention, mais elle n'en a point la puiſſance ? Il auroit falu l'attribuer à quelque Divinité ſuperieure ; & je m'attendois à voir renouveller la guerre civile d'entre Saturne & ſes enfans, quand je vis une figure de l'Envie ſortir d'une trape.

Elle évoque,
dit l'Auteur ;

Le monſtrueux Serpent Python.

Que veut dire évoquer un Serpent ? On évoque les demons, ou les ames des morts ; mais le Serpent Python vivoit & habitoit naturellement dans ſon marais, il n'avoit pas beſoin d'y être évoqué.

L'Envie diſtribuë des Serpens aux vents,
ajoûte l'Auteur. Comprenez-vous que des Serpens ſoient de quelque uſage pour les vents ? J'avois bien lû dans quelques

autres endroits, que l'infection de l'air produiſoit des Serpens; mais je n'avois encore jamais vû un vent capable de recevoir une diſtribution. A la verité, cette faute n'eſt que dans le livre, & on l'a prudemment corrigée dans la repreſentation.

Heureux qui peut plaire,
Heureux les Amans.

S'il diſoit, Heureux les Amans qui peuvent plaire, il auroit quelque raiſon; mais il n'eſt point vray qu'en general tous les Amans ſoient heureux. Les vers de Maximes doivent être inconteſtables, ils ne ſont reçûs qu'à cette condition, & ce ſont des eſpeces d'axiomes de Poëſie, qui renverſent toute l'économie d'un ouvrage, quand ils renferment un ſens faux.

Leurs jours ſont charmans, pourſuit-il, en continuant la même faute.

L'amour ſçait leur faire
Mille doux momens.

L'amour fait paſſer agréablement les momens auprés de ce qu'on aime ; mais il ne les fait point.

Il faut ſe défaire
D'un cœur trop ſevere.

Outre que cette rime eſt méchante, cette expreſſion bleſſe le bon ſens ; on peut ſe défaire de ſa ſeverité, mais on ne ſe défait point de ſon cœur. Je n'aurois jamais fait, ſi je ſuivois cet ouvrage vers à vers. Il n'y en a preſque point qui ne ſoient défectueux ; j'en feray, ſi vous voulez, des remarques à part ; mais je n'ay pas aujourd'huy le loiſir de m'étendre ſi loin, & je paſſe à cette Tragedie des Nôces de Cadmus. En voicy les deux premiers vers.

Quoy, Cadmus fils d'un Roy qui
tient ſous ſa puiſſance,

Les bords feconds du Nil, & les climats brulez....

A ces marques reconnoissez-vous Agenor pour le pere de Cadmus ? Agenor étoit Roy de Phenicie, contrée d'Asie, qui a pour bornes la mer Mediterranée, & qui n'est distante de l'Isle de Cypre que d'un mediocre trajet. Comment puis-je m'imaginer le Nil en Asie ? & comment, par les climats brûlez qui sont les Païs de dessous la ligne, puis-je entendre la Ville de Tyr, qui est la Capitale de Phenicie ? Pecherois-je contre la raïson, si l'Auteur ayant negligé de me nommer Agenor, je croyois Cadmus fils du Geant Anthée, ou de quelque autre Roy des Maures.

Nous suivrons nos destins par tout sans resistance,

dit un des Princes Tyriens qui l'accompagnent.

Faudra-t-il que toûjours nous ſoyons exilez ?

Le moyen d'accorder le ſens de ces deux vers ? Il ſemble dans le premier, que ce Prince ne trouve rien de difficile ; & dans le ſecond, il murmure de ſon exil, & demande quand il finira. Le beau ſoucy ! qu'il eſt heroïque ! il ne faloit point faire cet homme Prince pour luy donner ces ſentimens. Quand on fait Arbas méchant plaiſant, ce caractere déplaît, on ſupporte avec impatience, qu'aprés avoir tranché du fanfaron, il concluë.

Les injures que j'ay dites
Je les diſois ſi bas,
Qu'il ne les entendoit pas.

Mais au milieu de cela, il paroit un deſſein de caractere, & tout ridicule qu'il eſt, il bleſſe moins l'imagination, que de voir deux Princes dont on a voulu

faire des Heros. Ne ſe trouver à aucune occaſion de gloire, & ne ſervir qu'a dire en chœur.

Amans fideles,
Vivez heureux.

La fête qui ſuit ces deux premieres Scenes, ſe ſent un peu des longs voyages de Cadmus. Les grands Seigneurs, pour riches qu'ils ſoient, épuiſent leur bourſe en voyageant ; & c'eſt ſans doute pourquoy la danſe de ſix Affriquains compoſe tout le regal qu'on donne à Hermione. A dire vray, ces Affriquains ſont gens extraordinaires. L'un d'eux apporte un grand arbre ſur le Theatre, luy fait prendre racine, & un moment aprés le remporte ſans le ſecours de perſonne. J'ay ſouvent obſervé qu'on fait faire aux Dieux fabuleux des choſes fabuleuſes; mais je ne croyois pas que ce privilege s'éten-

dît jusques aux hommes. Les Geans qui entrent dans cette fête, sont si generalement blâmez, qu'on leur donneroit en vain un trait de Critique. Mais en recompense ils ont un Roy qui sçait bien faire l'amour. Remarquez ce qu'il dit à Hermone dans les vers suivans.

Je vous suivray par tout malgré votre colere,
Sans cesse à vos regards je veux me presenter,
Et si ce n'est pas pour vous plaire,
Ce sera pour vous tourmenter.

N'êtes vous point surpris de ce qu'Hermione défend son cœur contre de si douces paroles? & Cadmus n'a-t-il pas beaucoup à craindre d'un concurrent si redoutable? Il faut, pour entrer dans les finesses de l'art, donner aux Heros des entreprises difficiles, afin de leur fournir des occasions de gloire.

Il faloit, pour rendre le triomphe de Cadmus plus éclatant, rendre ſon rival plus digne d'être aimé, & tantôt luy faiſant commettre une violence, d'autrefois luy faiſant tenter la voye de la douceur, partager les ſpectateurs entre la pitié qu'auroit merité ſon infortune, & l'horreur qu'auroit inſpiré ſon déſeſpoir. Cadmus ne peut ſouffrir la tirannie qu'on exerce contre Hermione, il entreprend de la délivrer de captivité, & pour ce deſſein il va combatre le Dragon de Mars. Je luy demanderois volontiers ce que la vie de ce Dragon a d'incompatible avec la délivrance de la Princeſſe ? Cela ne me paroît point dans la piece. Au contraire, le Dragon mort, ſes dents ſemées, & les enfans de la terre nez & défaits, il faut encore pour aſſu-

rer la felicité de Cadmus, que le bouclier de Pallas rende les Geants immobiles. Si la mort du Dragon ſuffiſoit pour conquerir Hermione. A quoy bon petrifier ces Geants ? Et ſi la mort du Geant pouvoit ſeule produire cet effet, pourquoy tuer le Dragon ?

Celebre Auteur de la Metamorphoſe,
Si des Champs fortunez où ſon eſprit repoſe,
Tu pouvois juſqu'à nous faire entendre ta voix ;
Moderne, dirois-tu, chez les Grecs autrefois,
On me vit puiſer cette fable.
Je ne luy volay rien de ce qu'elle a d'heureux,
Je la rendis dans ſon ſens veritable
Morale, claire, vray-ſemblable,
Telle en un mot que je la tenois d'eux.
Pourquoy dédaignes-tu de marcher ſur mes traces ?

Veux-tu voler plus haut que moy?
Diſputons-nous d'art & de grace?
Et l'exemple d'Ovide eſt-il honteux
pour toy ?

S'il en avoit profité, il auroit attendu les ordres de Pallas pour inſtruire Cadmus de ce qu'il avoit à faire. Ovide ne luy donne point de preſcience ſurnaturelle. Il tuë le Dragon, parce qu'il a devoré ſes gens ; Pallas luy commande d'en ſemer les dents, il obeït, & les effets de cette obeïſſance ſe développent inſenſiblement. On pouvoit ſuivre ce grand Auteur, & accommoder ſes idées au Theatre.

Mais l'honneur d'inventer a de charmans appas,
Il n'eſt que de courir de nouvelles carrieres,
Les Anciens manquoient de lumieres.

Malheur de par Quinault à qui ſuivra leurs pas.

Le commencement du ſecond Acte roule tout entier ſur des plaiſanteries hors de ſaiſon. Je ſçay qu'il en faut dans les ſpectacles du genre de celuy-cy ; mais il y a maniere de les y faire entrer. Il faloit que le Geant donnât à Hermione quelque divertiſſement ruſtique où elles auroient trouvé leur place, & ne pas en faire le corps d'un ſujet ſerieux. Par le même défaut d'art, la Scene de Cadmus & d'Hermione perd une partie de ſes beautez, elle eſt tendre, touchante, & les chants en ſont admirables. Mais il faloit avant cette entrevûë avoir dit comment on avoit trouvé le ſecret de la faire. Hermione eſt captive d'un amant abſolu. Elle eſt obſervée, où elle

doit l'être ; Cadmus la voit ; ils ſe diſent en liberté les choſes du monde les plus tendres : comment ſe fait ce miracle d'amour ? J'ay encore un autre ſcrupule. Cadmus dit à cette Princeſſe.

Je vous voy, je vous dis enfin que je vous aime.

Cet *enfin* ſuppoſe qu'il ne l'a jamais dit : l'Amante répond dans des termes plus paſſionnez que les ſiens ; cela eſt-il dans la bienſeance & dans la vray-ſemblance ? Il auroit falu inſinuer ailleurs, que malgré les ſoins du Geant, les deux Amans ſe voyoient en particulier, & qu'ils s'étoient perſuadez leur amour. Les Critiques ont porté leurs remarques plus loin ; ils trouvent dans cette Scene des vers entiers de la Metamorphoſe des yeux de Philis en Aſtres, d'autres de Diré dans

l'Oedipe de M. de Corneille ; l'adieu de Cadmus eſt, dit-on, mot à mot dans le Polieucte du même Auteur. Quant à moy, je ne m'arrête point à ces reſſemblances. On peut ſe rencontrer dans la penſée de quelqu'un ſans luy avoir rien dérobé ; & à tout prendre, cette Scene a de grands charmes. On n'en dira pas de même de la viſite dont l'Amour honore Hermione. On le poullie ſur la plus méchante machine qui fût jamais ; & vous allez voir par un couplet de chanſon fait ſur ce ſujet, ce qu'il vient faire.

Quand Hermione toute en pleurs
Regrete ſon Amant fidele,
L'Amour pour charmer ſes douleurs
Veut qu'on chante, & danſe auprés
d'elle.
N'eſt-ce pas de l'Amour parfait
Faire ſçavamment le portrait.

Animer des ſtatuës, bon Dieu, & faire danſer une entrée de ballet pour conſoler une tendre Amante de ce que ſon Amant eſt dans un danger évident de mourir. Encore ſi l'Amour avoit aſſuré Hermione de la victoire de Cadmus, qu'elle eût douté, & que l'Amour pour donner croyance à ſes paroles, eût fait cet eſſay de ſa puiſſance, il ſeroit ſupportable; mais que ſans couleur, ni pretexte on nous propoſe un Amour ſi peu délicat.

Je vous en vois tirer vengeance,
Fameux Romain, doux Chantre des
Amours,
Vous nous montrez la difference
Du Cadmus des Anciens, au Cadmus
de nos jours.

Le ſacrifice de Mars eſt comme le reſte défectueux dans

ſes preparations. Il ſemble qu'on l'offre pour obtenir la victoire ſur le Dragon, & il ne ſe fait qu'aprés l'avoir vaincu. Il ne laiſſe pas de plaire, la nouveauté & les chants le ſoutiennent ; mais on pourroit appliquer à Quinault cette Epigramme.

Tes vers ſont beaux quand tu les dis,
Et ce n'eſt rien quand je les lis,
Tu ne les peux pas toûjours dire,
Fais-en donc que je puiſſe lire.

Les Furies que Mars appelle pour briſer l'Autel, & qu'il dit en termes exprés que l'enfer à nourries, deſcendent du Ciel, & y remontent comme ſi elles y avoient leur region. On a fait là-deſſus un couplet de chanſon, qui bien qu'un peu libertin ne laiſſe pas d'être de bon ſens ; le voicy.

On nous fait des bas-lieux,
Une étrange peinture :
Tous les Demons furieux,
N'y parlent que de torture.
L'Opera me raſſure,
Ils y tombent des Cieux.

Ce ſacrifice étant achevé, les Travaux de Cadmus apparemment accomplis, & ſa felicité aſſurée, Junon continuant quelques harangeries qu'elle a faites dans un autre endroit de la piece, enleve la Princeſſe ; & ce jeu n'eſt pas trouvé mal-à-propos pour finir un cinquiéme Acte : ſans ce petit voyage au Firmament, l'Auteur étoit à bout de ſa matiere. Mais il faut ſçavoir comme tout cela s'execute. Ce n'eſt pas la nuée qui dérobe Hermione, c'eſt Hermione qui cherche la nuée. Junon eſt portée

tée sur l'aîle d'un Pan ; chose tres-contraire à ce que disoit autrefois Sarazin.

Que les Dieux des antiques Fables
Sont pesans comme autant de Diables.

Et quand on croit cette Déesse au dernier degré de colere où une femme jalouse puisse monter, Pallas vient nous dire.

Jupiter & Junon ont fini leur querelle :
L'Amour luy même a fait leur paix.

Comprenez-vous ce que c'est que la querelle d'un époux & d'une épouse, que l'Amour prend soin d'appaiser ? Si le denouëment n'est ingenieux, du moins est-il naturel, & la chaste Pallas est bien choisie pour nous donner cette idée. J'en ai de rejoüissantes sur les presens des Dieux, ils ne sont pas magnifiques ; &

si on s'en remet à eux pour les neceſſitez du ménage, il doit être expoſé à de grandes pauvretez. Je dirois quelque folie ſi je pouſſois cette penſée plus loin. Il vaut mieux finir, en vous faiſant remarquer qu'inſenſiblement contre ma coûtume vous m'avez fait faire une ſatire. Vous m'en tiendrez tel compte qu'il vous plaira, mais je ne ferois pas cet effort pour tout le monde ; auſſi ne ſuis-je de perſonne auſſi veritablement que de vous, &c.

Que la devotion eſt le dernier de nos amours.

LA devotion eſt le dernier de nos amours, où l'ame qui croit aſpirer ſeulement à la félicité de l'autre vie, cherche ſans y penſer, à ſe faire quelque douceur nouvelle en celle-cy.

L'habitude dans le vice eſt un vieil attachement qui ne fournit plus que des dégouts, d'où vient d'ordinaire qu'on ſe tourne à Dieu par eſprit de changement, pour former en ſon ame de nouveaux deſirs, & luy faire ſentir les mouvemens d'une paſſion naiſſante. La devotion fera retrouver quelquefois à une vieille des délicateſſes de ſentiment, & des tendreſſes de cœur, que les plus jeunes n'auroient pas dans le mariage, ou

dans une galanterie uſée.

Une dévotion nouvelle plaît en tout, juſqu'à parler des vieux pechez dont on ſe repent ; car il y a une douceur ſecrette à déteſter ce qui en a déplu, & à rappeller ce qu'ils ont eû d'agréable.

A bien examiner un vieux converti, on trouvera fort ſouvent qu'il ne s'eſt défait de ſon peché, que par l'ennuy & le chagrin de ſa vie paſſée.

En effet, à qui voyons-nous quitter le vice dans le temps qu'il flatte ſon imagination, dans le temps qu'il ſe montre avec des agrémens, & qu'il fait goûter des délices ? On le quitte lorſque ſes charmes ſont uſez, & qu'une habitude ennuyeuſe nous a fait tomber inſenſiblement dans la langueur ; ce n'eſt donc point ce qui plaiſoit, qu'on quitte en changeant

de vie ; c'eſt ce qu'on ne pouvoit plus ſouffrir ; & alors le ſacrifice qu'on fait à Dieu, c'eſt de luy offrir des dégoûts dont on cherche à quelque prix que ce ſoit, à ſe défaire.

Il y a deux impreſſions du vice ſur nous fort differentes. Ce qu'il a d'ennuyeux & de languiſſant à la fin, nous fait déteſter l'offenſe envers Dieu ; ce qu'il a eû de délicieux en ſes commencemens, nous fait regretter le plaiſir ſans y penſer, & delà vient qu'il y a peu de converſions où l'on ne ſente un mélange ſecret de la douceur du ſouvenir, & de la douleur de la pénitence. On pleure, il eſt vray, avec une pleine amertume, un crime odieux, mais le repentir des vices qui nous furent chers, laiſſe toûjours un peu de tendreſſe pour eux, mêlée à nos larmes. Il y

a quelque choſe d'amoureux au répentir d'une paſſion amoureuſe ; cette paſſion eſt en nous ſi naturelle, qu'on ne ſe répent point ſans amour d'avoir aimé.

En effet, s'il ſouvient à une ame convertie d'avoir ſoupiré, où, elle vient à aimer Dieu, & s'en fait un nouveau ſujet de ſoupirs ; où, elle arreſte ſon ſouvenir avec agréement ſur l'objet de ſes tendreſſes paſſées. La peur de la damnation, l'image de l'enfer avec tous ſes feux, ne luy ôteront jamais l'idée d'un Amant : car ce n'eſt pas à la crainte, c'eſt au ſeul amour qu'il eſt permis de bien effacer l'amour.

Je diray plus. Une perſonne ſérieuſement touchée, ne ſonge plus à ſe ſauver, mais à aimer quand elle s'unit à Dieu. Le ſalut, qui faiſoit le premier de ſes

ſoins, ſe confond dans l'amour qui ne ſouffre plus de ſoins dans ſon eſprit, ny de deſirs en notre ame que les ſiens. Que ſi on penſe à l'éternité dans cet état, ce n'eſt point pour apprehender les maux dont on nous menace, ou pour eſperer la gloire que l'on nous promet; c'eſt dans la ſeule vûë d'aimer éternellement qu'on ſe plaît à enviſager une éternelle durée. Où l'amour a ſçu regner une fois, il n'y a plus d'autre paſſion qui ſubſiſte d'elle-même; c'eſt par luy qu'on eſpere & que l'on craint; c'eſt par luy que ſe forment nos joyes & nos douleurs; le ſoupçon, la jalouſie, la haine même deviennent inſenſiblement de ſon fond; & toutes ces paſſions de diſtinctes & particulieres qu'elles étoient, ne ſont plus, à bien le prendre, que ſes mouvemens. Je hais un

vieil impie comme un méchant, & le mépriſe comme un mal-habile homme qui n'entend pas ce qui luy convient. Tandis qu'il fait profeſſion de donner tout à la nature, il combat ſon dernier penchant vers Dieu, & luy refuſe la ſeule douceur qu'elle luy demande. Il s'eſt abandonné à ſes mouvemens, tant qu'ils ont été vicieux; il s'oppoſe à ſon plaiſir, ſi-tôt qu'il devient une vertu.

Toutes les vertus, dit-on, ſe perdent au Ciel, à la reſerve de la charité, c'eſt-à-dire, l'amour; enſorte que Dieu qui nous la conſerve aprés la mort, ne veut pas que nous nous en défaſſions jamais pendant la vie.

LETTRE

A une Demoiſelle Suédoiſe.

MADEMOISELLE,

Je ne ſçay ſi en me donnant l'honneur de vous écrire, j'écris à quelqu'un ; ſur votre nom qui eſt fort illuſtre, il faut que je vous croye Suédoiſe. Sur les grands yeux noirs que j'ay vûs dans votre portrait, & qui doivent être pleins de feu dans l'original, je vous crois Eſpagnole. Sur de fort jolis vers françois qu'on m'a montrez de vous, je vous crois Françoiſe ; ſur d'autres vers qui ſont Italiens, je vous crois Italienne ; ſur tout

cela enſemble vous n'étes d'aucun Païs.

Pour rendre le miracle encor plus achevé,
Dix-ſept ans juſqu'icy n'avoient gâté perſonne
Pour vous ils vous font tort ; l'eſprit ſi cultivé,
Et dix-ſept ans font que je vous ſoupçonne
De n'être, Dieu me le pardonne,
Que quelque objet en l'air qu'un Poëte à révé.

Cependant il eſt certain que M. l'Envoyé de Suéde prend l'affaire fort ſerieuſement, & ſi l'on a à croire des prodiges, ce doit être ſur ſon autorité plus que ſur celle d'un autre : il ſoutient que vous étes à Stokolm, que mille gens vous y ont vûë & vous y ont parlé ; il dit même que votre portrait qui repreſente le plus charmant viſa-

ge du monde, ne repreſente pas le votre dans toute ſa beauté, & que les Peintres de Suéde ne flatent jamais. Mais pourquoy nous qui ſommes dans le païs de la beauté, de l'eſprit & des agréemens, n'aurions-nous jamais rien vû de pareil à une perſonne ſi accomplie ? Voilà ce que la vanité Françoiſe nous fait dire auſſi-tôt. A cela je ne ſçay qu'une ſeule réponſe qui puiſſe nous aider à croire tout ce qui ſe dit de vous.

L'Amour ailleurs ſi redoutable
Ne trouve pas ſans doute un climat favorable
Sous le Ciel de Suéde & ſi prés des Lapons
Les cœurs y ſont glacez, & pour fondre ces glaces,
N'a-t-il pas dû produire un chef-d'œuvre où les graces,
Euſſent répandu tous leurs dons ?

Si nos climats n'ont rien qui ne vous
cede,
Soit en eſprit ſoit en attraits,
C'eſt qu'Amour y ſoumet les cœurs à
moins de frais,
Qu'il ne pourroit faire en Suéde.

Voilà, Mademoiſelle, tout ce que j'ay pû imaginer pour me perſuader que vous ſoyez une choſe vrai-ſemblable, tirez-moy d'embarras je vous en conjure, & ayez la bonté de me faire ſçavoir ſi vous êtes: Que votre modeſtie ne vous empêche point de me l'avoüer naturellement, je vous promets de n'en parler à perſonne ; je me pique d'être bon François, & je ne voudrois pas qu'on ſçût que j'euſſe intelligence avec une étrangere qui triompheroit de toutes les Françoiſes, & qui effaceroit l'honneur de la Nation. Ce ſeroit-là un aſſez grand crime contre

ma patrie ; cependant je m'accoûtume peu à peu à en faire un encore plus grand ; tous mes soupirs à l'heure qu'il est, sortent de France, & vont du côté du Nort.

Lieux desolez où l'hyver tient son
siege,
Sur de vastes amas de neige,
Où les aquilons violens,
Et les frimats & les ours blancs,
Composent son triste cortége,
Mer glaciale, affreux climats,
C'est aprés vous que je soupire.
Les lieux où regne un éternel Zéphire,
Le séjour de Venus, Cypre ne vous vaut
pas.

Vous voyez, Mademoiselle, que mon cœur a déja bien fait du chemin, quoyque je doute encore que vous soyez au monde.

Mais c'eſt des tendres cœurs l'ordinaire
défaut,
Ils ſe hâtent un peu plus qu'il ne faut,
De ſuivre une agréable idée ;
Avec ardeur ils courent la ſaiſir
Et des charmes trop doux leur ôtent le
loiſir
De s'aſſurer qu'elle ſoit bien fondée.

Cette idée ſeule que j'ay de vous a fait ſur moy l'effet que pourroient faire les belles même de ce païs-cy ; vous pouvez conquerir la Suede par vous-même, & le reſte du monde par les deux portraits que nous avons vûs ; car je compte pour un portrait vos vers où votre eſprit s'eſt ſi bien peint. Je me flate que mes hommages qui ne ſeroient aſſurément pas dignes de vous, à Stokolm deviendront de quelque prix en traverſant cinq cens lieuës de

païs pour aller juſqu'à vous ; & s'il eſt triſte de vous adorer de ſi loin, ce me ſera du moins auprés de vous une eſpece de merite, n'en ayant point d'autre à vous faire valoir.

LETTRE

Touchant les maximes de M. de la Rochefoucault.

JE crus hier tout le jour vous pouvoir renvoyer vos Maximes, mais il me fut impoſſible d'en trouver le temps ; je voulois vous écrire & m'étendre ſur leur ſujet, je ne puis pas pourtant vous en dire mon ſentiment en détail ; tout ce qui me paroît en general, eſt qu'il y a en cet ouvrage beaucoup d'eſprit, peu de bonté, & force veritez que j'aurois ignorées toute ma vie ſi l'on ne m'en avoit fait appercevoir. Je ne ſuis pas encore parvenuë à cette habi-

leté d'eſprit où l'on ne connoît dans le monde ni honneur, ni bonté, ni probité; je croyois qu'il y en pouvoit avoir. Cependant aprés la lecture de cet écrit, l'on demeure perſuadé qu'il n'y en a point. Ce que je vous en puis dire de plus vray, eſt que je les entens toutes comme ſi je les avois faites, quoyque bien des gens y trouvent de l'obſcurité en certains endroits. Il y en a qui me charment, comme celle cy, *l'eſprit eſt toûjours la dupe du cœur.* Je ne ſçay ſi vous l'entendez comme moy, mais je l'entends, ce me ſemble bien joliment, & voicy comment : C'eſt que l'eſprit croit toûjours par ſon habileté & par ſes raiſonnemens faire faire au cœur ce qu'il veut ; mais il ſe trompe, il en eſt la dupe, c'eſt toûjours le cœur qui fait agir l'eſprit, l'on ſuit

tous ſes mouvemens malgré qu'on en ait, & l'on les ſuit même ſans croire les ſuivre. Cela ſe connoît mieux en galanterie qu'aux autres actions: & je me ſouviens de certains vers aſſez à propos ſur ce ſujet.

La raiſon ſans ceſſe raiſonne,
Mais jamais n'a gueri perſonne,
Et le dépit le plus ſouvent
Rend plus amoureux que devant.

Il y en a encore une qui me paroît bien veritable. C'eſt celle qui dit que la felicité eſt dans le goût, & non pas dans les choſes. C'eſt par avoir ce qu'on aime qu'on eſt heureux, & non pas ce que les autres trouvent aimable. Mais ce qui m'a été tout nouveau, & que j'admire, eſt que la pareſſe, toute languiſſante qu'elle eſt, détruit toutes les paſſions. Il eſt vray, &

l'on a bien foüillé dans l'ame pour y trouver une choſe ſi cachée, mais ſi veritable que je crois que nulle de ces Maximes ne l'eſt davantage. Je ſuis ravie de ſçavoir que c'eſt à la pareſſe à qui l'on a l'obligation de la deſtruction de toutes les paſſions. Je penſe qu'on la doit eſtimer preſentement comme la ſeule vertu qu'il y ait dans le monde, puiſque c'eſt elle qui déracine tous les vices. Comme je luy ay toûjours porté beaucoup de reſpect, je ſuis fort aiſe qu'elle ait un ſi grand merite.

Que dites-vous auſſi, Madame, de ce que chacun ſe fait un exterieur, & une mine qu'il met à la place de ce qu'il veut paroître, au lieu de ce qu'il étoit: il y a long-temps que je l'ay penſé, & que j'ay dit que tout le monde étoit en maſquarade,

& mieux déguiſé qu'on ne l'eſt à celle du Louvre.

Je ne ſçay ſi cela réuſſira imprimé comme en manuſcrit mais ſi j'étois du conſeil de l'Auteur, je ne voudrois point qu'il mît au jour ces myſteres qui ôteront à tout jamais la confiance qu'on pourroit prendre en luy. Il montre d'en ſçavoir tant là-deſſus, & il paroît ſi fin qu'il ne ſauroit plus mettre en uſage cette ſouveraine habileté, qui eſt de ne paroître point en avoir. Je vous dis à bâtons rompus tout ce qui me vient dans l'eſprit de cette lecture. Je ne penſe qu'à obeïr ponctuellement, & en le faiſant, je croy ne pouvoir faillir, quelque choſe que je puiſſe dire.

LETTRE

A un Ami.

JE ne ſçay, Monſieur, ſi vous avés receu la lettre que je me ſuis donné l'honneur de vous écrire, pour vous rendre graces tres-humbles des offres les plus obligeantes que l'on puiſſe faire. Je voudrois bien être en état de m'en pouvoir ſervir. La nature dont j'ay eu tant de ſujet de me loüer, eſt ſur le point de retirer ſes faveurs, & de me traiter comme elle a traité Madame de Mazarin. C'eſt une cruauté pour Madame de Mazarin, qui étoit auſſi belle que jamais, & la même que vous l'avez vûë; elle s'eſt fort peu ſouciée de l'injuſtice qu'elle luy a faite: car jamais perſonne n'eſt morte avec tant de re-

ſignation comme Chrétienne, & tant de fermeté comme Romaine. Je m'afflige de ſa perte; tous les jours elle diſoit ſouvent un vers de la Fontaine, dont je ne doute point qu'elle ne ſe fût ſervie à mon égard, & dont je ne ſçaurois me ſervir au ſien.

Sur les aîles du temps la triſteſſe s'envole.

Je voudrois pouvoir faire ce qu'elle eût fait, & ce que je ne ſçaurois gagner ſur moy: l'intereſt de ce quelle me devoit n'a aucune part à mes regrets. Quand je ſonge que la niece & l'héritiére de M. le Cardinal Mazarin a eu beſoin de moy en certains temps pour ſubſiſter, je fais des reflexions Chrétiennes qui ſerviront à mon ſalut, ſi elle ſont inutiles pour mon païement.

LETTRE.

Au même.

VOus ne pouviez pas, M... me donner de meilleures marques de votre amitié, qu'en une occasion où j'ay besoin de la tendresse de mes amis, & de la force de mon esprit pour me consoler. Quand je n'aurois que trente ans, il me seroit difficile de pouvoir rétablir l'agréement d'un pareil commerce. A l'âge où je suis il m'est impossible de le remplacer: le votre, M.... & celuy de quelques personnes qui prennent part encore à mes interests, me seroient d'un grand secours à Paris; je ne balancerois pas à l'aller chercher, si les incommoditez de la derniere vieillesse

n'y apportoient un grand obstacle. D'ailleurs que ferois-je à Paris, que me cacher ou me presenter avec differentes horreurs, souvent malade, toûjours caduc, décrepit ? On pourroit dire de moy ce que disoit M... de C... d'une Dame. Je voudrois bien sçavoir le cimetiere où elle va renouveller de carcasse. Voilà de bonnes raisons pour ne pas quitter l'Angleterre. La plus forte, c'est que le peu de bien que j'ay, ne pourroit pas passer la mer avec moy ; il me seroit comme impossible de le tirer d'icy ; c'est presque rien, mais je vis de ce rien là. M.... M.... m'a dû jusques à... elle m'en devoit encore quand elle est morte. Assurément elle disposoit de ce que j'avois plus que moy-même ; les extrémités où elle s'est trouvée, sont inconcevables. Je voudrois avoir donné

donné ce qui me reſte, & quelle vécût. Vous y perdés une de vos meilleures amies ; vous ne ſçauriez croire combien elle a été regrettée du public & des parculiers. Elle n'a manqué en rien ſur ce qui regarde la Religion, & elle a eu tant d'indifference pour la vie, qu'on auroit crû qu'elle n'étoit pas fâchée de la perdre. Les Anglois qui ſurpaſſent toutes les nations à mourir, la doivent regarder avec jalouſie. Soyez aſſuré, Monſieur, que je ſuis.....

SENTIMENT DE Mr DE S. EVREMONT,

Sur la Satyre de M. Deſpreaux contre les femmes.

BIen loin d'écrire contre Monſieur Deſpreaux, le vieillard S. Evremont le juſtifie, diſant qu'il n'a écrit que contre des femmes, & que Madame de Boüillon & Madame Mazarin qui n'ont rien du ſexe que la beauté, doivent ſe joindre à luy, pour décrier les foibleſſes & les autres défauts des Dames, ſans excepter les fide-

les que l'Auteur de la Satyre a voulu favoriſer. Si ces Dames-là étoient auſſi galantes que celles de Dom Guichot, elles iroient ſe plaindre à Deſpreaux de les avoir épargnées.

AU ROY.

SIRE,

Aprés avoir aſſûré Vôtre Majeſté du plus profond reſpect & de la plus parfaite veneration qu'on aura jamais pour elle, je prendray, ſi elle me le permet, un ſtile plus propre à la divertir qu'à la fatiguer. Il y a icy une douzaine de libertez qui toutes enſemble ne valent pas la douziéme partie d'une liberté entiere. On les nomme, liberté de la Cour, liberté de la terraſſe, liberté de s'y promener ſeul, liberté de l'Eſcalier, liberté d'une feneſtre, liberté

d'écrire pour ſes affaires, liberté de voir quelqu'un avec un Officier, liberté de le voir ſans témoins, liberté d'être malade, liberté de s'ennuyer tant que l'on veut : ces deux dernieres ne ſont refuſées à perſonne. De tant de libertez, Sire, je n'en ay encore demandé aucune ; mais j'oſe demander tres-inſtamment & avec toute la ſoûmiſſion poſſible, la liberté de loüer Vôtre Majeſté : c'eſt-à-dire de mettre ſur le papier & d'adreſſer à quelqu'un des beaux eſprits d'aujourd'huy, je ne ſçay combien d'ouvrages divertiſſans qui pourroient enfin s'effacer de ma memoire, & où j'ay tâché dans les divers temps de ma longue priſon, d'enfermer en mille manieres differentes une partie des éloges infinis que Vôtre Majeſté merite. J'avois reſolu de n'en

parler jamais qu'au ſortir d'icy; mais comme je ſuis preſſé depuis dix mois d'une fluxion ſur le poulmon, & contraint enfin d'entrer aujourd'huy dans les remedes, qui par l'averſion que j'y ay, me pourront auſſi-tôt tuer que le mal même; il me fâcheroit, Sire, de mourir ſans avoir laiſſé ce bon exemple aux ſujets de Vôtre Majeſté, & ce leger témoignage qu'en conſervant juſqu'à la mort la gayeté d'une bonne conſcience, j'ay ſçû honorer & reverer Vôtre Majeſté plus que perſonne ne le fera jamais. J'écris ce placet avec du crayon ſur une feüille arrachée d'un de mes livres, pour éviter la negociation longue & peut-être inutile, ſi je demandois de l'ancre & du papier. Je ſupplie tres-humblement Vôtre Majeſté de croire que je ſçauray encore la loüer

& la benir juſqu'à la fin ſans murmures, plaintes, ni lamentations ; & que ceux qu'elle comble de ſes faveurs, ne peuvent faire de prieres plus ardentes que moy pour la ſanté, la grandeur, & la gloire de Vôtre Majeſté.

LETTRE

Sur le mariage de Mademoiſelle Hervard.

A Ce que je vois, Madame, le raviſſement d'Héléne ne fit pas jadis plus de bruit que le départ de Mademoiſelle vôtre fille, & nous ſommes bien plus conſiderables que nous ne penſions. Si nous euſſions eſté bien avertis du cas qu'on fait de nous, & de l'intereſt que prend le public à ce qui nous regarde, nous n'aurions jamais eû l'inhumanité de troubler le repos de nôtre Patrie par nôtre abſence, & d'embaraſſer Charenton à découvrir les deſſeins impénétrables d'un voyage qui n'en a point.

En vain on cherche les raiſons
Du voyageque nous faiſons,
Nous n'en avons point, ou je
meure,
S'il en faut toutefois, qu'on nous faſſe
crédit,
Ou bien informez-vous de celles que
l'on dit,
Et nous choiſirons la meilleure.

Il n'y a rien de ſi ennuyeux que de mener toûjours la raiſon avec ſoy; de ſa nature elle eſt fort contraignante, on n'eſt pas toûjours ſeur de réüſſir en ſa compagnie; au lieu que quand on fait les choſes ſans ſçavoir pourquoy, le ſuccez ne trompe jamais nôtre attente.

Alleluya.
S'il ſe préſente un bon hymen.
Nous dirons de bon cœur Amen;

Et la pucelle chantera
Alleluya.
Quand Charenton vous dit de nous,
Qu'icy nous cherchons un Epoux;
Il vous faut répondre à cela.
Alleluya.
Par exemple, en cas qu'un Mylord
S'offrit valant ſon peſant d'or,
Le Milord la Milordera.
Alleluya.

Voilà juſtement le tour qu'il faut prendre pour conjurer les raiſonneurs qui vous rompent la tête ; c'eſt une eſpece de démons trés-opiniaſtres qu'on ne ſçauroit chaſſer qu'en traitant de chanſons tout ce qu'ils diſent.

Les amis importuns viennent hors de ſaiſon,
Si la raiſon partout eſt ſi fort neceſſaire,

Quand la choſe eſt permiſe, & qu'elle
a dequoy plaire,
Le plaiſir qu'on prend à la faire,
Peut-il pas ſervir de raiſon?

Nous avons de cette ſorte de raiſon tout autant qu'il en faut pour juſtifier nôtre voyage; & le défunt païs de Cocagne de trés-heureuſe memoire ne valoit guéres mieux que celui-cy.

Le Prince qu'en ſa Cour peu de monde
environne.
Peut-être aiſément abordé,
Et n'eſt preſque jamais gardé
Que par le ſeul reſpect qu'on a pour ſa
perſonne;
On le voit auſſi-toſt qu'on vous a pré-
ſenté;
Malgré l'éclat de ſa Couronne.
Celuy que ſa grandeur étonne
Eſt raſſuré par ſa bonté.
Ses ſujets ſont dans l'opulence.
Ses champs produiſent à ſouhait,

Et vous ne ſentez ſa puiſſance,
Que par les biens que'lle vous fait.
La Terre ſans impoſts, & le Ciel ſans colere,
Nous laiſſent en repos joüir de nôtre bien.
Le Roy ne leve preſque rien,
Et Iupiter n'y tonne guere.
Tout vôtre Séxe à cheveux blonds,
A teint de Lys, à beau Corſage,
Magnifique en habits, en train, en équipage,
Fait marcher devant ſon viſage,
Une infinité de Tettons.
Enfin dans ce climat on void que tout abonde,
Et ſans exagérer, pour tout dire à la fois,
Quiconque a le malheur de n'être pas François,
Eſt icy beaucoup mieux qu'en aucun lieu du monde.

C'eſt même un plaiſir que d'y être malade; ſi-toſt qu'on l'eſt,

ou qu'on croit l'être, on vous envoye aux eaux de Tombrige. Tombrige eſt la plus charmante médecine qu'on puiſſe prendre; c'eſt une fontaine qui eſt au bout d'une Foire auſſi magnifique que celle de S. Germain ; il faut avoir la complaiſance de croire que ceux qui y vont boire des eaux, ſont malades, & qu'ils en ont beſoin. Ce qui m'en fait douter,

C'eſt que ceux qui les prennent
Sont à joüer aſſidûment,
Caquettent ſans ceſſer, ou toûjours ſe promenent,
Et ne piſſent que rarement,
Mille fraiches beautez parent la promenade,
Et l'on trouve en ce lieu,
Plus malaiſément un malade,
Qu'un homme ſain à l'Hôtel-Dieu.

Comme j'étois ſurpris de voir

ces prétendus malades en ſi bonne ſanté, je demandois avec empreſſement de quel mal cette fontaine guériſſoit. Pour toute réponſe, les uns hauſſoient les épaules, les autres me rioient au nez, & je n'en aurois rien appris ſans un honneſte homme, qui me connoiſſant étranger, me tira à part & me dit, vous avez raiſon, Monſieur, de vous étonner de ce que vous voyez: cecy eſt un myſtere dont vous ferez vôtre profit ſi vous pouvez quand je vous l'auray revelé. Vous voyez dans ce lieu, pourſuivit-il, un reſte de ces enchantemens jadis ſi communs en ce païs, c'eſt en cet endroit délicieux où Amadis & Orianne conſommerent autrefois leur mariage, & pour conſerver une mémoire éternelle des plaiſirs qu'ils y prirent, l'enchanteur qui ſe mêloit de leurs affaires a

donné à ces eaux une vertu miraculeuſe.

Ces eaux portent aux cœurs de ſi douces vapeurs,
Qu'une belle en buvant, preſque ſans qu'elle y penſe,
Guérit en un moment de toutes ſes rigueurs,
Et le Galant, de ſa ſouffrance.

Vous jugez bien, Madame, que le ſachant, nous n'avions garde de ſouffrir que Mademoiſelle vôtre fille en bût ſans vôtre ordonnance, n'y ayant encore icy perſonne qui luy pût faire raiſon dans les formes; c'eſt pourquoy nous la tirâmes de là au plûtôt; car à vous dire vray, outre le charme de ces eaux dont on m'avoit averti, nous viſmes même.

A cent petites bagatelles
Qu'on ne peut dire, & qu'on void mieux,
Que l'air que l'on reſpire en ces lieux
Eſt fort mal ſain pour les pucelles.

Nous la ménerons au premier jour à Windſor; c'eſt un lieu charmant où le bon Roy Edoüard tient maintenant Cour pleniere; elle prétend luy demander un don qui eſt la réformation des Tettons dans toute l'étenduë de ſon Royaume, ſuivant le modele qu'elle luy en préſentera elle-même. Vous ſaurez, Madame, qu'en tous ces quartiers, la plûpart des Tettons, ſous prétexte qu'ils ſont blancs comme neige, n'ont point honte d'aller tout nuds par les rües, & qui plus eſt, de ſe baiſer hardiment à la vûë de tout le monde ſans crainte de

Dieu & des hommes. Les gens du païs tiennent que cette réforme ſera facile à établir, parce que les Tettons de ce territoire étant de leur nature fort dociles, on peut aiſément les réduire à en faire tout ce qu'on voudra : mais en cas qu'elle ne réüſſiſſe pas dans ſon deſſein ſi glorieux pour elle ; & ſi agréable au public, elle aura au moins le plaiſir de voir un Château fait & embelli par les Fées, pour le ſéjour ordinaire des graces & la retraite des plus tendres amans, Je ne vous diray rien des dehors, ils ſont faits comme il plaît à Dieu qui en ſait bien plus que Monſieur le Nautre.

La nature en ce lieu de mille attraits pourvüë,
Pour ſe faire mieux admirer,
Semble tout exprés ſe parer,
En s'expoſant à vôtre vûë ;

Preſqu'en tout tems le Ciel y rit
A la terre qu'il embellit,
D'un verd qui peint les prez, les côteaux, les boccages;
Tout vous enchante, & l'art humain
Reſpectant de ſi beaux ouvrages
N'oſe pas y mettre la main.

Madame de S. Chriſtophle ne le croira peut-être pas, enteſtée comme elle eſt de ſes anciennes Chroniques. Dans tout le chemin que nous avons fait, nous n'avons pas encore trouvé une ſeule barriére deffenduë, pas le moindre petit Géant à combattre; & hors quelques Damoiſelles en Palefrois qu'on rencontre de tems en tems, je n'aurois jamais crû eſtre dans le Royaume de la grande Bretagne, tant on trouve icy tout changé: depuis le Régne du Roy Artus, on n'entend plus parler d'infantes enlevées.

Ce n'eſt pas qu'à l'amour moins de gens s'abandonnent,
Mais je ne ſay ſi c'eſt que l'on craint plus ſes loix ;
Ou ſi c'eſt qu'à preſent les Damoiſelles donnent
Ce qu'on leur voloit autrefois.

Quoyqu'il en ſoit, nul ne ſe plaint, & je trouve cela mille fois plus honneſte que ces braillardes du tems paſſé qui crioient comme des perduës, & attiroient des quatre coins du monde, des Chevaliers errans pour ſe vanger des gens qui bien ſouvent leur avoient fait plus d'honneur qu'elles ne méritoient. Enfin, Madame, le païs eſt ſi beau & ſi bon, que ſi par hazard quelque magicien, ſelon l'ancienne couſtume, me tient icy enchanté durant deux ou trois mille ans, je vous prie de ne me plain-

dre point, & d'attendre patiemment mon retour.

Cette ville est pour moy toute pleine
d'appas,
Je n'y vois ny procés, ny Moine, ni misere;
On n'y travaille guére,
Et l'on y fait de bons repas.

LETTRE

DE Mr

DE S. EVREMONT

A Madame la Ducheſſe de....

JE n'ay jamais vû de Lettre où il y eût tant de bons ſens que dans la vôtre ; vous faites l'éloge de l'eſtomach ſi avantageuſement, qu'il y aura de la honte à avoir bon eſprit, à moins d'avoir bon eſtomach. Je ſuis obligé à M. l'Abbé D... de m'avoir fait valoir auprés de vous. A quatre-vingts cinq ans, je mange des huitres tous les matins ; je dîne bien, je ne ſoupe pas mal, on fait des Heros pour

un moindre merite que le mien
Qu'on ait plus de bien, de credit,
Plus de vertu, plus de conduite,
Je n'en aurai point de dépit;
Qu'un autre me paſſe en merite,
Sur le goût & ſur l'appetit
C'eſt l'avantage qui m'irrite.
L'eſtomach eſt le plus grand bien,
Sans luy les autres ne ſont rien;
Un grand cœur veut tout entreprendre,
Un grand eſprit veut tout comprendre.
Les droits de l'eſtomach ſont de bien digerer,
Et dans les ſentimens que me donne mon âge,
La beauté de l'eſprit la grandeur du courage,
N'ont rien qu'à ſa valeur l'on puiſſe comparer.

Etant jeune je n'admirois que l'eſprit, moins attaché aux intereſts du corps que je ne devois l'être. Aujourd'huy je repare autant qu'il m'eſt poſſible le tort que jay eu, ou parl'u-

ſage que j'en fais, ou par l'eſtime & l'amitié que j'ay pour luy. Vous en avez uſé autrement. Le corps vous a été quelque choſe dans votre jeuneſſe, preſentement vous n'étes occupée que de ce qui regarde l'eſprit, je ne ſçay pas ſi vous avez raiſon de l'eſtimer tant. On ne lit preſque rien qui vaille la peine d'être retenu, on ne dit preſque rien qui merite d'être écouté, quelques miſerables que ſoient les ſens à l'âge où je ſuis, les impreſſions que font ſur eux les objets qui plaiſent, me trouvent bien plus ſenſible, & nous avons grand tort de les vouloir mortifier. C'eſt peut-être une jalouſie de l'eſprit qui trouve leur partage meilleur que le ſien. M. Bernier le plus joli Philoſophe que j'aye connu, joli Philoſophe ne ſe dit gueres, mais ſa figure, ſa taille, ſa ma-

niere, ſa converſation l'ont rendu digne de cette épithete-là. M. Bernier en parlant de la mortification des ſens, me dit un jour, je vais vous faire une confidence que je ne ferois pas à Madame de la Sabliere, à Mademoiſelle de Lenclos même que je tiens d'un ordre ſuperieur ; je vous dirai en confidence que l'abſtinence des plaiſirs me paroît un grand peché. je fus ſurpris de la nouveauté du Syſteme, il ne laiſſa pas de faire quelque impreſſion ſur moy. S'il eût continué ſon diſcours, peut-être m'auroit-il fait goûter ſa doctrine. Continuez-moy votre amitié qui n'a jamais été alterée, ce qui eſt rare dans un ſi long commerce que le nôtre.

LETTRE.

Au Chevalier de Lorraine.

NE vous exposez point si fort,
Assez-tôt le malheur arrive,
Souvenez-vous qu'un homme mort,
Est une piece bien chetive;
Il est à propos que l'on vive;
Avec nous tout perit d'abord,
Au tombeau la valeur oisive,
D'un sommeil éternel s'endort.
Cesar, ce foudre de la guerre,
N'a-t-il pas ses pareils en terre,
Luy que personne n'égaloit?
Sur quelque terre qu'on se fonde,
Tout ira, comme tout alloit,
Quand nous ne serons plus au monde.

Lisez bien ce Sonnet-là pour l'amour de moy, & encore plus pour l'amour de vous. Lisez-le

à S. A. R. à M. le Duc, à M. le Prince, & s'il ſe pouvoit, à Sa Majeſté même, qui en a plus beſoin que perſonne ; mais je doute que ces gens-là ſoient aſſez diſciplinables en cette matiere, pour y apporter l'attention requiſe, & pour en bien comprendre le ſens.

Tous quatre à commencer par le chef de la race,
Liſez & reliſez, n'en profiteront point,
On a beau les prêcher tous quatre ſur ce point,
Font gloire d'étaler une ignorance craſſe,
Et des précautions nul d'eux ne s'embarraſſe.

Le Roy me pardonnera s'il luy plaît, mais je ne ſçay pas bien comme il l'entend ; & qu'eſt-ce que luy a donc fait ſa vie pour la fatiguer de la ſorte, & pour en témoigner un mépris

si éclatant & si terrible ? Qu'il parcoure le monde, & qu'il remonte jusqu'à ses premiers & plus augustes ancestres, je le défie de trouver parmi eux une vie aussi glorieuse, aussi belle & aussi heureuse que celle qu'il mene. Cependant il ne s'en soucie point, il la traitte comme si elle luy étoit à charge, & enfin il a soin de tout hormis d'elle. Les grands hommes ont leur défaut ; voilà le sien, il a beau pourtant être au dessus des plus fortes loüanges, il n'est pas au dessus du moindre peril, & il n'y a sang Royal qui tienne, il est aussi aisé à répandre que celuy des particuliers, témoin ce qui est arrivé en la personne de M. le Prince au passage du Rhin.

Fier d'être invulnerable, est-ce qu'il n'a pas lieu

De se persuader qu'il est un demi Dieu?
Mais quand des ennemis un gros sur luy
s'assemble,
Qu'il voit son sang couler, & qu'il
se sent blessé,
Il se connoît mortel tout demi-Dieu qu'il
semble,
Etant entre les mains de M. Dalencé.

Je reviens maintenant à vous, pour vous faire les complimens, ou plûtôt les plaintes de vos bons amis de l'un & de l'autre sexe, qui disent hautement : je ne sçai si s'ils ont raison, qu'aprés les dangers il n'y a peut-être rien au monde que vous mépriſiez tant qu'eux.

Dites-moy, s'il vous plaît, Monsieur
le Chevalier,
Est-ce qu'il faut tout oublier?
Faire aussi peu de cas de Paris que de
Rome?
Et pour être un Heros, en est-on moins
un homme?

Si dans le fond du cœur vous n'avez
qu'Amsterdam,
Les Dames vous diront, beau Prince à
vôtre dam,
Lors que vous reviendrés, je crains qu'on
ne vous fuye,
Malgré vos faits guerriers,
Et qu'il ne vous ennuye,
A l'ombre de vos lauriers.

Vous vous en démêlerez comme il vous plaira, vous connoissez les Demoiselles, elles reverent les Heros, mais elles affectionnent volontiers les hommes qui sont un peu plus à leur portée. Elles veulent bien que l'on s'applique à la gloire, mais elles n'entendent pas que tout l'acharnement y soit. Et aussi pensez-vous le beau plaisir, & la belle vanité de ne chercher, ce semble, qu'à se faire mettre dans une liste des morts auprés de M. de Longueville ? Son exem-

ple pitoyable nous fait frémir, & par la douleur de l'avoir perdu, & par la crainte de perdre ce qui nous reſte.

N'eſt-ce pas un malheur bien digne de pitié,
Qu'il ait péri dans cette guerre,
Comme une jeune fleur qui releve un parterre,
Et que la biſe ſeiche, ou coupe par le pié?

Je ne m'étends point icy ſur toutes les autres déplorables victimes & pour vous dire quelque choſe, qui nous regarde particulierement vous & moy, Jarzé le pauvre, Jarzé, mon cher voiſin, qui vous aimoit tant; c'eſt pour luy que j'acheve en ces derniers vers.

Il a porté
Toûjours d'un pere

L'iniquité,
Et n'eût jamais la fortune prospere;
En s'acquittant de son devoir,
Il auroit souhaité de voir
Son trépas honoré des regards de son Maître,
Et s'il avoit osé peut-être,
Des regards du maître de tout;
Mais il fut malheureux, & le fut jusqu'au bout,
Il abandonna sa Province,
Pour aller finir là ses jours infortunez;
En voilà trop. Adieu grand Prince,
Revenez.

LETTRE

A une Demoiſelle.

QUe nous vous ſerions obligez, ſi vous pouviez n'être pas contente au lieu où vous étes. Il eſt vray que vous auriez grand tort, mais en recompenſe vous nous feriez beaucoup d'honneur. Aprés y avoir bien penſé, je ne déſeſpere pas que cela ne vous arrive; car ce n'eſt past oûjours une bonne raiſon pour être ſatisfaite, que d'avoir ſujet de l'eſtre.

L'homme bizarre en ſes deſirs,
Aux plus dignes objets fait ſouvent injuſtice,

Et

Et la raiſon bien moins qu'un aveugle caprice,
Eſt ce qui regle ſes plaiſirs.

Vous habitez la plus belle maiſon de France avec la meilleure compagnie qu'on puiſſe ſouhaiter ; mais enfin,

Quelques plaiſirs qu'on vous fourniſſe,
Vous n'êtes pas mieux dans Ucé *
Qu'autrefois le prudent Ulyſſe,
Etoit dans l'Iſle de Circé.
Cependant ſon ame chagrine
Mépriſa les appas qui devoient le toucher,
Et luy fit préferer ſa vieilleſſe & ſon rocher
Au Palais enchanté d'une beauté divine.

Aprés un ſi grand exemple, que ne devons-nous pas eſperer ? vous avez peut-être appris que pendant neuf ou dix jours j'ay

* Maiſon de Plaiſance à un Officier du Roy.

été fort tourmenté de la fiévre.

C'eſt un des Sergens de la mort,
Exploitant par tout ce bas monde,
Qui faiſant dans Paris ſa ronde,
En paſſant eſt venu m'avertir de mon ſort;
Et qui craignant pour moy l'aſſurance que donne
Une trop conſtante ſanté,
M'a bien voulu par charité
Signifier l'arreſt, parlant à ma perſonne,
Qui contre tout vivant doit être executé.

Il eſt vray que j'ay obtenu une ſurſéance; j'ignore de combien elle eſt, mais je ſuis ſeur qu'elle ne ſçauroit être fort longue. Les nouvelles ſont ſi publiques & ſi glorieuſes, que je ne doute point qu'elles ne ſoient arrivées juſqu'à vous.

Nos gens avec honneur ont fourni leur carriére.

Trois fois nos ennemis ont été bien
battus,
Et les Allemans morfondus,
Abandonnent notre frontiere,
Et s'en vont comme ils sont venus.

LETTRE

A Monſieur de Vendôme,

DIgne ſang de ce brave & genereux Harcourt,
Beau Chevalier, grand Prince, aimable creature,
Chef-d'œuvre où la fortune a demeuré tout court,
De peur de n'aller pas ſi loin que la nature.

Il me ſemble que j'irois aſſez loin, pour peu que je vouluſſe continuer de cette ſorte ; & peut-être vous dirois-je mille jolies choſes qui vous toucheroient pourtant beaucoup moins, que ce que vous attendez que je vous diſe. Laiſſons donc là votre éloge, & venons

promptement à vôtre secours.

Il faut courir au plus pressé,
Encore qu'à la gloire un Heros se devoüe,
Un Heros, quand il est blessé,
N'a pas tant besoin qu'on le louë,
Qu'il a besoin d'être pansé.

La premiere chose que je fis hier aprés avoir reçû votre lettre, ce fut de ne la pouvoir lire, tant le caractere m'a paru difficile, & je fus contraint d'avoir recours à quelques personnes affidées qui connoissent votre écriture ; mais au même tems que je crus avoir rencontré mon fait pour cela, on prit à tâche de me persuader que je m'étois trompé.

Affectant d'ignorer si vous sçavez écrire,
Chaque mot aux Experts causoit de l'embarras,

Et l'on faiſoit ſemblant de ne pouvoir
bien lire,
Pour mieux faire ſemblant qu'on ne
vous aime pas.

Ce que je vous puis dire, c'eſt que vos affaires paroiſſent au même état que vous les avez laiſſées; auſſi ne faites vous que de partir.

Celle que vous aimez ſçait trop bien ſe
conduire,
Pour ne pas toûjours vivre avec vous
comme il faut,
Du ſexe elle n'a pas l'ordinaire défaut,
Et quand elle l'auroit, l'iroit-elle pro-
duire,
Lorſque votre départ eſt encore tout
chaud?

Certainement toutes les regles de la phiſionomie ſont fauſſes, ou vous n'avez rien à craindre de ce côté-là; ce n'eſt pas

qu'un homme plus timide n'eût lieu d'être alerte ; mais enfin, je ſuis perſuadé pour vous que tout ira bien : avec la reſtriction des faiſeurs d'Almanachs, qui promettent le beau temps & la pluye, je ne vous garantis rien. *Amour ſur tout.*

Où vous êtes, je croy que vous pouvez
confondre
Tout ce que vous avez de rivaux ſur
les bras,
Mais bien préciſement je ne vous puis
répondre
De ce que vous ferez ou vous ne ferez
pas.

En tout cas, j'oſerois aſſurer votre Maîtreſſe que Monſieur Ruiter ne luy nuira point auprés de vous ; mais je ne me fais point fort que Madame de la Valliére ne vous incommode auprés d'elle.

Plus d'un exemple nous témoigne,
Que l'abſence détruit le plus ferme projet,
On voit diminuer l'objet
A meſure que l'on s'éloigne.

Il s'eſt vû neanmoins dans tous les tems de grandes & de celebres paſſions que l'abſence n'a point affoiblies ni diminuées. Croyez-moy, ne vous déſeſperez pas. Donnez-vous tout entier à la gloire; & faites tant de bruit que vous les empêchiez de ſe pouvoir entendre tous deux, pendant que vous ſerez éloigné.

Avecque les plaiſirs quelque peu de divorce
Fait qu'on eſt mieux receu quand on eſt de retour,
Et l'amour n'eſt jamais un veritable amour,
Si l'eſtime & l'honneur n'en augmentent la force.

LETTRE

Touchant la destinée de M....

QUe peut-on penser sur le chapitre de Monsieur de.... que ce que tout le monde a déja pensé ? Il est homme de qualité, il a toûjours eû beaucoup d'esprit, & je l'ay vû autrefois en état de pouvoir esperer une haute fortune à laquelle sont parvenus beaucoup de gens qui luy étoient inférieurs.

Il a préféré à son avancement, le plaisir de faire un livre, & de donner à rire au public ; il a voulu se faire un mérite de sa liberté ; il a affecté de parler franchement & à découvert, & il n'a pas soûtenu jus-

qu'au bout ce caractére.

Aprés plus de vingt ans d'exil, il eſt revenu dans un état humilié, ſans charge, ſans employ, ſans conſidération parmi les courtiſans, & ſans aucun ſujet raiſonnable de rien eſpérer.

Quand on a renoncé à ſa fortune par ſa faute, & quand on a bien voulu faire tout ce que M. de.... a fait de propos déliberé, on doit paſſer le reſte de ſes jours dans la retraitte, & ſoûtenir avec quelque ſorte de dignité un rôle fâcheux dont on s'eſt chargé mal-à-propos.

On s'expoſe au mépris quand on revient dans le grand monde aprés un certain âge, ſans y apporter qu'un mérite inconnu à la plûpart, avec la réputation d'un eſprit aigre & mordant dont chacun ſe défie & que tout le monde appréhende ; ſans parler qu'on ne manque guére

d'avoir des manieres uſées & hors de mode, qui rendent un homme déſagréable, incommode, & ſouvent ridicule.

On doit avoüer que M. de... avoit un eſprit merveilleux; les premiers ouvrages que nous avons de luy, nous en donnent une idée trés-avantageuſe, & il auroit tout ſujet d'en être content s'ils luy avoient coûté un peu moins cher. Son élocution eſt pure, & ſes expreſſions ſont naturelles, nobles, & conciſes. Ses portraits ſur tout ont une grace negligée, libre, & originale qu'on ne ſçauroit imiter. Il étoit d'ailleurs médiſant juſqu'à l'excez; ſes meilleurs amis, & les perſonnes de la Cour les plus irréprochables ne furent pas exempts des traits perçans de ſa médiſance. Il a donné le démenti à toute l'Europe pour ternir la bravoure d'un

homme qui a toûjours passé pour téméraire ; & il a dit du mal de certaines femmes dont il n'a pas pû même inventer les désordres.

On ne sçauroit mieux traduire qu'il a fait quelques endroits de..... ; on demeura pourtant quelque tems à reconnoître qu'il n'en étoit que le Traducteur.

On trouve dans ses derniers écrits beaucoup moins de cette finesse & de ce sel qui picquoit si agréablement dans les premiers ; ses pensées y sont moins nobles, & ses expressions moins naturelles.

Soit que son génie ne fût propre qu'à la satyre ; ou que dans un âge plus avancé il ait perdu ses plus belles idées, il est seur que ses ouvrages serieux plaisent fort peu.

On dit que l'on verra un jour l'histoire du Roy de sa façon ;

j'ay de la peine à croire qu'il y réüſſiſſe : les grandes actions de ce Prince & les victoires ſans nombre qu'il a remportées, pourront mal-aiſément être bien décrites par un homme à qui il faudroit pour l'occuper heureuſement & ſelon ſon gouſt, des fautes & des pertes continuelles.

Voilà, Monſieur, quel eſt mon ſentiment touchant Monſieur de... je l'ai connu autrefois trés-particulierement ; il n'aimoit perſonne ; & parvint enfin à n'être aimé de qui que ce ſoit. Peu de gens s'intéreſſerent à ſa diſgrace ; on dit que moins encore ſe ſont intéreſſez à ſon retour. Le bon cœur eſt une qualité qui ſera toûjours préferée au bel eſprit dans la ſocité civile.

LETTRE

QUel tems choiſiſſez-vous pour me propoſer de faire des vers ? Eſt-il quelque veine qui ne devienne ſtérile en apprenant de toutes parts l'état pitoyable où ſe trouve la pauvre vigne ? Ajoûtez à cela qu'en voyant nôtre Soleil ſi languiſſant, j'appréhende qu'il ne prenne enfin la figure d'une Comete dans quelque tourbillon voiſin. Si neanmoins la choſe ſe pouvoit faire ſi délicatement, que nous puiſſions ſans être écornez, arriver dans quelque monde où le vin de Champagne fût commun, où tous les maris fuſſent fidelles & galans; les amans

ſincéres & diſcrets; ou ſans avoir beſoin d'amaſſer avec tant de peine de la matiere arrangée de certaine façon, on trouvât tout aprêté comme les bons Iſraëlites, où l'on ne fût point dans le préjugé bizarre que tout ce qui fait plaiſir, eſt crime, & où, pour tout dire enfin, la verité fût ſi claire & ſi diſtincte, qu'on ne fût point réduit à la neceſſité de ne pas croire ce qu'on void, je crois que je me conſolerois d'une telle deſtruction; c'eſt alors que je ceſſerois d'être pareſſeux, & que je chanterois ſur toutes ſortes de tons, les charmes d'un monde different du nôtre: juſques-là n'eſperez pas me voir ſortir de mon indolence, c'eſt en vain que vous voulez m'animer par vôtre exemple.

A MONSIEUR

LE COMTE DE LIONNE

Premier Ecuyer de la Grande Ecurie du Roy.

MONSIEUR,

Si je pouvois m'acquiter de toutes les obligations que je vous ay par des remerciemens, je vous rendrois mille graces tres-humbles ; mais comme la moindre des peines que vous avez

avez prises pour moy, vaut mieux que tous les complimens du monde, je vous laisseray vous payer vous même du plaisir que sent un honnête homme d'en faire aux autres. Peut-être direz-vous que je suis un ingrat: si cela est, au moins, ce n'est pas d'une façon ordinaire; & connoissant la délicatesse de votre goût, je crois vous plaire mieux par une ingratitude recherchée, que par une reconnoissance trop commune. Si par malheur ce procedé ne vous plaisoit pas, justifiés-moy vous-même, & par ce que vous avés fait pour moy, croyés que je sens tout ce que je dois sentir pour vous; quelque succés que puissent avoir vos soins, je vous seray toûjours infiniment obligé, & les bonnes intentions de ceux qui veulent me rendre service, ont toûjours

quelque choſe de fort doux & de fort agréable pour moy, quand même elles ne réüſſiroient pas. Pour les papiers dont vous me parlez, vous en étes le maître, rien n'eſt mieux à nous que ce que nous donne notre induſtrie. L'adreſſe que vous avés euë à faire votre larcin, meritoit d'eſtre mieux recompenſée en vous faiſant rencontrer quelque choſe de plus rare; vous ne pouviés pas me dire plus ingenieuſement qu'Emilie n'eſt pas fort au goût des Dames de Paris; à vous dire vray, elle eſt un peu Holandoiſe, ſon enbonpoint me fait aſſés juger à moy-même qu'elle boit de la bierre; & ſa devotion, qu'elle porte ſa bible ſous ſon bras tous les Dimanches. Je vous prie de ne point donner de copie à perſonne des petits ouvrages que je vous

envoye, hormis celle de la lettre que M. de Turenne vous a demandée, pour trouver moyen de me ſervir, & que vous auriez bien fait de luy avoir déja donnée J'ay ajoûté quelque choſe à la diſſertation ſur l'Alexandre de M. Racine, qui me l'a fait paroître plus raiſonnable que vous ne l'avés vûë. Si M. le Comte de S. Albans a envie de voir ce qui eſt entre vos mains, vous pouvés le luy montrer; car je n'ay penſée au monde dont je ne le fiſſe le confident. J'aurois bien de la joye que le mariage du fils du Marquis de Cœuvres ſe fît avec la fille de M. de Lionne le Miniſtre, ayant toûjours été ſerviteur de Meſſieurs d'Eſtrées & de Monſieur de Lionne autant qu'on ſçauroit l'eſtre. Mais quand je ſonge que j'ay vû marier M. le Marquis de Cœu-

vres, que j'ay vû ſon fils à la bavette venir donner le bonjour à M. de Laon, qu'il appelloit ſon tonton, je fais une fâcheuſe reflexion ſur mon âge; & levant les yeux au Ciel avec un petit mouvement des épaules, je chante moins agréablement que Noblet.

Mais helas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Le bruit court icy comme à Paris, que la Paix de Portugal eſt faite; mais la nouvelle en vient de Madrid. L'Ambaſſadeur de Portugal avec qui je jouë à l'ombre tous les jours, n'a aucune nouvelle de Liſbonne. Il ſe plaint, dans le créance qu'on donne à cette nouvelle-là, que le Portugal ſoit compté pour rien, & voicy ſon raiſonnement. On croit, dit-il, la Paix faite, parce qu'on ſçait que l'Eſpagne nous offre tout;

mais qui ſçait ſi nous voulons recevoir tout ? Ce qui vient des Caſtillans m'eſt ſuſpect, je ne croiray rien que je ne ſois informé par les avis de Liſbonne ; il y a dépêché un exprés pour cela & pour les affaires qu'il a en ce Païs-cy. L'Electeur de Cologne eſt à Amſterdam *incognito*, & le Prince de Toſcane y arrive dans quelque jours. Le Prince de Straſbourg eſt à la Haye, prêchant que la Païx ſe fera, & peu de gens le voulant croire, on eſt perſuadé qu'avant que les Eſpagnols ſe ſoient bien reſolus de traiter, on aura mis en campagne : ne leur enviez pas l'honneur de perdre avec patience, ils laiſſent gagner tout ce qu'on veut : car par la longue habitude qu'ils ont avec les malheurs, ils ſe donnent peu d'action pour les éviter. Voilà tout ce que vous

aurés de moy. Ce que vous me demandés par honnêteté, pour me témoigner que vous vous vous souvenés de mes bagatelles de la Haye, est en si méchant ordre & si mal écrit, que vous ne pourriés pas seulement le lire ; outre que je sçay assez bien vivre pour vous exempter de l'ennui que vous en auriez. Dans la verité il y a bien quelques endroits qui me plaisent assez ; mais il y en a beaucoup à retrancher. Si vous voulés des observations que j'ay faites sur quelques histoires Latines, je vous les envoyeray. Je vous prie de fairebien des remerciemens à M. quelque estime que vous avés pour luy, si vous le connoissiez autant que moy, vous l'estimeriez encore davantage. Adieu, Monsieur, je suis né si reconnoissant, que par dessein, ou par étude, je ne sçaurois devenir

ingrat ; & quelque resolution que j'aye euë au commencement de ma lettre, je ne puis la finir sans vous assurer qu'il me souviendra toute ma vie des obligations que je vous ay. Je souhaite que ce soit long-temps : *Mais helas ! quand l'âge nous glace, Nos beaux jours ne reviennent jamais.*

Si vous ne vous piquiez plus d'avoir des bras casser & des jambes à rompre pour la campagne, que d'écrire, je vous dirois que vôtre lettre est aussi délicatement écrite qu'elle sçauroit l'être.

AU MESME COMTE.

MONSIEUR,

Si vous me faites l'honneur de m'écrire, je vous prie que nous retranchions ce Mr & toute la ceremonie qui gêne la liberté d'un commerce de lettres. Je vous prieray ensuite de vous mocquer moins de moy par des loüanges excessives que vous donnez à des bagatelles. L'inutilité les a produites, & je n'en fais cas que par l'amusement qu'elles me donnent en des heures fort ennuyeuses, je souhaiterois qu'elles pussent faire le vôtre. Telles qu'elles sont, je ne laisseray pas de vous envoyer

pas

par le premier ordinaire, les obſervations ſur Saluſte & Tacite, deſquelles je vous ay parlé. Le premier donne tout au naturel, chez luy les affaires ſont de purs effets du temperament; d'où vient que ſon plus grand ſoin eſt de donner la veritable connoiſſance des hommes, par les éloges admirables qu'il nous en a laiſſez. L'autre tourne toute en politique, & fait des myſteres de tout, ne laiſſant rien déſirer de la fineſſe & de l'habileté, mais ne donnant preſque rien au naturel. Je paſſe delà à la difficulté qu'il y a de trouver enſemble une connoiſſance des hommes, & une profonde intelligence des affaires; & en huit ou dix lignes, je fais voir que M. de Lionne le Miniſtre a réüni deux talens ordinairement ſeparez, qui ſe trouvent en luy dans la

plus grande perfection où ils ſçauroient être. Il fait ſi froid que pour un empire je n'écrirois pas une feüille de papier. Je vous envoyeray auſſi la diſſertation ſur Alexandre, à mon avis, beaucoup plus raiſonnable que vous ne l'avez. Voilà tout ce que je puis faire pour toutes les graces que vous me faites. Je vous ſuis fort obligé de m'avoir envoyé la traduction de M. de Corneille ſur le petit Poëme Latin des Conqueſtes du Roy; je loüerois extremement le Latin, ſi je n'étois obligé en conſcience à loüer davantage le François. Notre langue eſt plus majeſtueuſe que la Latine, & les vers plus harmonieux, ſi je me puis ſervir de ce terme. Mais ce n'eſt pas merveille que celuy qui a donné plus de force & plus de majeſté aux penſées de Lucain, ait eu le même avanta-

ge ſur un Auteur Latin de notre temps : avec cela j'admire encore plus ce que Corneille a fait de luy-même ſur le retour du Roy, que ſa traduction toute admirable qu'elle eſt. Je n'ay jamais vû rien de plus beau. Si nous avions un Poëme de cette force-là, je ne ferois pas grand cas des Homeres, des Virgiles, & des Taſſes. Je mets entre les bonnes fortunes du Roy, d'avoir un homme qui puiſſe parler ſi dignement de ſes grandes actions. Je vous ſupplie d'aſſurer M. de Lionne de mes tres-humbles reſpects. Je ne doute point qu'il n'ait la bonté de me rendre ſes bons offices quand il en trouvera l'occaſion, & j'attens de vous une ſollicitation diſcrette qui ne l'importune pas, mais qui le faſſe ſouvenir de temps en temps de l'affaire de votre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur.

Monſieur de Vanbuninghen s'en va Ambaſſadeur extraordinaire en France ; ce ſeroit bien mon fait de m'en retourner avec luy.

AU MESME.

VOus n'étes pas de ces gens qui cherchent plus à ſe ſatisfaire de l'honnêteté de leur conduite avec leurs amis, qu'à pouſſer à bout leurs affaires. Le premier ſoin que vous avés pris de moy, me laiſſoit aſſés d'obligations ; votre perſeverance & toutes ces peines induſtrieuſes que vous vous donnés, me ſont une eſpece de honte, & je les ſouffrirois mal-aiſément, ſi je ne croyois qu'elles pourront me mettre en état de vous aller témoigner ma reconnoiſſance.

Vous ſçavez que rien n'égale la tendreſſe d'un malheureux, je ſuis naturellement aſſez ſenſible aux graces que je reçois, jugez ce que la mauvaiſe fortune ajoûte encore à ce bon naturel. Du temperament dont je ſuis, & en l'état où je me vois, je m'abandonne à l'impreſſion que fait ſur moy votre generoſité, & fais mon plaiſir le plus doux, & le plus tendre de me laiſſer bien toucher; mais quelquefois des reflexions ingrates veulent intereſſer mon jugement, & je me mets dans l'eſprit d'examiner de ſens froid les obligations que je vous ay. Je vous jure de bonne foy qu'aprés avoir bien conſideré tout ce que vous faites pour moy, je m'étonne qu'une connoiſſance arrivée par hazard ait pû produire les empreſſemens que vous avez dans les intereſts d'un nouvel ami. Il

ſemble que par une juſtice ſecrete les proches de M. de Lionne veüillent reconnoître la grande eſtime & la veneration que j'ay toûjours euë pour luy. M. le Marquis de Leſſeins Lionne au retour d'Hollande faiſoit ſes affaires de toutes les miennes. Votre chaleur paſſe encore ce qu'il avoit. J'eſpere que vous en inſpirerez quelque mouvement à M. le Marquis de.... & qu'enfin les bons offices de M. ſon Pere feront le bon effet que vous avez preparé. Vous ne ſçauriez vous imaginer combien je me ſens touché de la nouvelle grace que M. le Marquis de..... vient de recevoir. Les grands ſervices du pere, les grandes eſperances que donne le fils, l'ont attirée, j'entens les eſperances des ſervices qu'on attend de luy; car pour le merite, il eſt déja pleinement for-

mé, & il n'eſt pas beſoin de rien attendre de ce côté-là. A peine ay-je eû le loiſir de jetter les yeux ſur Andromaque & ſur Attila ; cependant il me paroît qu'Andromaque a bien de l'air des belles choſes, il ne s'en faut preſque rien qu'il n'y ait du grand. Ceux qui n'entreront pas aſſez dans les choſes, l'admireront ; ceux qui veulent des beautez pleines, y chercheront je ne ſçay quoy qui les empêchera d'être tout-à-fait contens. Vous avez raiſon de dire que cette piece eſt déchûë par la mort de Montfleury : car elle a beſoin de grands Comediens qui rempliſſent par l'action ce qui luy manque. Mais à tout prendre, c'eſt une belle piece, & qui eſt fort au-deſſus du mediocre, quoy qu'un peu au-deſſous du grand. Attila au contraire a dû gagner quel-

que choſe par la mort de Montfleury. Un grand Comedien eût trop pouſſé un rôle aſſez plein de luy-même, & eût fait faire trop d'impreſſion à ſa ferocité ſur les ames tendres. Ce n'eſt pas que cette Tragedie n'eût été admirée du temps de Sophocle & d'Euripide, où l'on avoit plus de goût pour la Scene farouche & ſanglante, que pour la douce & la tendre; tout y eſt bien penſé, & j'y ay trouvé à mon avis des plus beaux vers du monde; pour le ſujet & l'œconomie des pieces, je n'ay pas eû le loiſir d'y faire la moindre reflexion. Je ſouhaite de tout mon cœur que Corneille traite le ſujet d'Annibal, & s'il y peut faire entrer la conference qu'il eut avec Scipion avant la bataille, je m'imagine qu'on leur fera tenir des diſcours dignes des plus grands

hommes du monde, comme ils étoient. Je vous envoye les observations sur Salluste, dont je vous ay parlé, & je vous envoyeray bien-tôt la dissertation sur Alexandre, tout cela mal copié. Pour les portraits ils sont tellement attachez à cette conversation avec M. de Candale, qu'on ne peut pas les en separer, & je ne puis pas envoyer encore l'ouvrage. Adieu, aimez-moy toûjours, & me croyez à vous plus qu'homme du monde.

Je ne sçay pas si M. de Lionne veut qu'on le croye aussi poli & aussi délicat, & autant homme de plaisir qu'il est. Quand ces qualités-là ne produisent qu'une molle paresse, elles conviennent mal à un Ministre; mais quand un Ministre profond & consommé dans les affaires se peut mettre au-dessus d'elles, pour les posseder plei-

nement, & ſe faire encore quelque loiſir agréable & voluptueux pour la douceur de l'ame & le commerce des honnêtes gens, le merite ne peut pas aller plus loin à mon avis.

AU MESME
COMTE DE LIONNE.

MONSIEUR,

J'aurois à vous faire de grandes excuſes de ne vous pas envoyer ce que je vous ay promis, s'il en valoit la peine: Je ſuis ingenieux à differer l'ennuy que mes bagatelles vous peuvent donner, & c'eſt une marque d'amitié que je vous donne aſſez délicate ; cependant je paſſeray pardeſſus votre intereſt & le mien, pour vous envoyer les pieces que je fais co-

pier preſentement ; j'en adreſſe une à Monſieur Voſſius mon ami de lettres, & avec qui il y a plus à apprendre qu'avec homme que j'aye vû en ma vie. Je vous diray cependant que j'écris aux gens de guerre & de Cour comme un bel eſprit & un ſçavant, & que je vis avec les ſçavans comme un homme qui a vû la guerre & le monde. Pour la confeſſion galante de ma faute dont vous me parlez, je n'aurois pas manqué de la faire, ſi j'avois eu deſſein de faire voir ce que vous m'avez volé. Perſonne ne ſçait mieux que vous combien cela étoit éloigné de ma penſée ; vous me ferez plaiſir de me faire ſçavoir ſi je dois eſperer quelque retour en France, ou ſi je me dois reſoudre à habiter le reſte de mes jours les païs étrangers. L'eſperance eſt la ſource, ou du

moins une des premieres causes de l'inquiétude, & l'inquiétude n'est supportable qu'en amour, où elle a même ses plaisirs, puisque comme vous sçavez,

Amour,
Tous les autres plaisirs ne valent pas tes peines.

Par tout ailleurs c'est un grand tourment. Nous n'avons point icy l'Attila de Corneille, vous m'obligerez de me l'envoyer avec quelques pieces de Moliere, s'il y en a de nouvelles, je n'ay de curiosité que pour leurs ouvrages. Les Anciens ont appris à Corneille à bien penser, & il pense mieux qu'eux. L'autre s'est formé sur eux à bien dépeindre les gens & les mœurs de son siecle dans la Comedie; ce qu'on n'avoit pas vû encore sur nos Theatres. Insensiblement me voilà sçavant avec vous, je vais recevoir une vi-

site de Monsieur Vossius, à qui je parleray de la guerre de Flandres. Adieu, Monsieur, j'ay banni le premier une ceremonie ennuyeuse, je vous prie de le trouver bon.

J'oubliois de vous prier d'assurer le Comte de Grammont, que je suis ravi de le voir protecteur de la maison de Grammont.

AU MESME COMTE.

JE ne ſçay pas bien encore le ſuccés qu'auront tous vos ſoins ; mais je vous puis aſſurer qu'ils laiſſent une grande reconnoiſſance à un homme tres-ſenſible au moindre plaiſir qu'il reçoit. Votre maladie me touche plus par l'incommodité qu'elle vous donne, que par l'empêchement qu'elle apporte à vos ſollicitations dans mon affaire. Je crains qu'elles ne ſoient trop preſſantes à l'égard de M. de Turenne, & que je ne luy devienne odieux par l'importunité que je luy cauſe; s'il ne m'avoit fait faire des complimens par M. le Comte d'Auvergne, & par M. le Marquis d'Eſtrades, je n'aurois pas

pris la liberté de luy demander ſes bons offices. Je ne luy ay jamais rendu aucun ſervice qui l'oblige à s'intereſſer dans mes affaires. Si je l'ay admiré toute ma vie, ç'a été pour rendre juſtice à ſes grandes qualités, & faire honneur à mon jugement; mais je n'en ay rien attendu, comme en effet je ne devois rien prétendre; s'il a la bonté de me vouloir obliger, il me laiſſera beaucoup de gratitude; ſi je luy ſuis indifferent, je n'auray aucun ſujet de m'en plaindre. Les bontez que vous me témoignez de M. de Lionne le Miniſtre, me donnent une ſatisfaction ſecrete, qui ne me laiſſe pas ſentir le peu que j'en devrois avoir dans la ſituation où je me trouve. Si j'en étois pleinement perſuadé, elles occuperoient toute mon attention, & me déroberoient agréable-

ment

le loisir de songer à ma mauvaise fortune. En quelque lieu que je puisse être, assurez-le, je vous prie, qu'il aura toûjours un serviteur bien inutile malgré moy, & aussi zelé que vous pour tout ce qui le regarde. C'est ce qui m'a paru de plus fort pour bien exprimer mon sentiment. Moderez les loüanges excessives que vous me donnez sur mes bagatelles ; dans le temps que vous me faites voir tant de sincerité aux choses solides & aux services effectifs, vous avez un peu moins de franchise à me dire nettement ce que vous pensez de ce que je vous envoye. Je vous pourrois dire avec plus de raison que votre lettre est la mieux écrite que j'aye vûë de ma vie ; mais je crains de vous décrier par là dans un païs délicat, où l'on ne sçauroit beaucoup & fort

bien écrire, ſans paſſer pour un Pedant ou pour un Auteur. Votre Andromaque eſt fort belle, trois de mes amis m'en ont envoyé trois par la poſte, ſans conſiderer l'œconomie neceſſaire dans une Republique. Je ne regarde point à l'argent, mais ſi les Bourgmeſtres ſçavoient cette diſſipation, ils me chaſſeroient d'Hollande comme un homme capable de corrompre leurs Citoyens. Vous ſçavez ce que c'eſt qu'un Etat populaire, quand vous m'exemptez de ces dépenſes, dont vous chargez trés-judicieuſement M. l'Ambaſſadeur, à qui il ſied tres-bien de répandre ſon argent pour l'honneur de ſon maître, & pour la dignité de la Couronne: Neanmoins, comme toutes ces choſes-là s'impriment à Amſterdam huit ou dix jours aprés qu'elles ont plû en France, je

ne voudrois pas coûter à Monſieur l'Ambaſſadeur, des ports ſi conſiderables trop ſouvent. Ceux qui m'ont envoyé Andromaque, m'en ont demandé mon ſentiment, comme je vous l'ay dit, elle m'a ſemblé tres-belle; mais je crois qu'on peut aller plus loin dans les paſſions, & qu'il y a encore quelque choſe de plus profond dans les ſentimens, que ce qui s'y trouve; ce qui doit être tendre n'eſt que doux, & ce qui doit exciter de la pitié, ne donne que de la tendreſſe. Cependant, à tout prendre, Racine doit avoir plus de reputation qu'aucun autre, aprés Corneille.

AU MESME COMTE.

S'Il étoit bien vray que M. de Lionne le Miniſtre agréât, comme vous dites, ces petits ouvrages que je vous ay adreſſés, le plaiſir de toucher un goût auſſi délicat que le ſien effaceroit aiſément le chagrin de ma diſgrace; & je me tiendrois obligé au malheur de mon exil, où, manque de divertiſſemens, je m'occupe à des bagatelles de cette nature-là. S'il n'eſt pas ſatisfait de la peinture que j'ay fait de ſes belles qualités, qu'il s'en prenne à ſon merite, que je n'ay pû aſſez heureuſement exprimer. Pourquoy eſt-il ſi habile & ſi honnête homme? j'aime mieux luy voir

plus de capacité & de délicateſſe que je ne luy en donne, que de le faire plus capable & plus délicat que je ne le trouverois. Il luy arrive la même choſe qu'à ces femmes trop belles qui laiſſent toûjours quelque choſe à déſirer dans leurs portraits. Elles doivent être ravies de ruiner la reputation de tous les Peintres. Madame..... m'a fait un tres-méchant tour d'avoir montré un ſentiment confus que je luy avois envoyé ſur l'Alexandre. C'eſt une femme que j'ay fort vûë en Angleterre, & qui a l'eſprit tres-bien fait. Elle m'envoya cette piece de Racine, avec priere de luy en écrire mon jugement ; je ne me donnay pas le loiſir de bien lire ſa Tragedie, & je luy écrivis en hâte ce que j'en penſois, la priant, autant qu'il m'étoit poſſible, de ne point montrer

ma lettre : moins religieuſe que vous à ſe gouverner ſelon les ſentimens de ſes amis, il ſe trouve qu'elle l'a montrée à tout le monde, & qu'elle m'attire aujourd'huy l'embarras que vous me mandez. Je hay extrémement de voir mon nom courir par le monde preſque en toutes choſes, & particulierement en celles de cette nature. Je ne connois point Racine, c'eſt un fort bel eſprit que je voudrois ſervir, & ſes plus grands ennemis ne pourroient pas faire autre choſe que ce que j'ay fait ſans y penſer. Cependant, Monſieur, s'il n'y a pas moyen d'empêcher que ces petites pieces ramaſſées ne s'impriment, comme vous me le mandez, je vous prie que mon nom n'y ſoit pas. Il vaut mieux qu'elles ſoient imprimées comme vous les avez, & le plus correctement qu'il eſt

poſſible, que dans le déſordre où elles paſſent de main en main juſqu'à celles d'un Imprimeur. Je ne vous recommande point de ne donner à perſonne cette juſtification détournée de ce que je fis à Saint Jean de Luz, vous en connoiſſez les raiſons auſſi bien que moy. J'ay prétendu loüer celuy qui regne, mais je ne ſçay pas ſi on veut de mes loüanges; vous ne donnerez pas auſſi le petit portrait que vous ne copiâtes pas tout-à-fait. Du reſte tout eſt à vous, vous en uſerez comme il vous plaira. Vous m'obligeriez pourtant d'employer toute votre induſtrie pour empêcher que rien du tout ne s'imprimât. En cas que vous ne le puiſſiez pas, vous en uſerez de la maniere qui vous ſemblera la meilleure. Vos lettres ſont ſi bien écrites & ſi délicates,

que les Imprimeurs de ce païs-cy auſſi empreſſez que ceux de France, ne manqueroient pas de me les demander, s'ils ſçavoient que j'euſſe quelque choſe d'auſſi bien fait & d'auſſi poli. Dans la verité, on ne peut pas mieux écrire que vous faites, ni ſi bien agir dans l'intereſt de vos amis. Quelque envie que j'aye de revoir la France, je ne voudrois pas être retourné avant que de vous avoir connu, autant par la rareté de trouver un ami ſi ſoigneux & ſi paſſionné, que par la douceur du commerce. Pour les loüanges d'Attila, vous les rendez plus ingenieuſes que je n'ay prétendu. La verité eſt que la piece eſt moins propre au goût de votre Cour, qu'à celuy de l'antiquité. mais elle me ſemble tres-belle; Voilà bien des bagatelles dont je me diſpenſerois, ſi la confiance

fiance d'une amitié fort étroite n'admettoit dans le commerce juſqu'aux moindres choſes.

AU MESME.

J'Apprehende avec raiſon que la continuation de notre commerce ne vous devienne odieuſe par celles de mes diſgraces. C'eſt ce qui m'obligera de prendre beaucoup ſur ma propre ſatisfaction à l'avenir, pour ne pas abuſer d'un zele auſſi ardent que le votre. La diſcretion eſt une vertu que l'on doit pratiquer parmi ſes vrais amis, & j'ay trop d'intereſt de vous conſerver pour ne m'en pas ſervir avec circonſpection. Si j'oſois vous découvrir mon ame en cet endroit, vous la ver-

riez penetrée des bontez du plus deſintereſſé de tous les amis du monde, rien ne me ſoutenant dans votre cœur que votre pure generoſité ; c'eſt ce qui m'a fait croire que vous voulez donner un exemple à la poſterité pour la deſeſperer de ne pouvoir pas vous imiter. Enfin je m'examine de tous les côtez, & je ne vois rien en moy qui ne juſtifie le degoût qu'on devroit avoir de moy. Les reflexions me ſeroient tres-fâcheuſes, ſi elles n'étoient adoucies par le ſouvenir d'une perſonne pour qui j'ay les adorations qu'un merite ſi accompli luy attire generalement de tout le monde. Mais ne faiſons pas ſouffrir plus long-temps une modeſtie auſſi délicate que la vôtre, & paſſons au ſentiment que vous me demandez du Britanicus. Je l'ay lû avec aſſez d'attention

pour y remarquer de belles choſes, elles paſſent, à mon ſens, l'Alexandre & l'Andromaque, les vers en ſont plus magnifiques, & je ne ſerois pas étonné qu'on y trouvât du ſublime. Cependant je déplore le malheur de cet Auteur d'avoir ſi dignement travaillé ſur un ſujet qui ne peut ſouffrir une repreſentation agréable. En effet l'idée de Narciſſe, d'Agripine & de Neron, l'idée, dis-je, ſi noire & ſi horrible qu'on ſe fait de leurs crimes, ne ſçauroient s'effacer de la memoire du ſpectateur; & quelques éfforts qu'il ſe faſſe pour ſe défaire de la penſée de leurs cruautez, l'horreur qu'ils s'en forment, détruit en quelque maniere la piece. Je ne déſeſpere pas de ce nouveau genie, puiſque la diſſertation ſur l'Alexandre l'a corrigé. Pour les caracteres qu'il a merveil-

leuſement bien repreſentez dans le Britanicus, il ſeroit à ſouhaiter qu'il fût toûjours auſſi docile, l'on pourroit attendre de luy qu'il approcheroit un jour d'aſſez prés M. de Corneille.

AU MESME

VOtre impatience de mon retour augmente la mienne, pour avoir le plaiſir de vous revoir ; mais vous ne ſçauriez m'ôter tout-à-fait la crainte, que des ſollicitations trop vives auprés de M. de Lionne le Miniſtre ne vous rendent moins agréable, & mes intereſts importuns. Je doisêtre aſſez équitable pour ménager ſa bonne volonté, & croire que les grandes affaires dont il eſt chargé tous les jours, ont quelque choſe de plus preſſant que les miennes. Votre activité pour vos amis me donne ce ſoupçon-là ; mais il ne me dure pas longtemps, votre adreſſe me raſſu-

re, & me perſuade que vous prendrez toûjours votre temps fort à propos. J'euſſe été fort fâché que la comparaiſon de M. le Prince, la lettre détournée & le portrait de..... ſe fuſſent trouvez en la diſpotion de M. Barbin. Pour tout le reſte, il eſt devenu vôtre par votre larcin, pourveu que mon nom n'y paroiſſe point, & que je n'y contribuë en rien; ainſi la choſe & les manieres dépendent de vous. Vous étes trop raiſonnable pour être auſſi picqué que vous ſemblez l'être de ce que je vous écrivis ſur les Imprimeurs d'Holande. Je n'ay eu autre deſſein que de vous faire voir combien j'eſtime la délicateſſe d'un ſtile auſſi poli que le votre. Dans la verité on ne peut pas mieux écrire que vous faites. Le nouvel écrit de Liſola a été imprimé à Bru-

xelles, il n'en eſt venu encore icy que ſept ou huit exemplaires. Un de mes amis me le lût, & ne me le voulut pas laiſſer. C'eſt une ſuite des remarques ſur la lettre de M. de Lionne le Miniſtre, où il tâche de prouver que toutes les avances qu'on fait à Paris pour la paix, ſont des amuſemens & des artifices pour empêcher l'Angleterre & la Holande de s'oppoſer à la Conqueſte des Païs-Bas : il maintient que le deſſein d'attaquer la Franche-Comté & celuy de faire la paix, étoient incompatibles, tirant des conſequences de tout ; dans ſes remarques, il y a des choſes tres-ſpirituelles, mais il y a trop de railleries pour une matiere ſi importante. Les Eſpagnols ne le ſçauroient empêcher d'accepter l'aternative ; l'Angleterre & la Holande ſont maîtres

de la paix à leur égard ; mais le Marquis de Caſtel Rodrigue ne ſouhaite rien tant que la continuation de la guerre qui mettra les Hollandois & les Anglois dans ſon parti. On ſouhaite fort la paix icy, & on ne neglige rien qui puiſſe regarder la guerre. Je ſuis fort obligé à M. de Corneille de l'honneur qu'il me fait. Sa lettte eſt admirable, & je ne ſçay s'il écrit mieux en vers qu'il ne fait en proſe. Je vous ſupplie de luy rendre ma réponſe & de l'aſſurer que perſonne au monde n'a tant d'eſtime pour tout ce qui vient de luy, que moy. Je n'ay point lû ny l'Amphitrion ny Laodicé, mais en jettant les yeux par hazard ſur Laodicé, les vers m'y ont arrêté plus que je ne penſois.

Songe-t-on que l'amour ſe déguiſe ?

Cela eſt le mieux penſé du

monde, & le plus heureusement exprimé. Je vous prie de remercier l'Auteur pour moy de la bonté qu'il a euë de m'envoyer sa piece ; je la liray avec grand soin, & avec autant de plaisir assurément. Vous n'aurez point de complimens pour votre particulier, les amitiés bien établies rejettent tout ce qui peut sentir la ceremonie.

Depuis votre lettre écrite, j'ay lû un Acte de Laodicé qui m'a semblé le plus beau du monde : Et Moliere surpasse Plautre dans son Amphitrion, aussi-bien que Terence dans ses autres pieces.

AU MESME COMTE DE LIONNE.

RIen n'eſt ſi doux en amitié auſſi-bien qu'en amour, que l'expreſſion d'une veritable tendreſſe ; & on ne ſçauroit mieux la témoigner, qu'en prenant part au malheur de ceux qu'on aime ; votre déplaiſir du mauvais ſuccés de mon affaire, emporte la moitié du mien, & me met en état de pouvoir ſupporter doucement ce qui m'en reſte; je n'avois rien ſçû de tout ce que vous m'écrivez, aucun de mes amis n'ayant voulu me faire ſçavoir, non plus que vous une choſe aſſez fâcheu-

ſe ; mais cette diſcretion, toute obligeante qu'elle eſt, me laiſſe deviner, qu'ils ont mauvaiſe opinion de ma conſtance : ſept années entieres de malheurs ont dû me faire une habitude à ſouffrir, ſi elles n'ont pû me former une vertu à reſiſter. Pour finir un diſcours moral, impertinent à celuy qui le fait, & trop auſtere pour celuy qu'on entretient, je vous diray en peu de mots que j'aurois bien ſouhaité de revoir le plus agréable païs que je connoiſſe, & quelques amis auſſi chers pour le témoignage de leur amitié, que par la conſideration de leur merite. Cependant il ne faut pas ſe déſeſperer pour vivre chés une nation où les agréemens ſont rares. Je me contente de l'indolence, quand il ſe faut paſſer des plaiſirs ; j'avois encore cinq ou ſix années à aimer la

Comedie, la Muſique, la bonne chere, & il faut ſe repaître de police, d'ordre, d'œconomie, & ſe faire un amuſement languiſſant à conſiderer des vertus Holandoiſes peu animées. Vous m'obligerez de rendre mille graces tres-humbles à M. de Lionne le Miniſtre, de la bonté qu'il a euë pous moy. Je ſuis un ſerviteur ſi inutile, que je n'oſerois même parler de reconnoiſſance, mais je n'en ſuis pas moins ſenſible à l'obligation; vous m'obligerez auſſi de m'écrire de l'état de mon affaire, & ce qui a été répondu. Votre lettre ſera aſſurément tenüe dans le paquet de M. d'Eſtrades quand il ſera icy. Pour les airs, & ce qu'il y a de nouveau, je ne luy veux pas coûter tant de ports; mais ne m'envoyez rien qui ne vous ait fort plû, ſoit en Muſique; ſoit en

autre chose. Pour ces bagatelles, où je me suis amusé quelquefois, je n'ay rien que la moitié d'un discours qui est encore tout broüillé. Il y a une année qu'il me prit envie de traiter l'interest sale & vilain, la vertu toute pure, & le sentiment d'un honnête homme du monde qui fait le temperament, & qui tire de l'un & de l'autre, ce qui doit entrer dans le commerce. J'avois laissé ces papiers en Angleterre que j'ay trouvé perdus, à la reserve de quelques periodes du dernier sentiment, je tâcheray de les rajuster; mais comme elles ont trop de liaison avec les autres qui sont perdus, je ne crois pas que cela puisse être fort bien.

AU MESME COMTE.

JE viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire preſentement avec les airs que vous m'avez envoyez. J'aurois mille graces à vous rendre, mais connoiſſant votre inclination à m'obliger, vous me permettrez, s'il vous plaît, d'être un peu lent aux remerciemens: car le redoublement continuel des obligations pourroit fatiguer une reconnoiſſance délicate comme la mienne. Croyez pourtant que je ſuis ſenſible comme je dois, & que vous pouvez diſpoſer de moy plus que d'homme que vous connoiſſiez. Je n'ay jamais été ſi ſurpris que de voir vendre icy trois petits livres qu'on dit de

moy, & qui s'impriment à Amsterdam. Il y a environ vingt-ans que je fis de petits discours sur les maximes qui sont dans ce petit livre-là ; je ne sçay qui les a pû avoir. Continuez, je vous supplie, à m'aimer toûjours, & croyez que vous n'aurez jamais un ami plus seur & plus passionné pour votre service. Quand il y aura quelque chose d'agréable, je vous supplie de me l'envoyer. Si-tôt que la réponse de M. Arnaud à M. Claude sera imprimée, je vous supplieray de me l'envoyer avec la Replique de M. Claude, qui suivra bien-tôt assurément *habitâ ratione* du port, c'est-à-dire, par une autre voye que celle de la poste. Ne laissez pas de continüer à m'obliger, quelque délicate que soit ma reconnoissance elle durera autant que moy, & je n'oublieray jamais tout ce que vous faites pour moy.

AU MESME.

SI je ne conſultois que la diſcretion, je pourrois vous épargner la fatigue de recevoir de mes lettres, & la peine que vous donnera une réponſe que par honnêteté vous me voudrez faire; mais comme je ſuis homme à ſonger autant à mon plaiſir qu'au vôtre, vous trouverez bon que je prenne celuy que j'ay de vous entretenir; & tout ce que je puis faire pour vous, Monſieur, eſt de n'en pas abuſer par un trop frequent uſage. Si vous ſçaviez la peine que j'ay à me contraindre là-deſſus, vous me pardonneriez aiſément ce que je fais, par la violence que je me donne à n'en pas faire

faire davantage, je ſuis revenu dans une Cour aprés avoir été quatre ans dans une Republique ſans plaiſir ni douceur. Car je crois que la Haye eſt le vray païs de l'indolence; je ne ſçay comme j'ay ranimé mes ſentimens, mais enfin il m'a pris envie de ſentir quelque choſe de plus vif, & quelque imagination de retourner en France, m'avoit fait chercher Londres, comme un milieu entre les Courtiſans François & les Bourgmeſtres de Hollande. Juſques icy je pouvois demeurer dans la peſanteur, ou, pour parler plus obligeamment, dans la gravité de Meſſieurs de Hollande: car je ne me trouve gueres plus avancé vers la France que j'étois; & l'étude de vivacité que j'ay faite, nuit fort à mon repos, & me recule de l'indolence, ſans m'avancer vers les plaiſirs. J'en-

tens celuy que je m'imaginois, à vous voir à Paris, ne laissant pas, à dire le vray, d'en trouver icy parmi beaucoup d'honnêtes gens. Monsieur le Duc de Boucquinquant votre ami m'a dit que j'avois beaucoup d'obligations à M. de Lionne le Ministre; je vous supplie, Monsieur, de luy rendre mille graces tres-humbles de ma part. Je suis un de ses admirateurs; mais mon admiration ne vaut pas la peine qu'il s'est donnée, & sa seule generosité l'a fait agir si noblement. Je vous conjure d'en avoir assez pour vous souvenir quelquefois de votre tres-humble & tres-obeïssant serviteur.

LETTRE
DE Mr
DE CORNEILLE
A MONSIEUR
DE S. EVREMONT,

Pour le remercier des loüanges qu'il lui avoit données dans la Dissertation sur l'Alexandre de Racine.

MONSIEUR,

L'obligation que je vous ay eſt d'une nature à ne pou-

voir jamais vous en remercier dignement ; & dans la confuſion où j'en ſuis, je m'obſtinerois encore dans le ſilence, ſi je n'avois peur qu'il ne paſſât auprés de vous pour ingratitude. Bien que les ſuffrages de l'importance du vôtre, nous doivent toûjours être tres-précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de votre eſtime en un temps où il ſemble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laiſſer aucune. Vous me ſoutenez, quand on ſe perſuade qu'on m'a abbatu, & vous me conſolez glorieuſement de la délicateſſe de notre ſiecle, quand vous daignés m'attribuer le bon goût de l'antiquité; c'eſt un merveilleux avantage pour un homme, qui ne peut douter que la poſterité ne veüille bien s'en rapporter à vous ;

auſſi je vous avouë aprés cela, que je penſe avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit ſur le débris imaginaire des miens, & de regarder avec pitié ces opiniâtres enteſtemens qu'on avoit pour les anciens Heros refondus à notre mode. Me voulez-vous bien permettre d'ajoûter icy, que vous m'avez pris par mon foible, & que ma Sophonisbe pour qui vous montrez tant de tendreſſe, a la meilleure part de la mienne. Que vous flatez agréablement mes ſentimens, quand vous confirmez ce que j'ay avancé touchant la part que l'amour doit avoir dans les belles Tragedies & la fidelité avec laquelle nous devons conſerver à ces vieux illuſtres, ces caracteres de leurs temps, de leur nation, & de leur humeur ? j'ay crû juſques

icy que l'amour étoit une paſſion trop chargée de foibleſſe pour être la dominante dans une piece heroïque ; j'aime qu'elle y ſerve d'ornement & non pas de corps, & que les grandes ames ne la laiſſent agir qu'autant qu'elle eſt compatible avec de plus nobles impreſſions. Nos doucereux & nos enjoüez ſont de contraire avis, mais vous vous declarez du mien. N'eſt-ce pas aſſez pour vous en être redevable au dernier point, & me dire toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur, CORNEILLE.

REPONSE
DE Mr
DE S. EVREMONT
A LA LETTRE
DE Mr
CORNEILLE.

MONSIEUR,

Je ne doute pas que vous ne fussiez le plus reconnoissant

homme du monde d'une grace qu'on vous feroit, puisque vous vous sentez obligé d'une justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier tous ceux qui ont les mêmes sentimens, que moy de vos ouvrages, vous devriez des remerciemens à tous ceux qui s'y connoissent. Je vous puis répondre que jamais reputation n'a été si bien établie que que la vôtre en Angleterre & en Hollande. Les Anglois assez disposez naturellement à estimer ce qui leur appartient, renoncent à cette opinion souvent bien fondée, & croyent faire honneur à leur Benjanson, de le nommer le Corneille d'Angleterre. M. Waller, un des plus beaux esprits du temps, attend toûjours vos pieces nouvelles, & ne manque pas d'en traduire un acte, ou deux, en vers Anglois pour sa satisfaction particuliere

ticuliere. Vous étes le ſeul de notre nation dont les ſentimens, ayent l'avantage de toucher les ſiens. Il demeure d'accord qu'on parle & qu'on écrit bien en France, il n'y a que vous, dit-il, de tous les François qui ſçache penſer. M. Voſſius le plus grand admirateur de la Grece, qui ne ſçauroit ſouffrir la moindre comparaiſon des Latins aux Grecs, vous prefere à Sophocle & à Euripide. Aprés des ſuffrages ſi avantageux vous me ſurprenez de dire que votre reputation eſt attaquée en France. Seroit-il arrivé du bon goût comme des modes, qui commencent à s'établir chez les Etrangers, quand elles ſe paſſent à Paris ? Je ne m'étonnerois point qu'on prît quelque dégoût pour les vieux Heros, quand on en voit un jeune qui efface toute leur gloire; mais ſi on ſe plaît à les

voir encore repreſenter ſur nos Theatres, comment ne peut-on pas admirer ceux qui viennent de vous ? Je crois que l'influence du mauvais goût s'en va paſſer ; & la premiere piece que vous donnerez au public, fera voir par le retour de ſes applaudiſſemens le recouvrement de ſon bon ſens, & le rétabliſſement de ſa raiſon. Je ne finiray pas ſans vous rendre graces trés-humbles de l'honneur que vous m'avez fait. Je me trouverois indigne des loüanges que vous donnez à mon jugement ; mais comme il s'occupe le plus ſouvent à bien connoître la beauté de vos ouvrages, je confonds nos intereſts, & me laiſſe aller avec plaiſir à une vanité meſlée à la juſtice que je vous rends.

A MONSIEUR

LE COMTE DE LIONNE.

MONSIEUR,

Peut-être n'étes-vous pas à Paris, peut-être y étes-vous, & que votre silence est plûtôt un effet de votre oubly que de votre absence; mais quand cela

ſeroit, je vous ay trop d'obligation de vos ſoins paſſés, pour me plaindre de votre indifference preſente. Je ne demande point de vos nouvelles pour vous fatiguer d'une réponſe, & rétablir un commerce qui vous déroberoit des heures que vous ſçaurez mieux employer. Mais, Monſieur, vous devez quelque choſe encore à votre amitié, & vous vous en acquiterez ſi vous trouvez quelque moyen par vous ou par autruy, de me faire ſçavoir que vous vous portez bien. La nouvelle de vôtre ſanté me donnera une joye où vous étes plus intereſſé que perſonne, & ſi vous étiez de mon humeur, vous paſſeriez les journées à dire à tout le monde que vous avez bon appetit, & que vous vous portez bien. Que ſert-il de faire vanité de ſes charges ou de ſon bien ? Se

bien porter, vaut mieux que commander à tout le monde; il n'eſt point de treſors qui vaillent une année de ſanté. Excuſez, Monſieur, le caquet d'un infirme, qui ſe trouvant un quart d'heure de ſanté, ne croit qu'on puiſſe parler d'autre choſe au monde. Peut-être étiez-vous de mon humeur, quand vous aviez quelque relâche dans les douleurs de votre bras caſſé, & de toutes vos bleſſures. Aujourd'huy que votre ſanté eſt pleinement revenuë & confirmée, goûtez-en le plaiſir, & me laiſſés faire de triſtes reflexions ſur la chanſon que vous m'avez appriſe :

Mais helas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

S'il y a quelques airs auſſi agréables que celuy-là dans la

Muſique de la Fête de Verſailles, je vous prie de me les envoyer notez, & vous obligerez un homme qui eſt plus que jamais, &c.

AU MESME COMTE.

QUELQUE fâcheuſes que ſoient mes diſgraces, je trouve de la douceur quand je vois un auſſi honnête-homme que vous, aſſez tendre pour les plaindre, & aſſez genereux pour chercher le moyen de les finir. Je ſuis infiniment obligé aux bontez de Madame..... & à la chaleur de vos bons offices; mais je ſeray bien-aiſe à l'avenir que perſonne n'excite M. le Comte de Lauzun à me ſervir. Je ſuis ſeur qu'il fera de luy-même tout ce qu'il pourra faire ſur mon ſujet ſans me nuire, & je ſerois fort fâché de luy attirer le moindre déſagrément. Où il eſt, il ne doit rien

dire à ſon Maître que d'agréable, & n'en rien entendre qui ne luy laiſſe de la ſatisfaction. Un Maître qui refuſe une fois, ſe fait aiſément une habitude de ne pas accorder les autres choſes qui luy ſont demandées. J'ay oüy dire à un grand Courtiſan qu'il faloit éviter autant qu'on pouvoit le premier rebut; je ſerois au deſeſpoir de l'avoir attiré à une perſonne que j'honore autant que M. le Comte de Lauzun: ce n'eſt pas que je n'aye quaſi une neceſſité d'aller en France pour deux mois, à moins que de me réſoudre à perdre le peu que j'y ay, & tout ce qui me fait vivre dans les païs étrangers. Je crois qu'il m'y eſt dû encore quatre mille livres, dont je ne puis tirer un ſou; cependant je crains plus que la neceſſité, le ſecours de la nature qui pourroit finir tous

les maux que me fait la fortune. J'ay de diableſſes de vapeurs qui me tourmentent, dont je ne me puis défaire ; mais elles ne ſont pas ſi-tôt paſſées, que je ſuis plus gay que jamais. Dans une heure, tout ce qu'il y a de funeſte, & tout qu'il y a d'agréable ſe preſente à mon imagination, & je ſens ainſi bien plus vivement en moy les effets de l'humeur, que le pouvoir de la raiſon. Je tomberois aiſément dans la morale, c'eſt le penchant de tous les malheureux dont l'imagination eſt quaſi toûjours triſte, ou les penſées du moins ſerieuſes: comme je crains la gravité du ridicule, je m'arreſte tout court, pour vous dire ſeulement, Monſieur, que perſonne au monde n'eſt à vous plus abſolument, &c.

Je vous ſupplie dans l'occaſion d'aſſurer Madame de.....

de ma reconnoiſſance tres-humble pour toutes ſes bontez : depuis que je n'ay eu l'honneur de vous voir, j'ay paſſé mes heures ennuyeuſes ſur des bagatelles dont je ne ſçay ce que j'ay fait de quelques obſervations ſur nos Hiſtoriens, ſur la Tragedie & ſur la Comedie Eſpagnole, ſur la Françoiſe, l'Italienne, & l'Angloiſe, ſur l'Opera &c. Mais c'étoient ſeulement des obſervations particulieres ſans beaucoup de deſſein & de regularité ; tout cela étoit fondé ſur les differens genies des Nations ; j'en ay perdu une partie, & l'autre eſt encore confuſe ; je vous les envoyeray toutes ; vous m'obligerez infiniment de m'envoyer ce qu'il y a de nouveau, s'il eſt fort rare.

AU MESME.

QUand je ne regretterois pas M. de Lionne le Miniſtre par mon propre intereſt, vôtre ſeule conſideration m'auroit fait recevoir la nouvelle de ſa mort avec beaucoup de douleur; tout le monde le regrette à Paris, à ce qu'on me mande, & je vous puis aſſurer que les étrangers honorent ſa memoire avec les mêmes ſentimens qu'en ont les François; quelque merite qu'ayent eû les plus grands Miniſtres de nôtre Etat, on s'eſt toûjours réjoüy de leur mort, & il a falu du temps pour paſſer de la haine de leur perſonne, à la veneration de leurs vertus. Monſieur de Lionne eſt le ſeul qui ait fait apprehender

de le perdre, & fait connoître ce qu'on a perdu au même inſtant qu'il eſt mort. Faire de longs diſcours ſur la mort des grands hommes, c'eſt vouloir ajoûter quelque choſe de triſte & de douloureux à la mort même, elle n'a pas beſoin des ces aydes-là pour être funeſte, ce qui m'en fait finir l'entretien, & vous aſſurer qu'on ne peut pas être plus veritablement que je ſuis, &c.

ABBREGE'
DE LA VIE
DE MONSIEUR
DE LIONNE
MINISTRE D'ETAT.

MEssire Hugues de Lionne, Marquis de Fresne, & de Berny, Ministre & Secretaire d'Etat, Prevost & Grand Maître des Ceremonies des Ordres du Roy, fils d'Artus de Lionne & d'Isabelle de Servient, sœur de Monsieur de Servient Surintendant des Finances, Ministre & Secretaire d'Etat, nâquit à Grenoble l'an 1611.

Etant encore fort jeune, son pere le confia aux soins de son oncle M. de Servient, qui en ce temps-là venoit d'être fait Secretaire d'Etat à la place de

Monſieur de Bauclere, & qui ſe trouvant dans une grande conſideration à la Cour, pouvoit luy donner lieu de faire valoir ſes talens naturels, & faciliter ſon élevation aux grandes Charges.

Monſieur de Servient ſon oncle, pour luy donner une teinture des affaires, commença par le mener avec luy en 1630. à Queraſque, où il aſſiſta au Traité de Paix qui y fut conclu, & à ſon retour le voyant d'un eſprit plus meur que ſon âge ne le portoit, il luy donna la premiere commiſſion de ſa Charge, quoy qu'il n'eut alors que 18. ans.

Dans un âge ſi peu avancé, le Cardinal de Richelieu qui avoit un merveilleux diſcernement pour le choix des ſujets propres aux grands emplois, ayant connu ſon genie, conçût une eſtime ſi particuliere pour

luy, que quoy que ſon oncle fut diſgracié quelques années aprés, & privé de ſa Charge, il le voulut retenir au Gouvernement des affaires; mais il le refuſa, & s'en alla faire un voyage à Rome. Ce fut en 1636. il y acquit l'amitié & la confiance du Cardinal Mazarin, & depuis ce temps-là ils furent toûjours unis d'une liaiſon tres étroite.

Quand ce Cardinal fut nommé par le feu Roy en 1641. pour aller ſeul Plenipotentiaire à Munſter, Monſieur de Lionne fut auſſi nommé ſeul Secretaire de l'Ambaſſade. Mais comme la mort du Roy changea la face des affaires, la Reine Regente qui connut que les conſeils du Cardinal étoient neceſſaires au Roy ſon fils & à elle dans la conjoncture preſente, envoya d'autres Ambaſſadeurs à Munſter, & ordonna à Monſieur de Lionne de travailler

ſous ſon Eminence ; de maniere que s'il n'alla pas traiter la paix ſur les lieux il n'y eut pas moins de part, puiſque durant tout le temps qu'elle ſe traita, il en donna les inſtructions, il en écrivit les dépêches, & il en fit tous les ordres, & qu'il eut le credit de faire nommer en 1643. Monſieur de Servient ſon oncle, Ambaſſadeur & Plenipotentiaire pour la même paix à Munſter.

En 1642. il fut envoyé en Italie pour pacifier les differends du Pape Urbain VIII. & du Duc de Parme, & il en vint fort heureuſement about par un accommodement qu'il fit avec le Cardinal de Bichy, enſuite d'un diſcours fort vigoureux qu'il prononça dans le Senat de Veniſe, & qui fit dire à toute l'Italie que la ſageſſe conſommée de ce Senat avoit

cedé

cedé aux perſuaſions d'un jeune homme. Au retour de cette negociation il fut fait Conſeiller d'Etat en 1643.

En l'année 1646. la Reine le fit Secretaire de tous ſes Commendemens, & comme elle étoit Regente, il devint par ce moyen dépoſitaire de ſon ſecret, & de toute la confiance de la Cour.

En 1651. elle luy donna place dans le Conſeil de Conſcience, & il en expedioit tous les ordres & toutes les reſolutions.

En 1653. elle l'honora de la Charge de Prevoſt & Grand Maiſtre des Ceremonies des Ordres du Roy.

Il fut envoyé Ambaſſadeur extraordinaire en 1654. vers les Princes d'Italie, & aſſiſta en cette qualité au Conclave où fut élû le Pape Alexandre VII.

Enfin en 1655. aprés l'élection

de ce Pape, il fut rappellé en diligence pour aller traiter la paix à Madrid ; ſon pouvoir fut tout entier, écrit de la propre main du Roy, en preſence d'un Seigneur Eſpagnol qui le vit ſigner, & qui ſuivit Monſieur de Lionne à Madrid, pour en porter témoignage au Roy d'Eſpagne ; marque extraordinaire de la confiance de ſon Maître, qui luy confie en quatre lignes tous les intereſts de la Couronne ſans reſerve : voicy les propres termes du pouvoir. Je donne pouvoir au ſieur de Lionne Conſeiller en mon Conſeil d'Etat, d'ajuſter, conclure & ſigner les Articles du Traité de Paix, entre moy & mon Frere & Oncle le Roy d'Eſpagne ; & promets en foy & parole de Roy, d'approuver, ratifier & executer tout ce que ledit ſieur de Lionne aura accordé en mon

nom, en vertu du present pouvoir. Fait à Compiegne le premier jour du mois de Juin 1656. «
Signé, LOUIS.

Il avança tant à Madrid une negociation si glorieuse & si importante, que tous les Articles de la paix y furent arrêtez, à la reserve d'un seul point, ce que marque assez le traité des Pirenées, où il est dit que ce Traité de Paix *est fondé sur la negociation de Madrid*.

En 1658. il fut envoyé à la Diette de Francfort, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire & Plenipotentiaire dans l'Empire & tous les Royaumes du Nord, au sujet de l'élection de l'Empereur, & de la pacification entre tous les Princes Chrétiens.

C'est-là qu'il rendit un service important à l'Etat, en faisant cette fameuse ligue du

Rhein, qui partageant comme en deux parts tout l'Empire entre le Roy & l'Empereur, oppoſoit à la Maiſon d'Autriche la moitié des Princes d'Allemagne, pour fermer le paſſage à toutes les troupes qu'elle vouloit envoyer au ſecours d'Eſpagne en Flandres; ce qui dans la ſuite obligea les Eſpagnols à donner les mains à une Paix auſſi déſavantageuſe pour eux, que le fut alors celle des Pyrenées.

La gloire de ces trois importans emplois eſt aſſés bien exprimée par ces paroles, que Monſieur de Lionne écrivit luy-même ſans aucune préparation dans le livre des Bourgmeſtres de Francfort, dans lequel ils ont coutume de prier les perſonnes de conſideration qui paſſent dans leurs villes, de ſigner pour en conſerver la memoire.

Voicy les termes.

Quod nulli forsan mortalium contigit (Vana absit gloria) ob fidem enim non sapientiam : intra trienni terminum à Domino, Domino meo Clementissimo Christianissimo Rege præfectus, Romæ, Madriti, Francofurti, creationi summi Pontificis, unicus pacis arbiter, electioni Imperatoris.

Primo in bonum orbis Christiani feliciter perfecto.

Secundò in ejus perniciem ab Hispanis dilato.

Tertium quod Deus benevertat, expeto.

Francofurti Junij 1658.

Lors que Pimentel Seigneur Espagnol vint *incognito* à Lyon, où la Cour étoit sur la fin de l'année 1658. pour y proposer le mariage du Roy avec l'Infante d'Espagne, dans la vûë de mettre obstacle à celuy de la Princesse Marguerite de Savoye, qui étoit alors sur le ta-

pis ; ce fut Monſieur de Lionne qui fut employé pour faire connoître au Duc de Savoye, & à Madame Royale l'importance de l'alliance Eſpagnole, & pour leur faire goûter la neceſſité où la Cour étoit, de rompre les engagemens que l'on avoit déja pris avec eux: & il ſçeut ſi adroitement conduire cette negociation délicate, qu'il les y fit conſentir de bonne grace.

Pour recompenſe de tous ces ſervices, le Roy en 1659. luy accorda des Lettres Patentes, par leſquelles ſa Majeſté le gratifioit de la Dignité, Etat & Charge de Miniſtre d'Etat, avec vingt mille livres d'appointement.

Et ce fut en cette qualité que pendant que le Cardinal Mazarin negocioit en la même année avec Dom Loüis de Haro premier Miniſtre d'Etat d'Eſpagne, ce qui reſtoit à ajoûter

pour la paix des Pyrenées, & le mariage du Roy avec l'Infante d'Eſpagne, Monſieur de Lionne y travailloit auſſi avec beaucoup d'application pour vaincre toutes les difficultés que l'obſtination & la lenteur Eſpagnole y faiſoit naître; & tous les Eſpagnols étoient tellement perſuadés de ſon merite & de ſa capacité, que Dom Loüis de Haro le traita avec la derniere diſtinction. Voicy ce qu'en dit le Comte Gualdo Priorati dans ſon Hiſtoire de la paix.

Le jour même que le Cardinal arriva à Bayonne, Pimentels s'y rendit pour le complimenter de la part de Dom Loüis, & le prier de prendre ſoin d'une ſanté ſi prétieuſe à tout le monde, puiſque le repos de toute la Chrétienté en dépendoit.

Le 27. le Cardinal dépêcha le Marquis de Lionne vers

» Dom Loüis pour luy rendre ſa
» civilité, & il y fut receu des Eſ-
» pagnols avec toute ſorte d'hon-
» neur & de magnificence, bien
» qu'il n'eût alors aucun caracte-
» re, par lequel il pût repreſenter
» ſon Maiſtre. Pluſieurs des plus
» qualifiés de la ſuite de Dom
» Loüis allerent au devant de luy
» deux lieuës hors la ville ; on le
» logea dans une maiſon qui lui fut
» preparée exprés ; & quoyque le
» Marquis de Lionne témoignât
» qu'il ne venoit là que comme
» Envoyé, tous les Grands &
» Dom Loüis même le traiterent
» d'Excellence, & luy donnerent
» la main droite.

» Ce premier Miniſtre vint au
» devant de luy juſqu'à la moitié
» de la ſalle de ſes Gardes, luy
» donnant la premiere place à ſa
» table ; il receut viſite en par-
» ticulier de tous les Grands qui
» étoient alors à Fontarabie, &

les

les Eſpagnols publierent que le Marquis de Lionne par le ſeul merite de ſa perſonne ſans autre titre ni qualité devoit être traité avec tous ces honneurs. Comme Monſieur de Lionne avoit ſoutenu tant d'emplois de confiance, avec toutes les grandes qualités qu'ils demandoient, & ſur tout avec une fermeté, un zele, & une fidelité ſans exemple ; le Cardinal Mazarin qui en avoit une connoiſſance parfaite, crut en mourant ne pouvoir mieux marquer la paſſion qu'il avoit toûjours euë pour le ſervice du Roy, qu'en luy recommandant M. de Lionne, & luy faiſant connoître que les affaires étrangeres étant les plus importantes de ſon Etat, Sa Majeſté ne pouvoit ſans danger les confier à un homme d'une moindre capacité, & d'une moindre experience que cel-

les de Monſieur de Lionne.

Le Cardinal Mazarin mourut au mois de Mars 1661. & le Roy déferant à ſes Conſeils, aprés avoir pris la noble & forte reſolution de conduire par luy-même toutes les affaires de ſon Royaume, retint M. de Lionne pour être une des trois premieres têtes, par leſquelles il feroit executer ſes principales volontés dans le gouvernement de l'Etat.

C'eſt dans ce miniſtere que M. de Lionne a rendu à la France pendant dix années, & juſqu'au jour de ſa mort les ſervices les plus conſiderables.

Parmi ceux qui ont le plus éclaté, ſon merite & ſa capacité parurent ſur tout en deux rencontres de reputation & de la derniere conſequence; l'une fut la ſupercherie que le Baron de Batteville Ambaſſa-

deur d'Eſpagne fit à Londres au Comte d'Eſtrades au mois d'Octobre 1661. & l'autre l'inſulte que les ſoldats Corſes de la Garde du Pape Alexandre VII. firent à Rome l'année ſuivante à Monſieur le Duc de Crequy Ambaſſadeur de France. Il pouſſa les choſes avec tant de vigueur, & en porta ſi haut la réparation, que pluſieurs victoires n'auroient pas acquis au Roy tant de gloire, & un avantage ſi ſolide que les ſatisfactions publiques qu'on luy en fit, puiſqu'au ſujet de la premiere il obligea le Roy d'Eſpagne luy-même, à déſavouer hautement le procedé de ſon Ambaſſadeur à Londres, & à faire proteſter de ſa part au Roy dans le Louvre par ſon Ambaſſadeur à la Cour de France, en preſence de vingt-ſept, tant Ambaſſadeurs qu'Envoyez des

Couronnes & des Princes Souverains, que ſon Maître ne diſputeroit jamais le pas à la France: Et qu'à l'égard de la ſeconde il obligea ſa Sainteté & la Cour de Rome à ſouſcrire, ſigner & executer les Articles portés au traité de Piſe, dont les principaux étoient, que le Cardinal Chigy, Cardinal Patron, & neveu du Pape, viendroit en qualité de Legat en France, pour demander pardon à Sa Maieſté, & que toute la nation Corſe ſeroit declarée incapable de ſervir jamais, non-ſeulement dans Rome, mais dans tout l'Etat Eccleſiaſtique, & que pour en conſerver la memoire, il ſeroit élevé une piramide dans Rome, vis-à-vis l'ancien Corps de Garde des Corſes, avec une inſcription qui contiendroit en ſubſtance le decret rendu contre la Nation Corſe.

Cette année 1662. fut encore remarquable par deux autres importantes affaires qu'il sçeut conduire & consommer heureusement avec tout le secret, & toute la circonspection imaginable; l'une est la Cession & Donation que le feu Duc de Lorraine Charles avoit fait au Roy de tous ses Etats aprés sa mort, & l'autre l'achat de la fameuse place de Dunquerke, dont la derniere guerre avec l'Angleterre, la Hollande, & l'Espagne a fait si fort connoître l'importance.

Il fit la même année une ligue défensive avec les Hollandois.

Aprés de si grands services le Roy voulant luy donner une autorité plus speciale sur les affaires étrangeres, qu'il dirigeoit seul comme Ministre d'Etat, depuis la mort du Cardi-

nal Mazarin, luy ordonna de traiter avec Meſſieurs les Comtes de Brienne pere & fils, pour la Charge de Secretaire d'Etat du département des Etrangers, de laquelle ils étoient revêtus; & il en fut pourveu par Lettres du mois de Fevrier 1663.

Sur la fin de la même année il renouvella l'alliance avec les Suiſſes, & la Ceremonie s'en fit chez luy avec beaucoup de ſolemnité.

Sous ſon Miniſteriat & ſa direction furent faites pluſieurs Ligues, Traités de confederation & de Paix.

Il fit le Traité de Paix de Breda en 1667. entre l'Angleterre, la Hollande, la France & le Dannemarc, importante paix qui facilita au Roy l'invaſion qu'il fit la même année dans les Païs-Bas Eſpagnols, où il prit pluſieurs Provinces.

Il fit en 1668. le Traité de Paix d'Aix-la-Chapelle, par lequel le Roy retint & assura ses Conquestes de Flandres.

En 1669. aidé du Cardinal d'Estrées qui étoit alors Evêque & Duc de Laon, il fit la paix des Jansenistes, si considerable pour l'Eglise, & obligea le Comte Palatin & le Duc de Lorraine à s'accommoder ensemble.

En 1670. il accommoda la Savoye avec la Republique de Genes, & il fit une alliance illustre, en mariant Magdeleine de Lionne sa fille avec Monsieur le Duc d'Estrées, alors Marquis de Cœuvres, neveu du Cardinal d'Estrées.

Il conclud en 1671. le Mariage de Son Alteſſe Royale Monsieur, avec la Princesse Palatine, qui luy a donné des droits considerables sur la succession du feu Electeur Palatin.

Mais parmi tous ces Traités qu'il fit pendant le cours de ſon miniſtere, le plus important & le plus avantageux ſans doute à la France, fut celuy de la ligue offenſive & défenſive qu'il fit avec l'Angleterre en l'année de ſa mort, auquel Traité Sa Majeſté doit toute la gloire & l'avantage des rapides & prodigieuſes Conqueſtes qu'elle fit l'année ſuivante dans les Provinces-Unies.

Il mourut à Paris en 1671. âgé de ſoixante ans.

A S. A. S.
MONSEIGNEUR
LE
PRINCE DE CONTI.

MONSEIGNEUR,

Je n'ay differé d'écrire à vôtre Alteſſe Sereniſſime que

pour ne pas interrompre l'attention qu'apparemment elle donne à ce qui ſe paſſe le long du Rhin ; cependant comme vôtre eſprit embraſſe un nombre infini de choſes tout à la fois, il n'eſt pas poſſible que mon tribut ne ſoit receu de vous favorablement, du moins aux endroits qui vous ſembleront les plus dignes de vous attacher. Je ſouhaiterois que ce fuſſent ceux où je vous entretiendrai de vous-même. Si quelque peu d'amour propre apportoit un temperamment à vôtre merite auſſi-bien qu'à la delicateſſe de vôtre gouſt, on entreprendroit quelquefois de vous loüer ; mais le trop d'eſprit & la modeſtie vous font tort : je trouve étrange que cette derniere veüille s'oppoſer aux éloges dont les autres vertus ſont dignes, & qu'elle ſe faſſe toujours valoir au préjudice de

ſes compagnes ; voilà, ſans mentir, une contrainte qui eſt trop dure, & qui approche en quelque façon de la tyrannie. Je m'en plaindray plus au long dans une lettre qui ſuivra de prés celle-cy, & où j'ay reſolu d'examiner, en Academicien, le bien & le mal qu'il y a d'ordinaire dans nos loüanges. Un plus habile que moy ſçauroit ſi bien apreſter l'encens, que vous auriez honte de le refuſer. J'y employeray quelque jour tout ce que j'ay d'art, & en attendant, agréés un échantillon de celuy que je deſtine à la Princeſſe que vous aimez & qui vous a continuellement dans ſon ſouvenir.

J'ay rang parmi les nourriſſons
Qui ſont chers aux doctes Pucelles,
Et ſouvent j'oſe en mes chanſons
Celebrer des Rois & des Belles.

Cependant mon art eſt icy,
Bien au-deſſous de ſa matiere ;
Je n'entreprendray pas auſſi
De loüer Bourbon toute entiere.

Elle plaît, il n'eſt point de cœurs
Qui n'en rendent un témoignage
De ce don aux charmes vainqueurs
Les graces font leur appanage.

Bourbon ſçait ſur nous exercer
Une aimable & douce puiſſance ;
Elle ravit ſans y penſer :
Que fait-elle alors qu'elle y penſe ?

Dans ſes yeux un feu luit toûjours,
De qui toute ame eſt tributaire :
Celuy qui brille en ſes diſcours,
N'eſt pas moins aſſuré de plaire.

Je me ſouviens d'avoir écrit
Fondé ſur des raiſons puiſſantes,
Que ſans les beautez de l'eſprit
Celles du corps ſont languiſſantes.

Celuy-cy fait naître l'amour,
Mais l'autre empêche qu'il ne meure,
Sur tout quand au même séjour
Une belle ame a sa demeure.

Vous, & Bourbon fort à propos,
Joignés tout ce merite insigne;
Il n'est Déesse ny Heros,
Qui de notre encens soit si digne.

Je ne devois pas commencer ma lettre par un sujet auprés duquel tout le reste vous semblera meriter tres-peu cette attention que je vous demande, sans m'arrester à aucun arrangement, non plus que faisoit Montagne. Je passe de l'Hôtel de Conty à ce qui concerne l'Angleterre.

Halifax, Bintin, & Dombi
N'ont qu'à chercher quelque alibi
Pour justifier leur conduite

Quelle qu'en puisse estre la suite
C'est un tres-mauvais incident.
Halifax sembloit fort prudent
Dombi je ne le connois guere,
Bintin à son maître sçeut plaire:
Mais prompt, habile, & diligent
A saisir un certain argent
Somme aux Inspecteurs échapée
Il a du côté de l'épée
Mis, ce dit-on, quelques deniers
Aprés tout est-il des premiers
A qui pareille chose arrive?
Ne faut-il pas que chacun vive,
Cependant il a quelque tort
Si le gain est un peu trop fort,
Veu les Anglois & leurs coutumes
Le proverbe est bon selon moy
*Que qui * loüe a mangé du Roy*
Cent ans aprés en rend les plumes.
Manger celle du peuple Anglois
Est plus dangereux mille fois
Bintin nous en sçaura que dire

* *On disoit l'oüe pour dire l'oye, quand ce proverbe a été fait.*

Je n'y vois pour luy point à rire.
On va luy barer bien & beau,
Le chemin aux grandes fortunes.
Dieu me garde de feu & d'eau
De mauvais vin dans un cadeau
D'avoir rencontres importunes,
De liseurs de vers sans répit,
De Maîtresse ayant trop d'esprit
Et de la Chambre des Communes.

C'est envoyer de l'eau à la mer, que de vous écrire des reflexions. Ainsi je les laisse pour vous assurer que je suis avec un profond respect, &c.

SENTENCES, ET MAXIMES

Sur toutes ſortes de ſujets.

I.

LEs plus ſages le ſont dans les choſes indifferentes ; mais ils ne le ſont preſque jamais dans leurs affaires les plus ſerieuſes.

II.

La modeſtie qui ſemble refuſer les loüanges, n'eſt en effet

fet qu'un desir d'en avoir de plus délicates.

III.

L'étenduë de l'esprit est la mesure de sa lumiere.

La profondeur découvre le fond des choses.

Le discernement les compare & les distingue.

La droiture prend toûjours le bon biais.

La délicatesse apperçoit les imperceptibles.

Et le jugement prononce ce qu'elles sont.

Si on l'examine bien, on trouvera que toutes ces qualitez ne sont autre chose que la grandeur de l'esprit, lequel voyant tout, rencontre dans la plenitude de ses lumieres, tous les avantages dont nous venons de parler.

IV.

Enfin l'orgueil comme lassé

de ſes artifices & de ſes differentes métamorphoſes, aprés avoir joüé tout ſeul tous les perſonnages de la Comédie humaine, ſe montre avec ſon viſage naturel, & ſe découvre par la fierté : de ſorte qu'à proprement parler, la fierté eſt l'éclat & la declaration de l'orgueïl.

V.

La moderation dans la bonne fortune, n'eſt que la crainte de la honte qui ſuit l'emportement ou la peur de perdre ce que l'on a.

V I.

La politeſſe des érats eſt le commencement de leur décadence, parce qu'elle applique tous les particuliers à leurs intereſts propres, & les détourne du bien public.

V I I.

La fidelité eſt une invention rare de l'amour propre, par

laquelle l'homme s'érigeant en dépositaire des choses précieuses, se rend luy-même infiniment précieux. De tous les trafics de l'amour propre, c'est celuy où il fait moins d'avances & de plus grands profits ; c'est un rafinement de sa politique ; car il engage les hommes par leurs biens, par leur honneur, par leur liberté, & par leur vie qu'ils sont forcez de confier en quelques occasions, à élever un homme fidele au-dessus de tout le monde.

VIII.

La justice n'est qu'une vive apprehension qu'on ne nous ôte ce qui nous appartient ; de-là vient cette consideration & ce respect pour tous les interests du prochain, & cette scrupuleuse application à ne luy faire aucun préjudice. Sans cette crainte qui retient l'homme dans les

bornes des biens que la naiſſance ou la fortune luy a donnez, preſſé par la violente paſſion de ſe conſerver, comme par une faim enragée, il feroit ſouvent des courſes ſur les autres.

IX.

La juſtice dans les bons Juges qui ſont moderez, n'eſt que l'amour de l'approbation. Dans les ambitieux, c'eſt l'amour de leur élevation.

X.

La confiance de plaire eſt ſouvent un moyen infaillible de plaire.

XI.

L'approbation que l'on donne à l'eſprit, à la beauté, & à la valeur, les augmente & les perfectionne, & leur fait faire de plus grands efforts qu'ils n'auroient été capables de faire d'eux-mêmes.

XII.

Les grandes ames ne ſont pas celles qui ont moins de paſſions & plus de vertu que les ames communes ; mais celles qui ont ſeulement de plus grandes vûës.

XIII.

On blâme l'injuſtice, non pas pour la haine qu'on a pour elle, mais à cauſe du préjudice qu'on en reçoit.

XIV.

L'amour de la juſtice n'eſt que la crainte de ſouffrir l'injuſtice.

XV.

La plûpart des hommes s'expoſent aſſez à la guerre, pour ſauver leur honneur ; mais peu ſe veulent toûjours expoſer autant qu'il eſt neceſſaire pour faire réüſſir le deſſein pour lequel ils s'expoſent.

XVI.

Les paſſions ont une injuſti-

ce & un propre interest qui fait qu'elles offensent & blessent toûjours, même lors qu'elles parlent raisonnablement & équitablement. La charité seule a le privilege de dire quasi tout ce qui luy plaît, & de ne blesser personne.

XVII.

Comme il y a de bonnes viandes qui affadissent le cœur, il y a un mérite fade, & des personnes qui dégoûtent avec des qualitez bonnes & estimables.

XVIII.

L'ignorance qui se condamne & qui se connoît, n'est pas une entiére ignorance. Pour l'être, il faudroit qu'elle s'ignorât elle-même.

XIX.

Sçavoir découvrir l'intérieur d'autruy, sans découvrir le sien, est une grande marque de superiorité de genie.

XX.

Il n'y a preſque rien où la ſuſpenſion de notre jugement ne ſoit le meilleur parti que nous puiſſions prendre. Et rien ne ſemble vray qui ne puiſſe ſembler faux.

XXI.

La ſocieté, & même l'amitié de la plûpart des hommes n'eſt qu'un commerce qui ne dure qu'autant que le beſoin.

XXII.

Il eſt auſſi loüable de refuſer avec raiſon, que de donner à propos.

XXIII.

Il y a de l'eſprit à ſçavoir choiſir un bon conſeil, auſſi-bien qu'à agir de ſoy-même. Les plus judicieux conſultent aiſément les ſentimens des autres, & c'eſt une eſpece d'habileté, que de ſçavoir ſe mettre ſous la bonne conduite d'autruy.

XXIV.

Rien n'eſt plus incommode pour les gens occupez, que ceux qui n'ont rien à faire.

XXV.

Le demi-ſçavant reſſemble à l'afficheur ; il expoſe tout ce qu'il ſçait, ſans qu'on le luy demande : mais le vray ſçavant eſt comme un livre fermé qu'il faut étudier pour ſçavoir ce qu'il renferme.

XXVI.

On ne ferme jamais la porte aux flateurs ; on ſe contente de la pouſſer.

XXVII.

Le bon goût n'eſt autre choſe que le juſte diſcernement du bien & du mieux.

XXVIII.

Les longues lamentations donnent plus de mépris pour la foibleſſe, que de compaſſion pour les malheurs.

XXIX.

XXIX.

Une fauſſe modeſtie marque plus la bonne opinion qu'on a de ſoy, qu'une préſomption legerement declarée.

XXX.

Il y a des inſinuations dont le moins artificieux ſe peut ſervir, & des complaiſances auſſi éloignées de l'adulation, que de la rudeſſe.

XXXI.

Une ſeule paſſion fait honneur aux Dames, & leur eſt plus avantageuſe que de ne rien aimer.

XXXII.

L'amour de la volupté, & la fuite de la douleur, ſont les premiers & les plus naturels mouvemens qu'on remarque aux hommes.

XXXIII.

Il entre toûjours du tempe rament dans les deſſeins mêm les plus concertez.

XXXIV.

Si vous avez quelque ſoin de la délicateſſe de votre goût, & de l'intereſt de votre ſanté, vous ne mangerez que des viandes naturelles, ſans mélange aucun : mais exquiſes par leur bonté propre, & par la curioſité de votre choix.

XXXV.

Que tous potages gommés, preſſis, ragoûts, hors d'œuvres, & generalement toutes ces compoſitions de cuiſine ſoient bannies de votre table, pour éviter des maladies qu'on ignoroit autrefois dans la ſimplicité des repas.

XXXVI.

La diverſité des vins peut être agréable quelquefois, jamais utile : ſoyez temperant & delicat ; beuvez peu de vin, mais excellent, & le plus long-temps du même qu'il ſera poſſible.

XXXVII.

Les vins de Champagne sont les meilleurs : ne poussez pas trop loin ceux d'Ay : ne commencez pas trop tôt ceux de Rheims: le froid conserve les esprits des vins de riviere.

XXXVIII.

Les chaleurs emportent le goût de terroir des vins de montagne.

XXXIX.

Vous ne sauriez avoir trop d'attention pour le regime : trop de précaution pour les remedes.

XL.

Le regime entretient la santé & les plaisirs ; les remedes sont des maux presens, dans une vûë assez incertaine du bien avenir.

XLI.

Les plaisirs & le regime doivent avoir une espece de concert, & une proportion assez juste.

Les plaiſirs déréglés mettent la nature en deſordre: une exactitude ſeche, & triſte ternit les eſprits, & inſenſiblement les éteint.

XLII.

Ayons autant d'amour qu'il en faut pour nous animer: pas aſſez pour troubler notre repos.

XLIII.

Le cœur nous a été donné pour aimer ce qui eſt un mouvement agréable: non pas pour ſouffrir ce qui eſt un ſentiment douloureux.

XLIV.

Les voluptueuſes ſentent moins leur cœur, que leurs appetits; les précieuſes pour conſerver la pureté de ce cœur, aiment leurs amans tendrement ſans joüiſſance, & joüiſſent de leurs maris ſolidement avec averſion.

XLV.

Les Dames galantes qui ſe donnent à Dieu, luy portent ordinairement une ame inutile qui cherche de l'occupation, & leur devotion ſe peut nommer une paſſion nouvelle, où un cœur tendre qui croit être repentant, ne fait que changer d'objet à ſon amour.

XLVI.

Quand nous entrons dans la devotion, il nous eſt plus aiſé d'aimer Dieu, que de le bien ſervir; la raiſon en eſt que nous conſervons un cœur accoûtumé à l'amour, & une ame qui avoit beaucoup d'habitude avec les vices; le cœur ne trouve rien de nouveau dans ſes mouvemens.

XLVII.

La vie des Religieux eſt la même pour la regle; mais inégale par l'inégalité de l'aſſiette

où se trouvent les esprits.

XLVIII.

Le doute a ses heures dans le Couvent, la persuasion les siennes : il y a des temps où l'on pleure les plaisirs perdus, des temps où l'on pleure les pechez commis.

XLIX.

La meilleure de toutes les raisons pour se resoudre à la mort, c'est qu'on ne sçauroit l'éviter. La Philosophie nous donne la force d'en dissimuler le ressentiment, & ne l'ôte pas. La religion y apporte moins de confiance.

L.

A juger sainement des choses, la sagesse consiste plus à nous faire vivre tranquillement qu'à nous faire mourir avec constance.

LI.

Les belles morts fournissent

de beaux discours aux vivans, & peu de consolation à ceux qui meurent.

LII.

Attendant la rigueur de ce commun destin,
Mortel, aime la vie, & n'en crains pas la fin.

LIII.

Il faut au moins éviter le chagrin dans le temps où il n'est pas en notre pouvoir de goûter la joye.

LIV.

La morale est d'un usage toûjours fâcheux, & je crois qu'elle fait mourir moins de vices, qu'elle n'empoisonne de plaisirs.

LV.

Plutarque vous rendra plûtôt sérieux que tranquille. Montagne vous fera mieux connoître l'homme avec ses foiblesses qu'aucun autre, que Seneque

ny aucun Philoſophe. Vous cherchez de la conſtance dans Seneque, & vous y trouvez de l'auſterité.

LVI.

Liſez ſur tout Dom Guichot, la fineſſe de ſon ridicule vous conduira imperceptiblement au goût de la joye.

LVII.

Si dans mes propres malheurs je vous ay paru triſte, moy qui vous conſole, ce n'eſt pas que je le fuſſe en effet : mais je croyois que les diſgraces exigeoient de nous la bien-ſéance d'un air douloureux, & cette triſteſſe apparente étoit un reſpect à la volonté des ſuperieurs, qui ſongent rarement à nous punir, ſans deſſein de nous affliger. Mais ſous de triſtes dehors & une contenance mortifiée mon ame gardoit toûjours ſa ſatisfaction.

LVIII.

Il faut être sobre, mais délicat ; manger peu, mais délicieusement ; c'est le secret de concilier la bonne chere avec la santé, l'agréable & le necessaire. On peut être sobre sans être délicat ; mais on ne peut jamais être délicat, sans être sobre. Heureux qui a les deux qualitez ensemble, il ne separe point son regime de son plaisir.

LIX.

Faites venir du vin de Champagne en fussiez-vous à deux cens lieuës ; celuy de Bourgogne a perdu tout crédit parmi les gens de bon goût ; & à peine conserve-t-il un reste de vieille réputation chez les Marchands.

LX.

Il n'y a que cette Province de Champagne qui fourniſſe d'excellens vins pour toutes les

ſaiſons. Les vins d'Ay, d'Avenet, & d'Oüille, juſqu'au Printems. Les vins de Teſſy, & de Sillery pour le reſte de l'année.

Le vin d'Ay eſt le plus excellent de tous, le plus épuré, & d'un agrément le plus exquis.

LXI.

Un potage de ſanté bien naturel, qui ne ſoit ny trop parfait, ny trop conſommé; du mouton tendre & ſucculent; du veau de bon lait, blanc, & délicat: la volaille de bon ſuc, moins engraiſſée que nourrie. La Gelinotte de bois eſt un excellent morceau.

LXII.

A ne conſiderer la morale qu'avec des lumieres humaines, toutes choſes bien examinées, il faudroit également ſe garder de ſervir, & de nuire ſans intereſt.

LXIII.

Il n'eſt rien de plus naturel, ni de plus trompeur, que de ſe croire aimé.

LXIV.

Quelque étroite liaiſon qu'on ait enſemble, il ne faut jamais ſe dire tout ce qu'on penſe l'un de l'autre, parce qu'il s'y trouve toujours quelque choſe de déſobligeant, & même d'injuſte.

LXV.

A ne conſiderer la juſtice que politiquement, celle qui punit les injures eſt bien plus neceſſaire dans le monde que celle qui recompenſe les bonnes actions. Car les bonnes actions mal recompenſées ne peuvent tout au plus que rendre les bons moins bien-faiſans; mais l'impunité rend les méchans plus hardis.

LXVI.

La meilleure partie de ce qu'on appelle bonheur, & malheur, & même bonne & mauvaiſe conduite, n'eſt autre choſe que la proportion ou diſproportion qui ſe rencontre entre la fortune & le temperament de chacun ; entre le naturel particulier de chaque perſonne, & le genie du temps & des affaires. Quand tout cela ſe rapporte & s'accorde bien enſemble, on eſt prudent & heureux, & tout au contraire quand cela ne s'accorde pas. Que ſi aprés avoir été pendant un temps prudent & heureux, il paroît qu'on devient dans la ſuite imprudent & malheureux, c'eſt que le temps & les affaires changent, & les hommes ne ſçavent pas changer de même.

LXVII.

On laiſſe d'ordinaire en par-

tage aux Solitaires & aux Philosophes le mépris des choses humaines, & la tranquillité de l'esprit ; mais ces qualitez seroient bien plus necessaires dans le grand monde, & les grands emplois pour s'y conduire de bonne grace, avec dignité & assurance.

LXVIII.

Les Grands ont raison de croire qu'ils font faveur, quand ils souffrent qu'on leur fasse plaisir; car ils sçavent bien qu'on ne leur donne que pour recevoir davantage d'eux. Ce sont ceux qui les servent sans être seurs de leur reconnoissance, qui ont tort.

LXIX.

De toutes les manieres de persuader qu'on n'a pas quelque vice, la plus efficace est de le blâmer avec emportement dans les autres. La raison en est, que de

tous les talens des hommes, il n'en est point de si difficile à comprendre, pour ceux qui ne l'ont pas, que l'impudence à mentir, & à parler avec assurance, & pleine liberté d'esprit contre ses sentimens les plus chers, & les plus naturels.

LXX.

Autant qu'il est loüable de ne rien résoudre d'importance sans prendre conseil ; autant est-il blâmable de ne pouvoir se passer de confident. On est bien-aise que ceux à qui on s'ouvre pour se conseiller, croyent que c'est aussi par principe de confiance ; parce que c'est un motif moins interessé, & moins humiliant que le besoin de conseil. On donne aussi à entendre tant qu'on peut, à ceux à qui on fait confidence, que c'est pour leur demander quelque conseil, afin de donner

une couleur raisonnable à la foiblesse qu'on a de ne pouvoir se taire. Mais on sçait fort bien par l'experience, que rien n'est plus different que la maniere dont on s'ouvre aux gens selon ces deux differentes vûës, & qu'il n'arrive gueres qu'un même homme soit bon, ou du moins qu'il agrée pour l'un & pour l'autre usage, pour confident & pour conseiller.

LXXI.

Une des plus grandes erreurs de la plûpart des hommes, est de prétendre de la consideration & du respect, à cause des qualitez avantageuses qu'ils ont, sans considerer si ceux de qui ils en prétendent, estiment ces qualitez; le monde n'étant plein que de gens qui n'estiment point les choses les plus estimables.

LXXII.

Un homme qui ne ſe ſoucieroit de plaire qu'à ceux qui luy plaiſent, & d'être eſtimé que de ceux de qui il luy importe particulierement de l'eſtre, ſeroit exemt d'une bonne partie des ſoins & des chagrins de la vie. Ce ne ſont pas nos beſoins effectifs qui nous occupent ſi fort, & qui nous donnent tant de peine ; c'eſt l'ambition d'être conſideré de tout le monde, même ſans aucune utilité. Qui connoîtroit bien les hommes pour ce qu'ils valent, ne ſeroit gueres ſenſible à cette vaine ſatisfaction.

LXXIII.

Les meilleures raiſons pour perſuader, ſont celles qu'il n'eſt pas beſoin d'alleguer, & que les gens ne manquent point de ſe dire à eux-mêmes. Plus elles ſont foibles, baſſes & honteuſes

teuſes, plus elles ſont puiſſantes & fortes; & il ne faut alors qu'en propoſer d'autres, qui ſoient aſſez ſpécieuſes pour ſervir de couverture à celles qu'on ne propoſe pas.

LXXIV.

Il n'y a rien de plus miſerable que les fauſſes perſuaſions des hommes, ny rien de plus inepte que leur ſeverité affectée.

LXXV.

Il ne s'agit que de réüſſir; car le vulgaire ne juge que par l'évenement, & tout le monde n'eſt que vulgaire : Diogene n'en exceptoit pas même les Rois.

LXXVI.

On ne ſçauroit croire combien l'eſprit humain eſt foible & facile à fléchir ſous le joug de la neceſſité preſente, malgré toutes les experiences, refle-

xions & resolutions passées. C'est le fondement de l'heure du Berger, & de bien d'autres.

LXXVII.

Les gens excellens loüent sans admirer, & quoy qu'ils se sentent eux-mêmes admirables, & bien au-dessus de tout ce dont ils témoignent faire cas, ils n'ont aucune peine à laisser croire qu'ils se croyent, & qu'ils sont en effet fort au dessous.

LXXVIII.

Combien peu de gens sont capables d'approuver ce qu'ils ne pratiquent pas, & d'estimer d'autres manieres, & d'autres sentimens que les leurs!

LXXIX.

Le plus grand obstacle pour réüssir dans le monde, est de ne pouvoir oublier ce qui nous est dû, & s'accoutumer à l'injustice. Ce n'est pas assez de ne s'en pas plaindre. L'on ne réüs-

fit jamais, qu'on n'y soit endurci jusqu'au point de ne la plus sentir.

LXXX.

En toute déliberation il y a deux comparaisons à faire; l'une, entre le bien & le mal qui peuvent arriver de chaque parti qu'on peut prendre; l'autre entre les vray-semblances qu'il y a, que ce bien, & que ce mal ne sont considerables, qu'autant qu'il est vray-semblable qu'ils arriveront; il s'ensuit, que la vray-semblance est la principale chose qu'il faut considerer en déliberant. Cependant on fait presque toujours le contraire, & on se détermine par la comparaison du bien qu'il y a à esperer, avec le mal qu'il y a à craindre, sans considerer presque auquel des deux il y a plus d'apparence: car il n'arrive gueres qu'il y en ait autant à l'un qu'à l'au-

tre ; & pour peu que la vrayſemblance ſoit inégale, c'eſt encore une fois principalement par elle qu'il ſe faut déterminer.

LXXXI.

On admire ſouvent que des fautes horribles ne produiſent point de mauvais effets, pendant que de fort legeres en produiſent de cruels. C'eſt que ces fautes horribles s'adreſſent à de bonnes gens, & ces legeres à des méchans. L'habileté conſiſte donc bien plus à connoître les hommes que les affaires, puiſqu'une même conduite devient ſeure ou dangereuſe, ſelon que ceux avec qui on vit, ſont ſeurs ou dangereux.

LXXXII.

Il ne faut pas prétendre de choiſir jamais un parti où il n'y ait rien à riſquer : car les affaires du monde ſont faites de

ſorte qu'on ne ſçauroit éviter un inconvenient ſans tomber dans un autre. Toute la prudence conſiſte donc à faire la difference des inconveniens, & à choiſir ceux qui ſont moins conſiderables.

LXXXIII.

Il n'y a point de conduite plus malhabile que d'obliger les gens de qui on attend du bien, ni de meilleure que de leur faire croire tant qu'on peut, qu'on leur a obligation. Car les hommes s'attachent bien plus à ceux à qui ils font du bien, qu'à ceux de qui ils en reçoivent.

LXXXIV.

Jamais la force ſeule n'a ſuffi pour élever quelqu'un à une fortune extraordinaire, mais la fraude ſeule y a ſuffi tres-ſouvent.

LXXXV.

Si ceux qui font des crimes ne

se déterminoient précisément à les faire, que par leur veritable interest, il ne s'en feroit gueres; car il est bien rare que le profit qui en peut revenir, soit plus grand & plus vray-semblable que le dommage. Mais il s'y mesle toûjours quelque passion de vangeance, d'envie, d'amour ou de haine qu'ils veulent satisfaire; & de là vient qu'il y en a si peu qui réüssissent: Car c'est une maxime, que tout ce qu'on fait dans les affaires importantes pour le vain plaisir de se satisfaire, & au delà de ce que l'interest demande; les ruine toûjours, & l'on ne se satisfait jamais qu'à ses propres dépens.

LXXXVI.

La bonne instruction ne changeroit pas les méchans cœurs il n'y a que Dieu qui le puisse faire; mais elle leur feroit comprendre qu'ils abandonnent sou-

vent des utilitez considerables & certaines pour de tres-legeres satisfactions malignes, & que toutes choses bien compensées, à la fin du compte ils gagneroient plus à n'être pas méchans.

LXXXVII.

Les hommes ont une répugnance naturelle à croire les grandes méchancetez ; mais quand une fois ils ont été persuadez de quelqu'une contre leur opinion, malheur à quiconque vient ensuite a être soupçonné de quelque chose de semblable. Ils ne manquent point à se vanger sur les innocens de la surprise que les coupables leur ont causée ; & comme par une espece d'indignation de leur erreur passée, ils croyent aussi legerement les secondes accusations qu'ils ont eu de peine à croire les premieres.

LXXXVIII.

L'intereſt ne porte pas directement à la méchanceté. On n'a pour l'ordinaire deſſein de nuire aux autres, que préciſement autant qu'il eſt beſoin pour arriver à ſes fins. On ſonge plûtôt à ſe faire du bien qu'à leur faire du mal. Mais comme il ſe trouve toûjours que quelqu'un a les mêmes vûës que nous, & qu'il eſt naturel en toute ſorte d'affaires de commencer par les obſtacles qu'il faut détruire pour édifier, on commence d'abord par exagerer ce que ceux à qui on a beſoin de nuire, ont de mauvais. Enſuite on ajoûte inſenſiblement quelque choſe à la verité dans la chaleur du diſcours; on ne veut pas ſe dedire : ce qui n'étoit d'abord qu'une affaire d'intëreſt, en devient une d'honneur : A force de dire les choſes

choſes qu'on a inventées, on vient dans la ſuite à les croire un peu, & on a quelquefois ſi fort confondu la verité avec l'impoſture, qu'on ne ſçauroit plus ſoi-même les demêler. Ainſi moitié par erreur, moitié par gloire, & ſouvent ſans malice déterminée, on ſe précipite d'engagement en engagement dans un gouffre d'impoſtures & de calomnies ; il en faut forger cent pour en ſoutenir une ; & ſans avoir preſque eu d'abord aucun deſſein de mal faire, on ſe trouve à la fin parvenu, on ne ſçait comment, au comble de la méchanceté.

LXXXIX.

Heureuſement pour le monde l'adreſſe & l'audace ne ſe trouvent guere en une même perſonne au ſuprême dégré.

XC.

De toutes les inclinations,

aucune ne ſe découvre ſi inſenſiblement, & ſi vîte dans la converſation, que le penchant à la volupté.

XCI.

L'enjoüement eſt une marque preſque infaillible de legereté.

XCII.

La converſation ne doit traiter que ſuperficiellement de tout. Le trop d'exactitude & de regularité y eſt auſſi blâmable, que le trop peu.

XCIII.

Le ſage prend conſeil en parlant, du viſage de ceux qui l'écoutent.

XCIV.

Nous ſouffrons patiemment les loüanges qu'on donne aux autres tant qu'on les loüe de choſes que nous nous croyons capables de faire comme eux. Mais ſi on les loüe de choſes qui paſſent nô-

tre portée, ceux qui les loüent, s'exposent au mépris, s'ils flatent ; ou la haine, s'ils disent vray.

XCV.

Personne n'a plus de peine que ceux qui n'en veulent point prendre, & l'accablement d'affaires est une suite presque inévitable de l'oisiveté.

XCVI.

Il y a autant de courage à souffrir de certaines choses, qu'à n'en pas souffrir d'autres.

XCVII.

Il est plus difficile de dissimuler les sentimens qu'on a, que de feindre ceux qu'on n'a pas.

XCVIII.

Il n'en est pas des productions de l'esprit comme des autres biens. Tous ceux qui possedent les autres biens en connoissent le prix, & s'en peuvent servir. Mais quelque com-

munes qu'on rende les choſes de l'eſprit, & pour publiques qu'elles deviennent, ce ſera toûjours un avantage fort rare, & fort particulier de s'y connoître parfaitement, & d'en ſçavoir profiter.

XCIX.

Les amitiez renoüées ſe doivent entretenir bien plus ſoigneuſement, que celles qui n'ont jamais été rompuës. Si l'on manque à quelque choſe dans celles où il n'y a jamais eu d'interruption, ce manquement n'eſt d'ordinaire attribué qu'à imprudence ou negligence. Mais aprés une reconciliation, les moindres irregularitez ſont priſes pour des perfidies ou des reſtes de haines, ou du moins on les en ſoupçonne; & l'on ne ſçauroit trop éloigner ces ſortes de ſoupçons, quand on eſt reconcilié de bonne foy.

C.

La plus grande habileté dans la diſpute eſt de ne prendre point de parti. On n'en parle pas moins, ſi on ſçait bien parler, & l'on en parle moins, ſi l'on ne ſçait pas bien parler.

CI.

Chacun voit ce que tu parois ; peu de gens connoiſſent ce que tu es, quand tu parois autre que tu n'es, & ce peu de gens n'oſent pas contredire tous les autres.

CII.

Comme le deſir trop ardent s'égare, & perd toûjours la trace du bien qu'il pourſuit, la crainte exceſſive ne manque jamais d'attirer le mal qu'elle redoute, & generalement toute paſſion court à ce qu'elle recherche, quand elle eſt immoderée.

CIII.

C'eſt une maxime des Courtiſans d'Italie, qu'il faut tenir pour ſuſpect tout ce que nos ennemis font, & s'y oppoſer toûjours, quoy qu'on n'en connoiſſe ni la raiſon ni l'utilité pour eux. C'eſt le moyen de ſe donner quelquefois bien de la peine à crédit, mais les Courtiſans content la peine pour rien.

CIV.

Pour peu qu'on faſſe reflexion ſur la diverſité des jugemens des hommes, on comprendra aiſément combien il eſt difficile de ne faillir jamais, pour qui dépend du jugement d'autruï, puiſque ſelon notre propre jugement nous faiſons ſi ſouvent des fautes.

CV.

La ſimplicité eſt encore d'un uſage plus admirable, quand on la ſçait employer avec les gens

artificieux, que l'artifice n'eſt utile, quand on s'en ſert avec des perſonnes ſimples, & de bonne foy.

CVI.

Il ne faut pas, s'il ſe peut, paſſer à la Cour pour turbulent & pour ambitieux, ni auſſi pour flegmatique, & pour Philoſophe. Il faut que le monde croye qu'on a de la ſenſibilité, mais rien de plus, & qu'on ſeroit capable de plus qu'on ne fait, ſi on vouloit.

CVII.

Il peut être utile de paſſer pour vindicatif, on en craint plus de vous offenſer : mais il eſt bien rarement utile de ſe venger. La plûpart des hommes, & ſur tout les Grands, ſe plaiſent à mêler les bienfaits avec les injures, & il ne faut jamais que l'un faſſe oublier l'autre, puiſqu'ils ſont ſujets à ſe ſuc-

ceder mutuellement

CVIII.

On dit qu'il faut craindre ſur tout deux ſortes de gens, les plaiſans, & ceux qui font beaucoup de queſtions. Pour les plaiſans, les raiſons en ſont communes. Mais pour les queſtionneurs, on peut dire, que c'eſt qu'un homme qui vous interroge veut vous faire parler, qui veut vous faire parler veut vous connoître, & ſçavoir vos affaires ou vos ſentimens, & il eſt rare à la Cour qu'on cherche à ſçavoir les affaires d'un homme pour ſon avantage.

CIX.

Il ne faut jamais rien dire, même de veritable, qui ne ſoit vray-ſemblable, de peur qu'il ne ſemble à ceux devant qui l'on parle, qu'on préſume aſſez de ſon autorité, pour vouloir faire croire ce qui paroît incroyable.

CX.

Un homme à qui perſonne ne plairoit, ſeroit bien plus malheureux, qu'un qui ne plairoit à perſonne. Car on ne s'apperçoit pas toûjours qu'on déplaît, mais on ſent bien quand on ne trouve plus rien qui plaiſe ; & on le ſent d'autant plus vivement, qu'on ne parvient gueres à cet excez d'inſenſibilité, qu'à force d'avoir été inſenſible.

CXI.

C'eſt une queſtion fort ancienne de ſçavoir, ſi l'on peut être heureux ſans eſprit, ni vertu, dans la poſſeſſion de tous les autres biens. A voir ces gens-là de loin, ils paroiſſent ſi heureux, qu'on eſt preſque forcé de croire qu'ils le ſont, mais on s'en deſabuſe bien vîte quand on les voit de prés.

CXII.

Eſtre de quelque ſecret avec

la perſonne qu'on aime, eſt toûjours quelque choſe de bien agréable; mais quand ce ſecret eſt l'amour même qu'on a pour elle, rien n'eſt plus délicieux; & c'eſt pourquoy les paſſions les moins permiſes ont des charmes ſi particuliers : C'eſt qu'il les faut cacher.

CXIII.

On ſe trompe auſſi ſouvent dans le monde à croire les gens plus groſſiers qu'ils ne ſont, qu'à les croire meilleurs qu'ils ne ſont.

CXIV.

Il n'eſt pas facile d'être veritablement vertueux, mais il eſt tout autrement difficile de le bien contrefaire long-temps.

CXV.

La profeſſion Eccleſiaſtique a cet avantage, qu'au lieu que dans toutes les autres il n'y a outre la faveur, qu'un ſeul

moyen de s'élever, qui eſt d'y exceller; les Eccleſiaſtiques, outre le ſçavoir & l'éloquence qui ſont les manieres naturelles d'exceller & de s'élever dans la leur, ont encore la voye de la devotion pour faire fortune. Et il ne faut pas s'étonner que tant de gens réüſſiſſent par cette derniere voye plûtôt que par les autres; c'eſt qu'on peut bien contrefaire le devot, mais on ne ſçauroit contrefaire le ſçavant ni l'éloquent.

CXVI.

Il eſt fort important dans le monde de cacher ſes ſentimens, mais il l'eſt encore plus de cacher ſes paſſions. Les ſentimens étant, à ce qu'on croit, quelque choſe de libre, on en peut changer quand on veut, & les plus mauvais ne peuvent tout au plus que rendre odieux ceux qui les ont. Mais il n'en eſt pas de mê-

me des passions. Comme l'idée naturelle qu'on en a est qu'elle tirannisent notre volonté, on les regarde comme une espece de servitude, & en cette qualité elles rendent toûjours mépriſables, & souvent ridicules ceux en qui elles paroiſſent. Or il est bien plus nuisible dans le monde d'être mépriſé que d'être haï.

CXVII.

Il peut y avoir de l'inconvenient à témoigner trop d'estime & d'amitié à un homme en presence d'un autre; mais il n'y en sçauroit avoir tête à tête: On ne risque rien de cette sorte à déferer, & admirer toutes choses: Et quand même on n'en useroit jamais de la même maniere devant le monde, il est rare qu'un homme prevenu de la consideration, & de l'inclination qu'on luy a témoignée tant

de fois en particulier, conserve assez de liberté d'esprit pour prendre garde qu'on ne luy en témoigne pas tant en public.

CXVIII.

Ce n'est pas en loüant les gens des qualitez estimables qu'ils ont en effet, & qui leur conviennent le mieux, qu'on gagne plus surement leur amitié: c'est plûtôt en les loüant de celles qu'ils s'imaginent avoir, & que tout le monde leur conteste.

CXIX.

Il n'est pas seur que tout ce qui se fait par principe de raison, réüssisse; mais il est bien seur que tout ce qui se fait par principe de passion, ne réüssit jamais.

CXX

Toute la sagesse du monde est renfermée dans ces deux points; souffrir & s'abstenir.

Souffrir les choſes qui déplaiſent, & s'abſtenir de celles qui plaiſent ; cela eſt triſte : mais les hommes ne ſont pas nez pour la joye.

CXXI.

De tous les plaiſirs malins, il n'en eſt point de ſi inexcuſable, que celuy de faire parler les gens de ce qu'ils ne ſçavent pas, afin d'avoir occaſion de s'en moquer. Il eſt toûjours plus agréable d'entendre bien parler que mal. Il ne faut pour cela que mettre chacun ſur ſon fort ; car tout le monde parle bien de ce qu'il ſçait, & il n'y a perſonne qui ne ſçache quelque choſe. De cette ſorte on ſe fait plaiſir, & aux autres auſſi.

CXXII.

Puiſque les hommes n'aiment qu'autant qu'il leur plaît, & qu'ils craignent autant qu'on ſçait les faire craindre, un ſa-

ge Prince, disent les Politiques, doit se fonder plûtôt sur ce qui dépend de luy, que sur ce qui dépend d'eux.

CXXIII.

La bonne grace consiste à faire les choses, mais encore d'un certain air de negligence qui cache l'application qu'on apporte à les faire, & sans laquelle rien ne se fait bien. Cela fait croire aux autres qu'on est si accoutumé à faire bien les choses, qu'on ne sçauroit les faire mal, puisqu'on les fait bien sans y penser, & qu'on les feroit encore beaucoup mieux si on vouloit s'y appliquer.

CXXIV.

Une femme n'est jamais mieux parée, que quand ceux qui la considerent, ne sçauroient bonnement dire si elle l'est ou si elle ne l'est pas.

CXXV.

La médiſance ſe fait en peu de mots, mais la juſtification demande de longs diſcours, & peu de gens aiment aſſez la verité, & l'innocence pour ſe donner, ſans autre intereſt, la peine & la patience de les écouter.

CXXVI.

C'eſt toûjours un mauvais caractere que d'être fort ſujet à la colere; ſi elle eſt implacable, il eſt bien terrible; ſi elle paſſe facilement, il eſt bien leger.

CXXVII.

C'eſt dans les affaires les plus extraordinaires & les plus difficiles, que ſe font les plus lourdes fautes.

CXXVIII.

Le fondement des Monarchies eſt qu'un bon Souverain eſt quelque choſe de plus commode pour les particuliers, que

que la liberté, parce qu'elle demande quelque application.

CXXIX.

La raiſon pourquoy il arrive plûtôt qu'un ſeul homme ſe trompe que pluſieurs, eſt qu'un homme ſeul peut être troublé de paſſion dans ſes jugemens, au lieu que pluſieurs étant d'ordinaire agitez de paſſions differentes, ou ſi c'eſt de la même en diverſes manieres, il arrive ſouvent qu'ils ne peuvent s'accorder & convenir dans une déliberation, qu'en revenant tous à la droite raiſon, qui eſt commune à tous.

CXXX.

L'habileté qui s'acquiert par l'étude & la bonne éducation, a cet avantage, qu'elle rend docile; au lieu que celle qui s'acquiert par la ſeule experience, eſt preſque toûjours accompagnée d'indocilité, ainſi qu'on

voit dans la plûpart des veillards.

CXXXI.

Quand on commence à voir le monde, rien n'eſt plus inſupportable que la diſſimulation; & l'on aimeroit beaucoup mieux que les gens témoignaſſent en face ce qu'ils ont de deſobligeant dans le cœur, que de feindre tout le contraire en preſence pour s'aller aprés répandre ailleurs. Cela vient de ce que nous avons une répugnance naturelle à croire qu'on nous trompe; & juſqu'à ce que l'experience nous en perſuade, nous croyons toûjours que les demonſtrations d'eſtime & d'amitié qu'on nous fait, ſont ſinceres. Ainſi quand on vient à découvrir qu'elles ne le ſont pas, outre le chagrin d'apprendre qu'on eſt haï ou mépriſé, on a encore celuy de recon-

noître qu'on eſt trompé. Mais quand on a de l'experience, on s'accommode beaucoup mieux de la diſſimulation, qu'on ne feroit d'une entiere franchiſe. Car comme on ſe défie generalement de tout le monde, & qu'on ne compte ſeurement ſur l'eſtime de perſonne, tous les témoignages qu'on en reçoit, ne perſuadant rien, on n'a jamais le regret de s'être trompé, & il eſt toûjours agréable, à tout prendre, de ne voir & de n'entendre rien qui n'ait une apparence obligeante. Outre que la diſſimulation étant dans le fond quoy qu'on en puiſſe dire, une marque de quelque conſideration pour ceux avec qui on diſſimule, c'eſt toûjours quelque choſe, & mieux que rien.

CXXXII.

Un des plus grands plaiſirs

du ſage eſt de comparer la vie des foux avec la ſienne.

CXXXIII.

Le monde n'eſt plein que d'amitiez renoüées ; mais toutes les reconciliations ne ſont pas ſinceres. C'eſt ſelon la nature des choſes qui ſe ſont paſſées pendant la rupture. Si l'on ne s'eſt accuſé de part & d'autre que d'injuſtice, de perfidie & de toute ſorte de méchancetez ; tout s'oublie, & ſe pardonne de bonne foy : rien n'eſt plus ordinaire. Mais ſi l'on s'eſt donné des tours ridicules les uns aux autres, on ne ſe pardonne pas ſi facilement.

CXXIV.

Pour effacer de l'eſprit des hommes quelque idée deſavantageuſe qu'ils ont de nous, ſi ce n'eſt pas aſſez de ne faire plus rien qui puiſſe l'entretenir, c'eſt encore pis d'entreprendre de

leur en donner une autre à force de demonſtrations contraires. C'eſt le vray moyen de les faire obſtiner dans la premiere. Quand une fois la malignité humaine eſt ſur les voyes, elle peut bien ſe laſſer à force de ſuivre, cela eſt naturel ; mais elle ne perd jamais la piſte, & ne prend pas le change facilement.

CXXXV.

C'eſt une choſe bien étrange que de la ſorte que le monde eſt fait, les qualitez qui ſont les plus utiles à avoir en effet, ſoient celles dont il eſt plus nuiſible d'avoir la réputation ; comme par exemple, de haïr les procés : Et tout au contraire que les qualitez dont il eſt plus utile d'avoir la réputation, ſoient les plus nuiſibles à avoir en effet, comme par exemple, d'être franc, officieux, déſintereſſé, & autres ſemblables.

CXXXVI.

La loüange gâgne tout le monde ; il n'eſt perſonne dont elle n'attire l'amitié & même l'eſtime. Il eſt pourtant bien honteux de ſe laiſſer corrompre avec une monnoye dont les plus pauvres ſont riches, & dont les plus gens de bien ſont les moins liberaux.

CXXXVII.

Beaucoup de maximes ſeroient méchantes, ſi les hommes étoient bons, qui ſont bonnes parce que les hommes ſont méchans.

CXXXVIII.

De toutes les erreurs qui ſe commettent dans la vie, il n'en eſt guere de plus groſſiere que de croire que les hommes ſe gagnent par les bienfaits. La reconnoiſſance étant une eſpece d'engagement, & de dépendance, ne ſçauroit être un ſentiment agréable au cœur de

l'homme, naturellement vain & libertin.

CXXXIX.

Quelque liberal que ſoit un Prince, il y a toûjours plus de gens à qui il ne donne pas, qu'il n'y en a à qui il donne. Comme la vengeance eſt infiniment plus agiſſante que la reconnoiſſance, ceux à qui il ne fait pas du bien, le haïſſent bien plus que ceux à qui il en fait, ne l'aiment; & de cette ſorte il arrive ſouvent que pour un foible ami, il ſe fait vingt cruels ennemis.

CXL.

Il n'y a point de plus grand défaut pour la ſocieté, que l'injuſtice de l'eſprit. Elle paroît principalement à nous approprier les biens qui nous ſont communs avec les autres gens, & où ils ont autant de droit que nous; & au contraire à leur

faire partager autant que nous le pouvons, les maux qui nous ſont particuliers, comme nos chagrins, nos infirmitez & nos délicateſſes perſonnelles dont ils n'ont que faire.

CXLI.

Il y a deux ſortes de déliberations; l'une, pour réſoudre laquelle on fera de deux choſes dont il faut neceſſairement faire l'une, & cette ſorte de déliberation demande une grande diſcuſſion. Mais il y en a une autre ſorte qui ne demande preſque aucune diſcuſſion; c'eſt quand on délibere ſeulement ſi on fera une choſe, ou ſi on ne la fera pas, ſi on fera quelque choſe ou rien du tout, car dans cette derniere ſorte de déliberation, hors que le beſoin d'agir ſoit évident, il eſt preſque toûjours plus ſeur & plus ſage de ne faire rien. Mais c'eſt auſſi

auſſi le plus difficile, car la ſageſſe humaine aime à s'agiter, ſoit par l'impatience d'attendre l'iſſuë des choſes qui ſe font d'elles-mêmes, ſoit par preſomption de croire qu'on peut contribuer à les faire réüſſir quand on n'y peut rien. Le Demon de Socrates ne le ſervit de ſa vie, qu'à le détourner d'agir, & ne le pouſſa jamais à rien.

CXLII.

Ce ne ſont pas les grandes méchancetez qui attirent davantage la haine, & ce qu'on entend communément par le terme de malice rend infiniment plus odieux. Premierement c'eſt qu'on cache d'ordinaire les méchancetez qu'on fait, parce qu'on n'y peut donner aucune couleur honnête, au lieu que ce qu'on appelle

vulgairement malice, ſe déguiſant ſous le nom d'eſprit, de plaiſanterie & pluſieurs autres, on ne s'en cache pas autrement, & quelquefois même on en fait gloire. D'ailleurs les occaſions de faire de grandes méchancetez ſont rares, & celles d'exercer la malice ſont continuelles. Enfin les grandes méchancetez ne ſe font d'ordinaire que pour des utilitez conſiderables qui en diminuënt beaucoup l'horreur parmi le commun du monde. Mais la malice n'a d'ordinaire pour but que de nuire à autruy ſans aucun avantage pour celuy qui la fait, hors le plaiſir horrible d'attriſter les autres ; & à la confuſion de toute la morale, elle ſe porte au mal ſimplement, & directement comme mal, ce qui eſt ſans doute mille fois plus déteſtable.

CXLIII.

Ce qu'il y a de plus mauvais dans l'imprudence, c'eſt la honte qui y eſt attachée, & le déshonneur qu'il y a d'en être convaincu. Car cela eſt cauſe qu'on s'aviſe de tout pour la cacher. Or de la maniere que les affaires du monde ſont faites, il ſe trouve preſque toûjours qu'on ne peut la reparer que par quelque fauſſeté, impoſture, infidelité, enfin que par le crime. Et voilà comment les hommes deviennent ſouvent méchans ſans deſſein de l'être, & comment la mauvaiſe gloire jointe au peu de prudence rend quelquefois ſcelerats des gens qui ſeroient peut-être demeurez vertueux toute leur vie, s'ils avoient compris qu'il y a beaucoup plus de vraye gloire à re-

connoître franchement qu'on a failli, qu'il n'y a d'esprit & d'habileté à r'habiller ses fautes par des artifices criminels.

CXLIV.

Il est bien plus ordinaire de faillir par trop parler, que de faillir par parler trop peu; mais les fautes qu'on fait faute de parler quand il le faudroit, sont pour l'ordinaire tout autrement irreparables & nuisibles, que celles qui se font par trop parler. D'ailleurs il n'y a pas un défaut plus incorrigible que celuy de ne parler pas quand il le faut, parce qu'il a une apparence de prudence, dont ceux qui l'ont, sont d'ordinaire fort glorieux & fort jaloux, au lieu que pour peu qu'on soit capable de reflexion, il est facile de se corriger du défaut de parler trop.

CXLV.

Non seulement il est generalement vray de dire, que tous les sots sont méchans, mais il est encore vray qu'il y a plus de sujet de craindre une action noire d'un homme sans esprit, que d'un homme qui en a. Et cela non seulement par la raison ordinaire, qu'un habile homme ne s'expose pas si facilement qu'un sot, mais beaucoup plus, parce que la ferocité naturelle imprimée dans le fond du cœur de tous les hommes, laquelle est apprivoisée par la raison dans les personnes éclairées, étant toute pure sans adoucissement ni reserve dans les autres, les porte droit à leurs fins, avec toute sa violence naturelle, & sans aucun autre égard.

CXLVI.

Rien n'eſt plus important pour le repos de l'eſprit, que d'être fortement perſuadé qu'il n'y a rien de plus que la prudence humaine. Si on eſt une fois bien prévenu de cette verité, que les évenemens dépendent rarement d'avoir bien ou mal pris ſes meſures, dés-là on ne regardera plus toutes celles que l'on prend, que comme des moyens incertains, ſur leſquels on ne fera jamais de fondement aſſuré; quelque bien priſes qu'on les croye; & de cette ſorte on ne ſera jamais ni ſurpris ni affligé quand on ne réüſſira pas : car ce qui touche le plus quand on a mal réüſſi, eſt l'opinion de ne s'être pas bien conduit.

CXLVII.

Il y en a que leur malheur a rendu devots par un certain attendriſſement, & une pitié ſecrette qu'on a pour ſoy aſſez propre à diſpoſer les hommes à une vie plus religieuſe. Jamais diſgrace ne m'a donné cette eſpece d'attendriſſement. La perte de mes amis plûtôt que le ſentiment de mes maux pouvoit me donner de ces triſteſſes délicates dont les ſentimens de dévotion ſe forment avec le temps.

CXLVIII.

Tous les malheureux doivent ſe défendre avec ſoin d'une dévotion ſuperſtitieuſe qui mêleroit ſa noirceur avec celle de l'infortune.

FRAGMENT D'UNE IDYLLE.

LE COMPOSITEUR.

UN prologue ſans loüange
Seroit choſe bien étrange,
Des grands y ſont exaltez,
Et les faits & la puiſſance,
Je veux d'autres qualitez;
Permettez, divine Hortence,
Que je chante vos attraits
Au prologue que je fais.

TIRSIS.

Hortence nous touche,
De ſa belle bouche;
Le charme des yeux
Eſt moins gracieux;
J'aime les foſſettes,
Dents blanches & nettes,
Levres de corail,

Tout ſon attirail.

LISIS.

Chacun ſe partage
A juger des traits,
Qu'en ce beau viſage
On voit ſi parfaits;
De cette merveille
Il faut tout aimer,
Juſqu'à ſon oreille
Tout nous ſçait charmer.

TIRSIS.

Helas! helas, dans ſon empire, ſ pire.
Hors elle tout languit, pour elle tout ſou-

LISIS.

Pourquoy ſçait-on charmer
Si l'on ne ſçait aimer?
Le ciel ne luy donna des traits ſi precieux
Que pour en être aimée & pour en aimer mieux.

TIRSIS.

Tous les traits de ſon viſage touchent l'inclination,
Et pour notre plaiſir comme à ſon avantage,
Font ſur nous une aimable & tendre impreſſion.

DAMON.

Oſtez-en la bouche qui gronde,
Qui nous exprime ſes courroux,

Bien qu'elle ſoit donnée au monde
Pour quelque choſe de plus doux.

LISIS.

Qu'elle ſoit farouche
Cette belle bouche,
Elle n'en ſepare pas
La douceur de ſes appas.

TIRSIS.

Sa rigueur tire des larmes;
Où l'amour mêle ſes charmes,
La tendreſſe des ſoupirs
Fait les plus grands des plaiſirs.

CHORUS.

Chantons, chantons la gloire
De ſes appas vainqueurs,
La plus belle victoire
Se gagne ſur les cœurs.

LISIS.

La plus belle fleur écloſe,
Qu'avec ſoin nature a peint,
L'œillet, le lys & la roſe
N'ont point l'éclat de ſon teint.

TIRSIS.

Ses yeux inſpirent les flâmes
Qui ſont l'ardeur de nos vœux,
Et l'on diroit que nos ames
S'engagent dans ſes cheveux.

LISIS.

Défaites-vous de vos chaînes,
Amans ailleurs arrêtez,
Rien n'eſt digne de vos peines
Que ſes charmantes beautez.

TIRSIS.

Et vous qu'on croit inflexible,
Qui mépriſez tant l'amour;
Vous ſerez tendre & ſenſible
Si vous la voyez un jour.

LISIS.

Vieillard, quitte à la jeuneſſe
La douceur & la tendreſſe
Qu'on voit dans ton Opera;
Dans ton extréme vieilleſſe
Crois-tu que l'on t'aimera?

LE COMPOSITEUR.

Non, la ſaiſon eſt finie
Que je pouvois être aimé.

LE COMPOS. ET DAMON.

Mais le tems d'être charmé
Durera toute ma vie.

TIRSIS.

Que ſoit Hortence un peu moins retenuë,
Moins difficile à croire mes raiſons,
Prologue heureux ſi je la trouve émuë
En ma faveur par toutes ces chanſons.

TIRSIS.

Jeunes & vieux chantons, chantons la gloire
De tous les appas vainqueurs.

LISIS.

Hortence veut que la victoire
S'étende sur tous les cœurs.

TIRSIS.

Une Dame inexorable
A celuy qu'elle a charmé,
N'en est pas moins raisonnable;
S'il est un droit d'être aimé,
Il est pour le plus aimable
Non pour le plus enflamé.

TIRSIS.

Dans le martyre des cœurs amoureux,
Plus on soupire plus on est heureux.

LISIS.

Mais si l'inhumaine
Qui cause la peine
De votre tourment
Fait son enjoument.

TIRSIS.

Laissez-la rire
De votre martyre
Et de vos soupirs
Faites vos plaisirs.

LISIS.

Qu'elle eſt cruelle,
Mais qu'elle eſt belle ?
Pourquoy tant ſouffrir ;
Comment en guerir ?

MADAME MAZARIN.

Adieu, Meſſieurs, adieu, je vous rends grace,
Compoſiteurs, chantres, amis, amans,
Contentez-vous de vos remercimens,
Bocher arrive, il faut quitter la place,
Bocher arrive, & luy ſeul aujourd'huy,
Peut ſoulager mon rhume & mon ennuy.

TIRSIS.

La beauté parfaite qui fait ma langueur,
Donne à la baſſette ſes yeux & ſon cœur.

LISIS.

Dès beautez parfaites ſoyons les vainqueurs,
Adieu les baſſettes, adieu les tailleurs.

TIRSIS.

O dieux quelle peine,
Quel cruel tourment,
Donne une inhumaine
Au plus fidel amant !

LISIS.

Un cœur quand il aime
Se plaît en luy-même ;
Il ſçait deſirer,

Il peut eſperer.

TIRSIS.

Loin de ce que j'aime
Abſent de moy-même,
Accablé d'ennuis,
J'ignore où je ſuis.

LISIS.

Donnons peu de larmes
Aux plus puiſſans charmes ;
Plus nous aimerons
Et moins nous plairons.

LE CHOEUR.

Fuyons, ce tailleur arrive,
Dont le charme la captive ;
Notre muſique aujourd'huy
Pourroit inſpirer l'ennuy,
Notre muſique aujourd'huy,
Pourroit augmenter l'ennuy.

UNE VOIX SEULE.

Sortons d'icy, l'on y tient en priſon,
La grace, la beauté, l'honneur & la raiſon.

SUR

LA DISPUTE

Touchant les anciens & les modernes.

LA France dans la Poëſie
Veut qu'on s'exprime noblement ;
Mais la figure trop hardie,
Qu'on voit ailleurs communément,
Et l'impétueuſe ſaillie
Qui ſe pouſſe extravagamment ;
Le ſens qu'il faut qu'on étudie
Pour être dit obſcurement,
Miſterieuſe allegorie,
Faux ſublime, vain ornement,
Cet amas d'erreur, de folie,
De méchant goût, d'enteſtement,
A ſon beau, ſon juſte genie,
Eſt oppoſé directement.
Qui peut avoir l'heureux partage,
Du naturel & du bon ſens,
Et ſçait bien le mettre en uſage,

A des charmes assez puissans.
Rien ne convient, rien ne contente,
Sans le secours de la raison,
Sans elle une chose plaisante,
Déplait pour être hors de saison.
Lors que le Soleil & l'Aurore,
Ou Venus reviennent encore,
Pour mettre quelque objet en son jour le plus beau ;
A ces comparaisons usées,
Autre fois si favorisées.
La raison veut qu'au moins on donne un tour nouveau ;
L'art contraint, la nature blesse,
Par trop de regularité,
Par un excez de liberté,
Une droite raison y donne la justesse.
Les emportemens concertez,
Que l'on fait aimer à la France,
En doivent être rejettez :
Mais nous donner l'extravagance
Pour la premiere des beautez :
C'est établir une excellence,
Que Malherbe ne connut pas,
Pardonnez à son ignorance.
En son temps ce merite avoit fort peu d'appas.
Que n'est-il ce Malherbe en vie,

Il pourroit ſelon mon envie,
Oſter la ſueur aux marteaux ;*
Les langues d'argent aux ruiſſeaux,
Il auroit pitié des rivieres,
Qu'on retient en leur lit natal,
En des chaînes d'un dur criſtal,
Inhumainement priſonnieres.
Il banniroit de tout printemps
Ces Coraçons verds palpitans *
Que *Gongora* donne au Lierre,
Quand les Zephirs luy font la guerre.
On ſçait bien que la fiction
Eſt du droit de la Poëſie :
Mais ayons la diſcretion
De ménager la fantaiſie,
Et faiſons que l'invention
Au bon goût ſoit aſſujettie.
L'amour a perdu ſon bandeau,
Son arc, ſes fléches, ſon flambeau,
Il a perdu ſon équipage ;
Il n'a pour tout contentement
Que ſa malice ſeulement,
Dont il ſe reſerve l'uſage.
Défait de ſa divinité,
Il reſte paſſion humaine
Qui donne au cœur d'une beauté
Autant de mal que le notre a de peine.

* *Expreſſion des Italiens.*

* *Expreſſion des Eſpagnols.*

Le cheval emplumé, Pegaſe ne fera
Déſormais aucun vol que dans nos Opera :
Parnaſſe, Helicon & Permeſſe,
Ce vieux attirail de la Grece
N'eſt plus aujourd'huy qu'un grand ſon,
Vuide de ſens & de raiſon.
Divines filles de Memoire,
Dont on implore le ſecours,
Et lors qu'on celebre la gloire,
Et lors qu'on chante les amours,
Ne quittez la double montagne,
Ne quittez le ſacré Vallon
Que pour l'Italie & l'Eſpagne,
La France ne veut plus de vous ny d'Apollon.
Qu'un Auteur dont la veine uſée,
Manque de nouvelle penſée,
Fourniſſe à ſa ſterilité,
Leur pompeuſe inutilité ;
Mais que ceux dont le beau genie
Eſt exempt de la tyrannie,
De ces vieux ſiecles tant vantez,
Aiment de modernes beautez.
Pourquoy reverer comme antique,
Ce que les Grecs dans leur attique
Aimoient comme des nouveautez ;
Serons-nous donc plus maltraitez,

Pour avoir le bonheur de vivre,
Que ceux qui vivoient autrefois,
Et ne ſont plus que dans un livre,
Où morts, preſomptueux ils nous donnent des Loix ?
Modernes, reprenez courage,
Vous remporterez l'avantage.
Le partiſan outré de tous les anciens,
Nous fait abandonner leurs écrits pour les ſiens.
Il a fait aux Grecs plus d'injure,
Par ſes vers ſi rares, ſi beaux,
Qu'il n'en fera par ſa cenſure,
Aux Fontenelle & aux Perraults.
Quand il paroît aux modernes contraire,
Aux anciens il doit être odieux,
Tout ce qu'il fait eſt fait pour leur déplaire,
Si bien écrire eſt écrire contr'eux.
Corneille, Racine, Moliere,
Aux gens d'une pure lumiere,
Font dire qu'ils ont ſurpaſſé
Les grands Maîtres du temps paſſé :
Corneille de ſes propres îles,
S'éleve à des beautez nouvelles,
Qu'Ariſtote même ignoroit ;
Et Racine en ſuivant les traces,
De ces vieux Grecs qu'il adoroit,
A paſſé leur art & leurs graces.

Cette merveille de nos jours,
Moliere aux François regrettable,
Et qu'ils regretteront toûjours,
Se trouveroit inimitable,
A ceux qu'il avoit imitez,
S'ils le voyoient resſuſcitez.
Dans l'air galand du badinage,
L'eſprit délicat, le goût fin,
De Voiture & de Sarraſin,
Nous feront avoir l'avantage.
La Fontaine embellit ces ſujets inventez,
Que l'on appelle fables,
Les Contes agréables,
Des Grecs & des Latins auroient été gâtez.
L'Aminte la plus accomplie,
Des Paſtorales d'Italie,
Efface les Paſteurs que la Grece décrit.
On prendra d'inutiles peines,
Si dans Rome ou ſi dans Athenes,
On cherche un Dom Guichot, que l'on trouve à Madrid.
Honneur des eſprits d'Angleterre,
Vvaller, tes beaux écrits ſe verroient admirez,
D'un bout à l'autre de la terre,
S'ils n'étoient dans ta langue aujourd'huy reſſerrez,

Un jour elle doit être en tous lieux entenduë,
Et donner à ta gloire une telle étenduë,
Que les bornes de l'Univers
A peine en ſerviront à ton Nom, à tes Vers.
Faut-il diſputer l'excellence
De la plus haute connoiſſance,
Hobbes, Deſcartes, Gaſſendy,
Sont à la tête du party,
Des faux ſecrets de la nature,
Par les anciens débitez,
Ils ont découvert l'impoſture,
Et fait valoir leurs veritez.
Guerre d'eſprit, guerre nouvelle,
Vous devenez univerſelle,
On voit en toutes nations,
Naître ces conteſtations,
Ce n'eſt pas aſſez de ce monde,
On prétend que l'autre y réponde:
Et que morts contre morts, vivans contre vivans,
Diſputent à l'envy pour le choix des Sçavans. *

* *Imitation de deux Vers de Corneille.*

L'HOMME.

LAs de perdre le tems à lire des volumes,
Et de gâter sans fin du papier & des plumes,
Pour conserver les yeux que le Ciel t'a donnez,
Abandonne, Daphnis, ces travaux obstinez.
Il vaut mieux desormais embrasser une étude,
Qui rende plus de fruit, & moins d'inquietude,
Les Auteurs ont des sens où l'on ne peut entrer,
Et des nuits que l'esprit ne sçauroit penetrer.
Permets que l'homme seul soit l'objet de tes veilles,
Contemple sa nature, admire ses merveilles,
Et comparant ensemble, & ses biens & ses maux,

Juge de ſa grandeur par ſes propres défauts.
Pour applanir un peu cette rude carriere,
Je vas en peu de mots ébaucher la matiere.
L'homme eſt un nœud ſubtil, dont ſans un grand ſecours,
On ne peut démêler les plis & les retours.
On ne ſçauroit jamais faire ſon caractere,
Au dedans tout eſt nuit, au dehors tout myſtere;
Il ſe cherche, il s'évite, il s'aime, il ſe déplaît:
Et lors qu'il s'examine, il ne ſçait ce qu'il eſt,
Il ſent bien toutefois que dans ſon ame impure,
Il conſerve l'inſtinct d'une heureuſe nature,
Et que tous les momens réveillent dans ſon cœur,
Les reſtes d'un état qui fut plein de bonheur,
Rien ne peut arracher du ſein de ſa mémoire,
Les marques du débris de ſa premiere gloire.

Juſques dans ſa miſere un rayon délicat,
Fait briller quelque trait de ce charmant état.
Ses ſens ingenieux pour reparer ſa perte,
Font paſſer mille objets dans ſon ame deſerte,
Joindre à ſon être ſeul tous les êtres divers,
Et dans ce petit monde entrer tout l'Univers.
Mais de ſes propres ſens ſon ame mal ſervie,
Ne trouve point de bien qui borne ſon envie;
Ils ont beau ſe charger de la terre & des Cieux,
Pour tâcher de remplir ce vuide ſpacieux,
Tout ce qui n'eſt pas Dieu, la laiſſe toûjours vuide,
Et n'éteint point l'ardeur de ſon deſir avide.
Cette ſoif l'accompagne en tous lieux, en tous temps,
Et ſes vaſtes ſouhaits ne ſont jamais contens.
Cependant engagé dans une erreur extrême,

L'homme ſe croit rempli quand il l'eſt de
ſoy-même,
Et que ſa vanité par un ſoin decevant,
Le fait grand à ſes yeux, & le groſſit de
vent.
Les titres faſtueux qu'il uſurpe ſans ceſſe,
Semblent enfler ſon être en couvrant ſa
baſſeſſe.
C'eſt un maſque trompeur dont il ſe
contrefait;
Et ce maſque eſt pourtant ce qui le ſa-
tisfait.
On le voit quelquefois s'érigeant en
Idole,
Promener ſes grands noms de l'un à l'au-
tre Pole,
Et ſans nul autre droit vouloir être
adoré,
De tous ceux que le ſort n'en a pas ho-
noré.
Mais qu'il tranche du grand, & qu'il
faſſe l'habile,
D'abaiſſer ſa hauteur il eſt aſſés facile.
Qu'il porte ſes regards dans cet immen-
ſe tour,
Que le Soleil décrit en nous donnant le
jour:
Qu'il meſure des yeux ces machines rou-
lantes,

Qu'un luſtre mandié rend claires & brillantes.
Et qu'il compare enfin ſon corps à ce grand Tout,
Où jamais la raiſon n'a pû trouver de bout.
Que pourra-t-il alors à ſoi-même paroître,
Qu'un atôme englouti dans l'Ocean de l'être,
Qui flote également entre le rien, & Dieu,
Sans ſçavoir qui l'a mis dans ce vaſte milieu ?
Cet atôme orgueilleux aidé d'autres atômes,
Peut changer, dira-t-on, la forme des Royaumes,
Et quand rien ne s'oppoſe à ſon deſir altier,
On luy voit décider le ſort du monde entier.
Oüy, mais que ſon pouvoir eſt leger, & fragile !
Un petit grain de ſable, une vapeur ſubtile,
Que les yeux les plus fins ont peine à démêler,
L'abbat en un inſtant, ou le fait chanceler.

C'eſt en vain qu'élevé dans une haute
assiete,
Il brave des deſtins la menace ſecrete,
Une grimace, un mot le peut à tout pro-
pos,
Arracher aux douceurs du plus ferme re-
pos.
Un ſot que la fortune a tiré de la boüe,
Pour le faire monter au plus haut de ſa
roüe,
Jure qu'il peut aller ſans changer de cou-
leur,
Du faiſte de la gloire, au comble du mal-
heur,
Mais ſi de l'embraſſer la fortune ſe laſſe,
Et qu'il ſoit accüeilli de la moindre diſ-
grace,
Sa conſtance ébranlée à ce premier re-
vers,
Met ſon cœur à la gêne, & ſa tête à l'en
vers.
De quelque fermeté dont l'homme ſoit
capable,
Un ſouffle le remüe, un accident l'acca-
ble.
Il ne paroît conſtant dans ſa force d'eſ-
prit,
Que dans des temps heureux, & lors que
tout luy rit.

Pour suspendre l'effort du plus rare genie,
Je ne demande pas une force infinie.
Tout ce qui vient heurter à la porte des sens,
Peut rendre ses travaux ou vains, ou languissans.
Dans ce beau feu sans doute il va faire un miracle,
Hé bien, un moucheron sans peine y met obstacle.
Et son bourdonnement démontant sa raison,
L'oblige de quitter la plume, & sa maison.
La moindre obscurité qu'il trouve dans sa course,
Est pour luy de faux pas une seconde source:
Il ne va qu'à tâtons dans ses raisonnemens,
Et toûjours son amour regle ses sentimens.
Loin qu'un plaisir durable arreste sa poursuite,
Il n'en possede point dont il n'aime la fuite,
Et les jeux & les ris ne luy font de beaux jours,

Que parce que leur tems ne dure pas toûjours.
Quand la douceur chez luy regne ſans intervale,
Il ne ſent point de goût aux choſes qu'il avale,
Un chemin tout uni luy devient ennuyeux.
Un éclat vif & long importune les yeux.
Il veut trouver du haut & du bas dans la vie.
Il veut que laclarté ſoit des ombres ſuivie
Et qu'un peu de travail ſe mêle à ſes plaiſirs,
Pour ranimer l'ardeur de ſes mourans deſirs.
Son cœur dans le repos ne trouve point de charmes,
S'il n'eſt le fruit tardif du trouble & des alarmes;
Et la gloire pour luy ne ſeme aucun appas,
S'il ne la voit éclôre au milieu des combats.
Il paſſe tous les jours plus vîte qu'un tonnerre,
Du ſouhait au dégoût, de la paix à la guerre;
Le moindre paſſe-tems endort tous ſes regrets,

Et le plus foible ennuy rend ſes plaiſirs muets.
Un abord imprévû le releve, ou l'opprime,
Un coup inopiné le tüe, ou le ranime ;
Sa joye & ſes chagrins naiſſent preſque de rien,
Et peu de choſe fait, ou ſon mal, ou ſon bien.
Ce tendre & cher voiſin vient de perdre ſa mere,
Cette perte luy cauſe une douleur amere,
Il eſt pâle, défait, il ſoupire en tous lieux,
Et ſa triſteſſe extréme eſt peinte dans ſes yeux.
Si bien-tôt le hazard excite une cohuë,
Qui l'oblige en paſſant d'y détourner la vüe ;
Ce foible amuſement fait taire ſa douleur,
Et redonne à ſon teint ſa premiere couleur.
L'homme en ſes changemens eſt plus prompt que la flame ;
Il ne faut que toucher un reſſort de ſon ame,
Au matin il eſt doux, & le ſoir il s'aigrit,
D'où luy vient cette humeur? d'un petit tour d'eſprit.
Une ſombre penſée, un bizare caprice,

Altere ſon viſage, & le mene au ſupplice.
Il n'eſt point de projet, il n'eſt point de deſſein,
Qu'un ombrage leger ne renverſe ſoudain
Qu'il conſulte à loiſir une glace polie,
Il ne s'y verra point ſans trouble & ſans folie,
Et s'il decouvre en luy quelque inſenſible trait
D'une haute ſageſſe, & d'un repos parfait,
Sa raiſon dont la vuë en mille lieux guidée,
Ne trouve point d'état ſortable à cette idée,
Reconnoît que ſon cœur dans les plus heureux temps,
Joüit d'une fortune expoſée à tous vents.
Mais ſon orgueil dement par ſa delicateſſe,
L'aveu de ſa raiſon ſur ſa propre foibleſſe,
Et faſcinant ſes yeux par un charme trompeur,
Luy déguiſe un phantôme en ſolide bonheur,
Pour faire évanoüir cette vaine chimere,
Et rendre à ſes regards l'horreur de ſa miſere,

Il n'a qu'à rappeller la ſuite de ſes jours,
Et ſe ſuivre luy-même en leur rapide cours.
Il n'aporte en naiſſant ni force, ni ſcience,
Et ſans en acquerir il paſſe ſon enfance.
La jeuneſſe le livre à cent tirans divers,
Dont l'adreſſe s'applique à luy cacher ſes fers.
Dans cet âge fleuri ſon cœur ſans le connoître,
Change inſenſiblement de priſon & de maître;
Et ne pouvant ſouffrir qu'on luy faſſe la loy,
Il obeït toûjours & n'eſt jamais à ſoy.
La colere l'émeut, le plaiſir le chatoüille,
La vanité le flate, & l'intrigue le broüille;
Il s'éleve, il deſcend, il s'écarte, il revient,
A peine en même aſſiette une heure le retient.
Il ſe ſent entraîner vers l'appas qui le tente,
Par la rapidité d'une invincible pente,
Et donnant tout aux ſens qu'il nourrit de poiſon,
Il prend ce qui leur plaît pour la droite raiſon.

Que de faux préjugez dans ſon ame ſeduite,
S'érigent fierement en regles de conduite!
Que d'épaiſſes erreurs, & que d'entêtemens,
Dérobent ſa défaite aux plus forts argumens!
Il marche ſans repos dans une nuit profonde,
Il flote au gré des vents dans la mer de ce monde,
Tout eſt écueïl pour luy, tout le peut ſecouer;
Et tout eſt propre enfin à le faire échoüer.
Quand il eſt parvenu dans l'extreme vieilleſſe,
Ses deſirs impuiſſans querellent ſa foibleſſe;
Et de leurs doux objets le ſentant deſunir,
L'y rattachent encor par le reſſouvenir.
Mais la Parque s'apprête à lever la barriere,
Elle luy vient ouvrir une obſcure carriere,
Dont l'immenſe étendüe eſt une éternité
De neant, de miſere, ou de felicité.

Comment regarde-t-il ce dangereux paſſage ?
Quels Dieux invoque-t-il pour conjurer l'orage ?
Helas preſque toûjours on voit qu'en étourdi,
Faiſant contre le Ciel le brave & le hardi,
Et s'étant raſſuré par ce vain artifice,
La main devant les yeux il court au precipice,
Et d'un air intrepide, & ſans étonnement,
Va tenter le hazard de cet évenement.
C'eſt de cette façon que l'homme Philoſophe,
Des malheurs de ſa vie ourdit la cataſtrophe :
Et que ſans redouter ſon auteur, ni ſa fin,
Il ſe livre aux rigueurs de ſon dernier deſtin.
Crains, Daphnis, d'encourir ce terrible deſaſtre,
La Foy pour l'éviter nous ſert de phare, & d'Aſtre ;
Elle demaſque l'homme, & ſon divin pinceau,
Luy fait de ſa nature un fidele tableau.

Je devois l'emprunter pour t'en tracer
l'image,
Mais à ce foible eſſay je borne mon ou-
vrage,
Et je laiſſe à ta main capable de travail,
Le ſoin d'entrer un jour dans un plus
long détail.

SUR

LA PAIX

DE RISVVICK.

TAndis que nous parlons à Londres
de la Paix,
Qu'on dit par tout qu'elle eſt ſignée,
On ne fait que parler à Paris des hauts
faits,
De celuy qui nous l'a donnée.

Ce n'eſt point aux Ambaſſadeurs
Que nous devons ce grand ouvrage,
Il a fallu d'autres Acteurs,
La fermeté du Roy, ſa vertu, ſon
courage,
Sont les veritables auteurs
De cet important avantage.

Vous le dire, c'eſt vous fâcher,
Ce que vous avez fait aux yeux de tout
le monde,
Par une modeſtie à nul autre ſeconde,
Vous ne ſongez qu'à le cacher.

Mais tous les peuples de la terre,
Mais ceux qui vous ont fait la guerre,
Veulent ſans ceſſe en diſcourir,
En vain vous impoſez ſilence,
Excuſez leur violence,
Que vous meritez de ſouffrir.

Si vous loüer, c'eſt vous déplaire,
Ce chagrin aiſément pouvoit être évité,
Pour les obliger à ſe taire,
Vous n'aviez qu'à languir dans l'inutilité.

Non, ce moyen de ne rien faire,
Qu'en tout autre on auroit pû voir,
Vous a paru la ſeule affaire,
Qui fût hors de votre pouvoir.

Le danger où l'ons'expoſe
Faiſoit toûjours deſirer
Le moment où l'on repoſe,
Sans oſer deſeſperer.

O Paix ſi long-temps attendüe,
Le Roy vous accorde à nos vœux,
Et vous êtes enfin venüe,
Pour rendre les peuples heureux.

Par vous tout fleurit, tout abonde,
Par vous reviennent dans le monde
Les plaisirs qu'on avoit perdus,
Et le Roy (bien que je prefere,
A tous ceux que vous pouvez faire,)
Et le Roy ne s'expose plus.

Des plaisirs il passe aux affaires,
A notre repos necessaires.
Chaque jour ce sont nouveaux soins,
Qui dans le brillant de sa gloire,
Le laissent aprés la victoire,
A l'interêt de nos besoins.

Que puisse Bellone enchaînée,
Murmurer toûjours vainement,
Et que la paix qu'elle a donnée,
Nous éclaire éternellement.

C'est assez fait par le courage,
Assez d'ennemis abbatus,
Grand Roy, vous avez cent vertus,
Dont nous vous demandons l'usage.

Il n'est pas toûjours à propos,
De passer un fleuve à la nage,
En guerre j'aime le Heros,
Dans la paix je suis pour le sage.

Seigneur, je finis par ces mots,
Qui ſoutient mieux que vous ce double perſonnage ?
Eſtre des Ennemis recherché dans la Paix,
Aprés s'en être vû redouté dans la guerre,
C'eſt le plus grand des biens qu'un Prince ſur la terre,
Puiſſe goûter jamais.

LETTRE.

MA foy, nous ſommes tres-maris,
D'avoir été contraints de partir
de Paris ;
Jugez, aimable Céliméne,
De mes chagrins, de mes douleurs,
Vous qui liſez dans tous les cœurs,
Si tôt que vous voulez vous en donner
la peine,
Comprenez l'ennuy que je ſens,
D'avoir quitté ces lieux charmans,
Où, deux ou trois fois la ſemaine,
Je paſſois avec vous les plus heureux
momens
Que l'on puiſſe paſſer ſur les bords de la
Seine,
Si vous en exceptez ceux qu'on donne
aux Amans.
Reverray-je bien-tôt Baüyn tenant la
Banque,
Et Gordes qui jamais ne manque
De charger le Hocca de quatre ou cinq
jettons ?
Quel plaiſir de tirer un plein que l'on
accable,

Et de faire payer un Banquier miſera-
ble
Vingt & ſept fois ce que nous y met-
tons !
Que le Quatre eſt un chiffre aimable,
Quand on le peut apprivoiſer !
Qu'il donne de plaiſirs, & qu'il eſt
agreable
Quand il veut nous favoriſer ?
Ne rejourons-nous plus dedans votre
Ruelle,
Où l'on vous voit au lit la gorge & les
bras nuds,
Plus fraîche, plus brillante, & mille
fois plus belle
Que Junon, Pallas, & Vénus ?
Hébé les eût-elle fardées,
Toutes trois prés de vous, perdroient
tout leur éclat.
Ah ! Dieux ! qu'en ce charmant état
Vous donnez de douces idées !
Par prudence, il faut les bannir,
Le Soleil du mois d'Aouſt, le Ciel de
la Touraine,
Des Zéphirs de ces lieux, la douce &
pure haleine
Sont bien moins dangereux qu'un pareil
ſouvenir.
De quoy donc vous entretenir ?

Par malheur, j'entrois en matiere,
Et je croy qu'il vaut mieux finir,
Que de retourner en arriere.

REPONSE.

DU haut & gros Château d'Amboise,
Vous m'écrivez si galamment,
Que si quelque jaloux avec vous cherchoit noise,
Il vous soupçonneroit d'avoir l'air d'un Amant.
Peut-on par un discours plus tendre,
S'expliquer & se faire entendre ?
Et peut-on entre nous, par des feux innocens,
Allumer un plus fin encens,
Que celuy qu'on vous voit répandre
Au pied de mes Autels, & que je pourrois prendre,
Si ma raison n'étoit plus forte que mes sens ?
Mais la sage chaleur, & la prudente adresse,
Avec quoy vous sçavez ménager la tendresse

Meſurent tout pour moy ſur la bonne amitié ;
Si l'amour vous fait de la peine ,
C'eſt pour une autre Céliméne,
Qui dans ſon jeu caché ne veut point de moitié.
Je connois ſes appas , Compere,
Et ſçay l'emportement ſincere ,
Qui , ſous ſes douces loix ont ſçû vous engager ;
Je garde pour vous trop d'eſtime ,
Pour croire qu'autre objet en vôtre ame s'imprime ,
Et que vous puiſſiez la changer ;
C'eſt donc ſur ſa charmante idée ,
Que votre paſſion a votre ame guidée ,
Pour peindre aux yeux d'autruy ,
Une fâcheuſe abſence , un langoureux ennuy ,
Une aimable douleur , une douceur cruelle ,
Et ce qu'on doit ſouffrir ſous l'amoureuſe loy ;
Enfin votre cœur ſent pour elle
Tout ce que vous dites pour moy.
Vous êtes le Phœnix des Amans plus fidelles ;
Quand chez le Pelletier on ſe retrouvera,
Vous m'en direz quelques nouvelles,

Où perſonne ne m'en dira.
Que ces agreables ſoirées,
De moy vont être deſirées,
Où faiſant grand'chere & beau feu,
Nous jourons encore plus beau jeu.
Le Hocca de belle apparence,
Qui tous les jours chez moy va de même cadence,
Attirera par ſes attraits
Ceux qui veulent à peu de frais,
Riſquer à ſe remplir d'une groſſe finance.
Quel plaiſir de voir ſon Banquier
Dans une ondoyante poſture,
Faire lire au metteur, ſur deux doigts de papier,
Sa bonne ou ſa mauvaiſe avanture?
Baüyn eſt toûjours prêt à donner ce plaiſir,
Et vous retrouverez Gorde avec ſes lunettes,
(Gordes qui ſort toûjours de tout jeu les mains nettes)
Qui tâtonne le Chiffre, & ne ſçait que choiſir,
Pour faire que le coup ſuccede à ſon deſir.

SUR LE MAL DES YEUX

DE MADAME MAZARIN.

IL n'eſt qu'un Soleil dans les Cieux,
Dont les Aſtres ſoumis reconnoiſſent l'empire.
Qu'avez-vous beſoin de deux yeux ?
Un ſeul peut ſous vos loix tous les autres reduire.
Les plus beaux qu'on vante aujourd'huy,
Défaits, effacez devant luy
Comme des feux éteints ceſſeroient de paroître.
Pour établir l'égalité
De quelque autre viſage avec votre beauté,
La nature devoit ſans yeux vous faire naître.
Que je ferois de gens envieux & jaloux,
Si l'eſprit ſans les yeux étoit juge de nous !
Vous gueriſſez, le mal vous quitte.
Adieu, mon prétendu merite.
Quelqu'un dira vos cheveux blancs,

Ce triſte ouvrage de vos ans
Ne s'aperçoit point ſans lumiere,
Et la nuit ne vous nuira guere
Plus que le jour comme je croy,
La nuit n'eſt plus faite pour moy,
Le jour on trouve peu ſon compte,
La nuit on trouveroit ſa honte.
Meſdames, dites-nous quel temps
Eſt favorable aux vieilles gens.

SUR LE QUIETISME.

MArthe convient proprement
Aux gens de grand mouvement,
A ces ames empreſſées
Saintement intereſſées,
Qui font leur fortune aux Cieux,
Comme on la fait en ces lieux.

Ceux qui n'aiment pas la peine,
Imitent la Madeleine :
Et cet amour ſi parfait,
Autrefois illegitime,
Se change en vertu ſublime,
Par le changement d'objet.

Telle de qui la tendreſſe,
Fut une humaine foibleſſe,
En fait une paſſion,
Qui de jour en jour s'épure,
Change à la fin de nature,
Et devient Religion.

Les œuvres du Moliniſte,
Et celles du Janſeniſte,
Qu'on vit regner tour à tour,

Des

Font, sur une autre matiére,
Une Image tres-sincere
De l'un & de l'autre amour.

STANCES.

LE deſtructeur impitoyable
Des marbres & de l'airain,
Le Temps, ce tyran ſouverain,
De la choſe la plus durable,
Sappe ſans bruit le fondement
De nôtre fragile machine,
Et je ne vis plus un moment
Sans ſentir quelque changement,
Qui m'avertit de ma ruïne.

Je touche au dernier moment
De mes plus belles années,
Et déja de mon printemps
Toutes les fleurs ſont fanées:
Je ne vois & n'enviſage
Pour mon arriere ſaiſon,
Que le malheur d'être ſage,
Et l'inutile avantage
De connoître la raiſon.

Autrefois mon ignorance
Me fourniſſoit des plaiſirs
Les erreurs de l'eſperance

Faiſoient naître mes deſirs :
A preſent l'experience
M'apprend que la joüiſſance
De nos biens les plus parfaits,
Ne vaut pas l'impatience,
Ni l'ardeur de nos ſouhaits.

La fortune à ma jeuneſſe
Eſtoit l'éclat des grandeurs,
Comme une autre ſoupleſſe,
J'aurois brigué ſes faveurs ;
Mais ſur le peu de verité
De ceux qu'elle a bien traité,
J'eûs honte de la pourſuite
De ſes aveugles bontez,
Et je paſſai, quoique donne
D'éclat, & pourpre, & couronne :
Du mépris de leur perſonne
Au mépris des dignitez.

Aux ardeurs de mon bel âge
L'Amour joignit ſon flambeau :
Les ans de ce Dieu volage
En ont arraché le bandeau.
J'ay vû toutes mes foibleſſes,
Et connu qu'entre les bras
Des plus fidelles Maîtreſſes,
Enyvré de leurs carreſſes,
Je ne les poſſedois pas.

Mais quoy, ma goutte eſt paſſée,
Mes chagrins ſont écartez ;
Pourquoy noircir ma penſée
De ces triſtes veritez ?
Laiſſons revenir en foule
Menſonges, erreurs, paſſions ;
Sur ce peu de temps qui coule,
Faut-il des reflexions ?
Que ſage eſt qui s'en défie ;
J'en connois la vanité,
La bonne ou mauvaiſe ſanté
Fait nôtre philoſophie.

IMITATION,
DE CATULLE.†

AYmons-nous, aimable Silvie,
Et laiſſons murmurer l'envie
Contre nôtre innocente amour.
Ces momens de vie & de joye,
Qu'on les perde, ou qu'on les employe,
Paſſent ſans eſpoir de retour.

Ces bois qui parent nos montagnes,
Ces prez, ces jardins, ces campagnes,
Se renouvellent tous les ans.
Nous n'avons pas même avantage,
Et jamais le cours de nôtre âge,
N'a qu'un hyver & qu'un printemps.

Le Soleil ſe couche & ſe leve,
Sa premiere courſe s'acheve,
Et bien-tôt un autre la ſuit;
Mais quand la fiere deſtinée
Finit nôtre courte journée,
Ce n'eſt plus qu'une longue nuit.

SUR UN SAPHIR

Retrouvé aprés avoir été volé.

JE ſuis plus content qu'un Roy,
Mon Saphir, je te revoi,
Malgré la main criminelle
Qui te ſépara de moy;
Mais une main plus cruelle
M'a ravi je ne ſçay quoy,
Qui bien que je le rappelle,
Ne revient pas comme toy.

C'eſt mon cœur qu'on me vola,
Ou plûtôt qui s'envola
Entre les mains de Silvie;
Et depuis qu'il s'en alla,
Il fit une étrange vie,
Il trembla, gela, brûla,
Sans jamais avoir envie
De ſe retirer de là.

Qu'il y demeure pourtant,
Puiſqu'il en eſt ſi content;
Je ne m'en tourmente guere.
Le cœur qu'on eſtime tant,

Et qu'on croit ſi néceſſaire,
Ainſi que l'argent comptant,
N'eſt fait que pour s'en défaire,
Ne nous ſert qu'en nous quittant.

SUR LES VAINES occupations des hommes.

JE voudrois que l'ignorance
S'expoſât moins hardiment,
Je voudrois que la ſcience
Se montrât diſcretement,
Avec moins de ſuffiſance
Et plus de diſcernement.
Ne vieillis point ſur un livre
Parmi les morts & les vivans;
Pour le temps où tu dois vivre,
Sois plus ſage que ſçavant.
Peut-on paſſer tout ſon âge
Dans une profeſſion,
Qui met ſon ambition
A rétablir un paſſage,
Et ſouvent gâte l'ouvrage
Par la reſtitution ?
On diſpute ſi Neptune
A la barbe bleüe ou brune,
S'il ne ſeroit point plus beau
De la faire couleur d'eau.
Un critique ſedentaire
Occupe tout ſon loiſir
A rendre une choſe claire,

Qui ne fait aucun plaiſir.
Que Heinſius trop avide,
Pour ſes notes ſur Ovide,
Ait devoré tout *Conſus*
Huit cent volumes & plus.
Du vieil habit de Carthage,
Des Philoſophes porté,
Si nos Moines ont l'uſage
Qui peut être inquieté?
O perſonnes fortunées,
Comme on voit Madame Herval
Qui laiſſent les deſtinées
Dans un repos ſans égal,
Sans entendre en cent années
Ni perſe, ni Juvenal.
Que ces gens ont bonne grace,
Qui vont en chaque maiſon
Pleins de Terence & d'Horace
En parler hors de ſaiſon.
Ils ne font point de viſite
Sans chercher des auditeurs,
Qui leur faſſent un merite
De celuy des vieux Auteurs.
Un eſprit ſec & ſterile,
Sans force & ſans agrément,
Sous Homere & ſous Virgile
Se cache fort prudemment;
Mais en quittant leur genie,
Lorſqu'au ſien il eſt rendu,

Lorſqu'il perd leur compagnie
Tout ſon merite eſt perdu.
L'interêt d'une autre vie
Nous oblige à ſonger qu'il faut mourir un jour,
Sans défendre à notre envie
Les plaiſirs innocens de ce mortel ſejour.
Des biens dont la terre abonde,
Qui peut joüir en ſanté,
Celuy d'une paix profonde,
Qui la douceur a goûté
A comme un gage en ce monde
D'une heureuſe éternité.
Quel beſoin de joüiſſance
En adorant de beaux yeux;
Un amour ſi precieux,
Luy-même eſt ſa recompenſe.
Ajoûtons pour être mieux
Dans cet état d'innocence,
Que des vins délicieux
Nous ſont arrivez de France.

NOUVELLE

de l'autre monde.

VErs les bords du Fleuve fatal,
Qui porte les morts sur son onde,
Et qui roule son noir cristal,
Dans les plaines de l'autre monde.

Dans une Forêt de Cyprés
Sont des routes froides & sombres,
Que la nature a fait exprés
Pour la promenade des ombres.

Là malgré la rigueur du sort,
Les Amans se contentent fleurettes,
Et font revivre aprés leur mort,
Leurs amours & leurs amourettes.

Arrivé dans ce bas sejour,
Comme j'ay le cœur assez tendre,
Je resolus d'abord d'apprendre
Comment on y traitoit l'amour.

J'allay dans cette Foresť sombre,

Douce retraite des Amans,
Et j'en apperçus un grand nombre
Qui pouſſoient les beaux ſentimens.

Les uns ſe faiſoient des carreſſes,
Les autres étoient aux abois,
Aux pieds de leurs fieres Maîtreſſes,
Et mouroient encore une fois.

Là des beautez triſtes & pâles,
Maudiſſant leurs feux violens,
Murmuroient contre leurs Galans,
Ou ſe plaignoient de leurs Rivales.

Parmy tant d'objets amoureux,
Je vis une ombre deſolée,
Elle s'arrachoit les cheveux
Dans le fond d'une ſombre allée.

Mille ſoupirs qu'elle pouſſoit,
Montroient qu'elle étoit amoureuſe,
Cependant elle paroiſſoit
Auſſi belle que malheureuſe.

Tout le monde diſoit : Voilà
Cette ame triſte & miſerable ;
Et quoy qu'elle fût fort aimable,
Tout le monde la laiſſoit-là.

Ombre pleureuſe, ombre crieuſe,
Helas luy dis-je en l'abordant
D'une maniere ſerieuſe,
Qu'eſt-ce qui te tourmente tant ?

Chez les morts ſans ceremonie
On ſe parle ainſi bruſquement,
Et dés qu'on ſort de cette vie,
On ne fait plus de compliment.

Qui que tu ſois, dit-elle, helas !
Tu vois une Ombre malheureuſe,
Furieuſement amoureuſe,
Et qui n'aime que des Ingrats.

Lorſque je vivois j'étois belle,
Mais rien ne pouvoit me toucher ;
J'étois fiere, j'étois cruelle,
Et j'avois un cœur de rocher.

J'étois peſte, j'étois rieuſe,
Je traitois Galants & Blondins
D'impertinens & de badins,
Et je faiſois la precieuſe.

Ils venoient ſans ceſſe m'offrir
Et leur eſtime, & leur tendreſſe ;
Ils diſoient qu'ils ſouffroient ſans ceſſe

Et moy je les laissois souffrir.

Je rendois le sort déplorable
De ceux qui vivoient sous ma loy,
Et dés qu'ils se donnoient à moy,
Je les faisois donner au diable.

C'étoit en vain qu'ils s'enflamoient;
Maintenant les Dieux me punissent,
Je haïssois ceux qui m'aimoient,
Et j'aime ceux qui me haïssent.

Rien ne me sauroit arrêter,
Je n'ay plus ni pudeur, ni honte:
Mais j'ay beau chercher qui m'en conte,
Personne ne m'en veut conter.

En vain je soupire, & je gronde,
Mes destins le veulent ainsi;
Et les prudes de l'autre monde,
Sont les folles de celuy-cy.

Là cette Ombre amoureuse & folle
Poussa mille soupirs ardens,
Se plaignit, pleura quelque temps,
Puis en m'adressant la parole:

Pauvre ame, dit-elle, à ton tour,
Te voilà peut-être forcée

De venir payer à l'amour
Ton indifference passée.

De nos cendres froides il sort
Une vive source de flâmes,
Qui s'attache à nos froides ames,
Et nous ronge aprés notre mort.

Si tu fus jadis des plus sages,
Tu deviendras fou malgré toy,
Et tu viendras dans ces bocages
Te desesperer comme moy.

Ombre, luy dis-je, ce présage
Ne m'a pas beaucoup allarmé,
Je n'aimeray pas davantage,
Je n'ay déja que trop aimé.

Mais je connois une insensible
Dans le monde que j'ay quitté,
Plus cruelle & plus inflexible
Que vous n'avez jamais été.

Galans, Blondins, Pedans, Grisons,
Sont tous les jours à sa ruelle,
Luy content toutes leurs raisons,
Et n'en tirent aucune d'elle.

L'un luy donne des Madrigaux,

Des Epigrames, des Deviſes;
Luy prête caroſſe & chevaux,
Et la mene dans les Egliſes.

⁂

L'autre admire ce qu'elle dit,
La flatte d'un air agreable,
Et la traite de bel Eſprit,
Et trouve ſa juppe admirable.

⁂

Tel la prêche des jours entiers,
Sur les doux plaiſirs de la vie,
Et tel autre luy ſacrifie
Toutes les belles de Poitiers.

⁂

Tel avec ſa mine diſcrette,
Plus dangereux à ce qu'on croit,
Luy fait connoître qu'il ſauroit
Tenir une faveur ſecrette.

⁂

Rien ne put jamais la flechir;
Proſe, Vers, ſoins, & complaiſances,
Diſcretion, perſeverance,
Tout cela ne fait que blanchir.

⁂

Elle ſe moque, la cruelle,
Des vœux & des ſoins aſſidus;
Les ſoupirs qu'on pouſſe pour elle,
Sont autant de ſoupirs perdus.

On a beau luy faire l'éloge
De ceux qui l'aiment tendrement,
Cœurs François, Gascons, Allobroges
Ne la tentent pas seulement.

Que je plains, dit l'Ombre étonnée,
Cette belle au cœur endurcy !
Nous la verrons un jour icy,
Souffrir comme une Ame dannée.

Helas ! helas ! un jour viendra
Que la Prude sera coquette ;
Et croit-elle qu'on luy rendra
Tous les Amans qu'elle rejette ?

Ses chagrins la consumeront,
Elle sechera de tendresse,
Et ceux qui la suivoient sans cesse,
Eternellement la fuiront.

Ombres sans couleur & sans grace,
Ombres noires comme charbon,
Ombres froides comme la glace,
Qu'importe, tout luy sera bon.

A tous les Morts qu'elle verra
Elle ira faire des avances,
Leur dira des extravagances
Et pas un ne l'écoutera.

Ne crains pas pourtant que sa flâme
Luy donne d'injustes transports,
Nous avons les peines de l'ame,
Sans avoir les plaisirs du corps.

Tu sçais ce qu'elle devroit faire,
Et si tu peux l'en informer,
Dis-luy qu'elle soit moins severe,
Et qu'elle se hâte d'aimer.

Et puisque les destins terribles
La forceront avec le temps
D'aimer quelques morts insensibles,
Qu'elle aime quelques bons vivans.

Aprés ces mots cette pauvre Ombre
Se tut révant à son destin,
Et retombant dans son chagrin,
Reprit son humeur triste & sombre.

Les Dieux veulent vous exemter,
Iris, de ce malheur extréme,
Et je viens de ressuscíter
Pour vous en avertir moy-même.

Quittez l'erreur que vous suivez,
Craignez que le Ciel ne s'irrite;
Aimez pendant que vous vivez,
Et songez que je ressuscite.

DIALOGUE
DE CLIMENE ET DE TIRSIS.

CLIMENE.

TIrsis, est-ce un crime d'écrire
De jolis vers, des billets doux ?

TIRSIS.

Climene, j'ay beau vous le dire,
Ce n'est pas un crime pour vous.

CLIMENE.

Dieu, que votre morale est rude !
Condamnez-vous ce divertissement ?

TIRSIS.

Une fille sçavante & prude
Doit se divertir autrement.

CLIMENE.

Est-ce contre la pruderie,
Que de rimer ainsi de tems en tems ?

TIRSIS.

Qui peut aimer les vers galans,
Peut aimer la galanterie.

CLIMENE.

L'amour en prose est dangereux,
En vers il est sans consequence.

TIRSIS.

Compoſer des vers amoureux,
N'eſt pas marque d'indifference.

CLIMENE.

Dans tous ces ouvrages divers,
Qui dit aimer, dit peu de choſe.

TIRSIS.

A force de le dire en vers,
On apprend à le dire en proſe.

CBIMENE.

Tout Poëte feint d'être amant,
Quoyque ſa froideur ſoit extrême.

TIRSIS.

Croyez-moy, quelquefois on aime
Un peu moins poëtiquement.

CLIMENE.

Otez aimer, amour, eſtime,
L'on ne ſçait plus ſur quoy rimer.

TIRSIS.

Si l'on ſe ſert du mot d'aimer,
Ce n'eſt pas toûjours pour la rime.

CLIMENE.

On ſonge à faire bien ou mal
Un Madrigal que l'on compoſe.

TIRSIS.

Mais l'on voudroit faire autre choſe,
Quand on a fait le Madrigal.

CLIMENE.

Tout cela n'eſt que jeu d'eſprit,
Et fable qu'il ne faut pas croire.

TIRSIS.

Souvent ce jeu va plus loin qu'on ne dit,
Et la fable devient hiſtoire

CLIMENE.

Que faire donc des momens ennuyeux
De nôtre languiſſante vie ?

TIRSIS.

Ce ſont des momens precieux
Que vous devez à la Philoſophie.
Climene contemplez les ſecrettes vertus
Des Atomes carrés, ronds, droits, courbez, pointus,
Qui, liez d'un ciment de ſubtile matiere,
De ce vaſte Univers forment la maſſe entiere.

CLIMENE.

Ces atomes, Tirſis, me troublent le cerveau.

TIRSIS.

Climene un Madrigal nouveau
Vous paroîtroit plus agreable;
Mais il faut preferer l'utile au delectable
Apprenez comme inceſſamment
Des tourbillons errans entraînent les planettes,
Examinez le mouvement,
Et la triſte lueur des fatales Comettes,
Penſez d'où vient le flux & le reflux de la mer.

Comme ſe meut la terre, & combien
peſe l'air,
Sur tout du corps humain voyez l'ana-
tomie.

CLIMENE.

Tirſis, vous pouſſez loin vôtre philo-
ſophie,
Conſiderons les effets merveilleux
Des petits corps que Deſcartes renomme,
Examinons la mer, & la terre, & les
Cieux,
Mais laiſſons là le corps de l'homme.

A MADEMOISELLE G***

LE terrible homme que Barbin !
Il ne ſonge ſoir & matin
Qu'à débiter Livre ſur Livre,
Recueil ſur Recueil amoureux ;
Et ſi Dieu ne nous en delivre,
Un jour il nous vendra tous deux.

Sotiſe en vers, ſotiſe en proſe,
De Demoiſelle qui compoſe,
Et de galant qui veut être caché :
Il veut tout, & même il s'engage
De donner la clef de l'ouvrage,
Et le nom de l'Autheur par deſſus le marché.

De quoy ſert-il d'être diſcrets ?
Le Palais ſçaura nos ſecrets,
L'on en fera quelque hiſtoire nouvelle ;
Du moins malgré moy, malgré vous,
On entendra parler de nous
Sur le ſecond perron de la Sainte Chapelle.

Juges, Avocats, Procureurs,
S'informant de nos vie & mœurs,
Voudront nous voir, & nous connoître,
Et les vieux docteurs de la loy,
Et les Plaideurs chagrins peut-être,
Médiront de vous & de moy.

Vous allez passer dans la Ville
Pour precieuse, & pour habile :
Et quelques Autheurs importans
Vous mettront en gros caracteres
Dans les nouveaux Dictionnaires
Des filles sçavantes du temps.

Pour moy, qui des Royaumes sombres
Suis venu raconter les histoires des ombres
Tout vivant me rebuttera.
Déja mainte prude m'en gronde,
Et je vois bien qu'on me prendra
Pour un homme de l'autre monde.

L'on ne tient pas icy pour une verité
Le discours d'un ressuscité ;
On prend un recit veritable,
Pour un conte du tems passé,
Et ce n'est jamais qu'une fable
Que l'histoire d'un Trepassé.

Je

Je consens que nul ne l'estime,
Mais si par malheur on l'imprime,
J'enrage contre mon destin ;
Je fais vœu de ne plus écrire,
Et je ne cesseray de dire
Le terrible homme que Barbin !

A LA MESME.

PUiſque la noire cohorte
Dont on voit tant d'étandarts
Arborez à votre porte,
Fatigue enfin vos regards.

Puiſqu'aprés la ſoutanelle
Le plumet réſolument
Doit parer votre ruelle,
Vous aurez contentement.

De toute chevalerie
Recevez la fine fleur;
C'eſt une fleur je parie
Qui peut vous toucher au cœur.

Vous aimez les fleurs, Climene;
Vous en faites en tout tems
Eclore avec moins de peine
Que le Soleil au Printems.

Celle que je vous preſente
N'eſt pas digne de vous;
Si vous en êtes contente,
Dieu conſole nos jaloux.

Les allobroges montagnes
La firent naître jadis :
Dites-moy si vos campagnes
En ont beaucoup de ce prix ?

A l'honneur de ma Patrie
Je dois en parler ainsi ;
Je croy que votre Neustrie
N'est fertile qu'en souci.

Mais, aprés tout, je m'engage,
Climene, insensiblement
A vous parler un langage
Qui tient du haut Allemand.

Toûjours la pointe y domine,
Cela choque votre goût,
Et votre oreille est si fine,
Qu'une pointe gâte tout.

Laissons donc là le haut stile
A Messieurs nos beaux esprits,
Et sans plus faire l'habile,
Revenons à nos brebis.

Oüi sans crainte & sans reproche
Le franc Chevalier Bayard
Va sur votre cœur de roche

Arborer ſon Etandart.

A plus d'une place priſe
Cet Etandart fut fatal ;
Celuy même de l'Egliſe
Bien ſouvent s'en trouva mal.

La Bataille de Ravene
Peut faire voir ſi je mens,
Et comme quoy l'on y mene
Les Clercs & leurs Regimens.

A la tête de ſa flotte
Tout pirate il chaſſera,
Mais il eſt bon compatriote ;
Peut-être il m'épargnera.

Ah ! ſi par cette défaite
Mes Rivaux ſont deſolez,
J'auray ce que je ſouhaite,
Et vous ce que vous voulez.

Aprés tout, d'un mort, Climene ;
S'il falloit vous entêter,
Celuy-cy vaudroit la peine
Qu'il vous plût de l'écouter.

Vous trouveriez ſa morale
Tres-ſaine, comme je croy ;

Plus même que ne l'eſtale
Le ſevere de Hartmoy.

Mais à quoy bon vous rien dire ?
Vous en jugerez fort bien,
Quand il vous plaira de lire
Son fidelle Hiſtorien.

Seulement pour commentaire
Je voudrois bien prononcer
Deux mots que je ne puis taire,
Et que je n'oſe avancer.

A LA MESME.

JE viens d'apprendre, Mademoiſelle, qu'on me décrie auprés de vous, & qu'on me fait paſſer pour un animal tres-farouche. Ne vous arrêtez point à la Gazette de Quimpercorentin, & ne croyez point que je ſois Tygre. Je ſens bien que je ne ſuis pas encore metamorphoſé, & qu'il me reſte encore quelque humanité.

Dans ma paiſible ſolitude
J'ay penſé mille fois à vous;
Vous occupez les momens les plus doux
De mon loiſir, de mon étude.
La Cour n'eſt qu'un deſert pour moy;
Pour ſoulager ma triſte inquietude
Je m'entretiens de vous dans la Chambre du Roy.
Vos amis & les miens ſont témoins de la peine

Que votre éloignement cause dans mon
esprit.
Hé bien suis-je, Climene,
Aussi Tygre qu'on vous l'a dit ?

Quand j'aurois quelque disposition à la Tygrerie, je trouve icy des gens qui sont bien capables de me radoucir : & vous devez charitablement craindre pour moy, que je ne devienne un peu plus humain qu'il ne faudroit. Je me défie extrémement de moy, & je croy que je pourray avoir besoin de vos prieres : tenez-les prêtes s'il vous plaît.

Mille Nymphes icy que tout le monde
adore
Se présentent en mille endroits ;
Si je ne suis pas Tygre encore
Priez le Ciel que je le sois.

Je le feray avec plaisir, puisque je sçay que c'est le moyen

de vous reſſembler. J'ay connu par une lettre que j'ay vûë, que vous étiez Tygreſſe à Paris, comme je ſuis Tygre en Bretagne. Ne la ſoyez pas tant à mon égard, que vous ne vous ſouveniez quelquefois un peu de moy ; ſur tout ſoyez perſuadée, s'il vous plaît, que je ſuis, Vôtre, &c.

A LA MESME.

JE ne m'y joüe plus, Mademoiſelle, & je voy bien qu'on trouve à qui parler quand on ne parle pas chez vous. On n'y fait pas grand cas des gens qui ne diſent qu'ouy & non, & tant pis, tant pis pour les taciturnes. Si je ne parlay point hier, au moins j'écoutay beaucoup; & je ne deſeſpere pas de devenir un jour grand parleur, puiſque je connois que vous n'aimez pas le ſilence.

Je ne ſçay pas, Iris, quelles ſont vos raiſons.
Vous voulez qu'on parle & qu'on rie,
Et qu'inceſſamment on vous die
Quelque choſe de plus que des oüis & des nons.

Ma taciturnité n'a rien qui vous offenſe ;
Et vous pourriez à votre tour
Sans m'offenſer être réduite un jour
A garder le même ſilence.

Une Fille d'eſprit comme vous ſeroit bien étonnée, ſi elle ſe trouvoit réduite à ne ſçavoir plus que dire. Je ne croy pas, Mademoiſelle, que jamais cela vous arrive ; mais je ſouhaiterois qu'il vous arrivât, afin que vous euſſiez un peu plus d'indulgence pour ceux qui ſont quelquefois de cette humeur. Que ſi vous êtes reſoluë de leur faire toûjours une cruelle guerre,

Pour éviter un ſi triſte défaut
Puiſſiez-vous quelque jour parler plus qu'il ne faut,
Faire contes plaiſans qui ne faſſent point rire,

Dire des oüis, des nons, où l'on
n'en doit point dire.
Vouloir cacher avec beaucoup
de soin,
Et découvrir pourtant quelque
mystere;
Et puissiez-vous enfin avoir
besoin
D'un ami qui sache se taire.

Moy qui parlay trop peu hier, je pourrois parler trop aujourd'huy.

A LA MESME.

NOus ne ſommes point heureux en amour, poiſſons, Mademoiſelle, vous avez noyé les vôtres, & les miens ſe ſont perdus ; donnons leur quelque autre figure, & peut-être nous reuſſirons mieux. J'avois eû quelque deſſein de me metamorphoſer en Poiſſon, dans le deſeſpoir où j'étois ; mais vous m'avez averti, que pour meriter votre tendre amitié, il falloit changer de deſſein, & devenir Fleur. Je vous répondois là-deſſus dans ma lettre perduë, ſi je m'en ſouviens, que j'étois reſolu de devenir tout ce que vous voudriez à ce prix ; qu'il n'y avoit point de Metamorphoſe que je refuſaſſe, pour me-

riter d'être bien auprés de vous. Mais que j'étois bien malheureux de n'être bon à rien, tant que je ne ſeray que ce que je ſuis.

Pour meriter quelque faveur,
Pourquoy faut-il que je devienne Fleur ?
Ne ſauriez-vous, Iris, aimer quelque autre choſe ?
C'eſt toûjours un bonheur que d'être aimé de vous,
Mais il me ſeroit bien plus doux
D'être aimé ſans Metamorphoſe.

Voilà, Mademoiſelle, ce que je vous mandois ; je ne fais pas de difficulté de vous envoyer des fragmens de mes lettres perduës. Je fais des efforts de même pour vous ſatisfaire : je ſuis bien aiſe de vous donner de bons exemples, & de vous faire voir que je ne ſuis point homme à me vanger de mes

amis. Je ſçay bien que la vangeance ne ſeroit pas fort à craindre pour vous en pareille rencontre : mais N*** m'a fait la grace de m'envoyer le diſcours hiſtorique du Pere Vicyra, traduit en françois par Monſieur de Saint André. Je vous prie d'avoir la bonté, quand vous le verrez, de luy annoncer le compliment que je luy en feray à la premiere occaſion. Je n'ay pas loiſir de vous en écrire davantage. Nous allons à la Comedie de Tartuffe. Je ſuis votre tres-humble, &c.

A LA MESME.

JE ne sçay, Mademoiselle, s'il vous reste encore quelque ressentiment de notre conversation d'hier, mais il m'en est resté de grands remors, & je connois bien que sur votre sujet, j'ay la conscience fort tendre & fort delicate, quoyque je n'aye rien à me reprocher sur mes intentions. Je ne me pardonne point quelques expressions dures qui m'échaperent. Il me semble que c'est avoir l'ame assez bonne, que de reconnoître ainsi les fautes qu'on fait, & qu'aprés avoir donné d'aussi bons exemples, on peut prôner hardiment contre les vices. Pour vous, Mademoiselle, je croy que vous êtes

auſſi bonne Chrétienne que moy, que vous m'avez déja tout pardonné. Que ſi vous aviez été tentée de fierté; car vous ſçavez bien que le diable nous prend toûjours par notre temperament; il n'a pas tenu à moy que vous n'ayez reuſſi à la tentation, & ſi vous ne connoiſſez le diable c'eſt votre faute; je vous le fis aſſez voir Dimanche au matin, mais il ne faut pas s'y fier; tout méchant garçon que j'étois, il ne laiſſa pas de me tenter trois heures aprés: & voicy ce qu'il m'inſpira

Auras-tu toûjours pour Iris
Une amitié tendre & fidelle?
Brûleras-tu toûjours pour elle;
Ne crains-tu pas que tant de beaux
eſprits
T'arrachent à la fin le cœur de cette
belle?
Non, tu dois luy garder une éternelle
Foy Et

Et quand elle aimeroit tes Rivaux plus
que toy,
Souffre la dure loy que sa rigueur
t'impose.
Si pour d'autres pourtant son cœur
est engagé,
Sache que c'est bien peu de chose
Qu'un cœur quand il est partagé.

Je croy, Mademoiselle, que vous connoissez bien toutes les forces & toutes les finesses de cette tentation : je l'ay rejettée comme il faut, & le diable, tout diable qu'il est, n'aura garde d'y revenir. J'ay fait un petit acte de confiance qui l'a bien embarrassé. Le voilà.

Le cœur d'Iris est trop bon & trop
sage,
Je ne croy pas qu'il soit tant engagé ;
L'on merite qu'il se partage,
Quand on le croit trop partagé.

Je vous fais confidence de toutes mes tentations, je vous

prie de me mander celles que vous avez eües depuis hier. Je ne ſçay ſi vous approuverez bien ma réponſe au diable : faites-moy ma leçon, & écrivez-moy ce qu'il faut que je faſſe en pareilles occaſions.

A LA MESME.

JE vous envoye, Mademoiselle, le Siecle d'Or de cet honnête Tirsis de qui je vous parlay hier. Je l'ay prié de me le donner tout entier ; mais c'est un homme qui n'a ni assez de soin pour conserver ces sortes de Poësies, ni assez de mémoire pour les retenir. Vous n'y trouverez point de ces imaginations agreables, qui divertissent & qui ne touchent pas. Il ne fait point couler de ruisseaux de lait, il ne parle ni de la beauté des fleurs, ni de la douceur des fruits, & ne décrit point toutes ces graces qu'on dit que la Nature avoit quand elle étoit jeune. Vous vous arrêteriez sans doute à faire de

ces peintures ingenieuſes, vous qui n'aimez que le lait, les fleurs & les fruits. Mais les Tirſis qui aiment quelquefois quelque choſe de plus, pouſſent le Siecle d'Or un peu plus loin, & tout ce que vous en diriez, ne ſeroit pas la Preface de ce qu'ils en diſent. Ils ne ſont pas toûjours contens de la ſimplicité & de la bonne foy de leur Siecle, & ils loüent celle des Siecles paſſez. Voicy comme notre Tirſis parle de ces bonnes gens.

Dés qu'ils étoïent aimez ils aïmoient à leur tour,
Et n'avoient d'autres Loix que les Loix de l'Amour.
Le reſpect n'obligeoit à nulle retenuë;
La pudeur n'étoit pas une vertu connuë;
Nul remords ne troubloit leurs deſirs amoureux;
Ils étoïent innocens lorſqu'ils étoïent heureux,

Et dans la belle ardeur de leurs feux
legitimes,
Ils goûtoient nos plaisirs, sans com-
mettre nos crimes.
Mais un fâcheux honneur borne tous
nos desirs,
Un remords importun s'attache à nos
plaisirs.
Contre nos sens charmez notre rai-
son murmure.
Les Loix ont condamné l'instinct de
la nature;
On n'ose sans rougir dire sa passion,
Et la vertu s'oppose à l'inclination.

Que pensez-vous, Mademoiselle, de cette moralité; elle est d'un homme qui paroît ennemi des façons, & qui sçait bien son Siecle d'Or; aussi se plaint-il dans la suite, des Dames de notre temps.

Ces injustes beautez troublent notre
bonheur,
Et couvrent leur orgueil du voile de
l'honneur.

Au ſeul nom de l'Amour elles ſont allarmées,
Feignent de n'aimer point, dés qu'elles ſont aimées,
Perſecutent un cœur qu'elles ont arrêté,
Et font une vertu de cette cruauté.
Je ſçay bien qu'au moment qu'elles font les cruelles,
Elles ſouffrent ſouvent ce qu'on ſouffre pour elles,
Et que lorſque leur ſort nous paroît le plus doux,
Elles ſont quelquefois plus à plaindre que nous.
Mais nous ſçavons les loix de leur cruel empire,
Et nous ſouffrons long-temps avant que de le dire.
Elles font leur plaiſir de nous voir ſoûpirer,
Nous donnent des Rivaux pour nous deſeſperer,
Reçoivent leur encens & mépriſent les nôtres,
Et trompent bien ſouvent & les uns & les autres.

Ne croyez pas, Mademoi-

selle, qu'il employa toute sa morale contre votre Sexe. Il déclamoit contre les Hymens, contraints ou intereſſez, & s'en prenoit aux Amans par intereſt, ou par conſideration.

Nos Amans aujourd'huy lâches indifferens
S'engagent à l'Hymen au choix de leurs parens.
L'avare ſoif de l'or étouffe leur tendreſſe;
La fortune eſt toûjours leur premiere Maîtreſſe;
Un aveugle intereſt conduit leur paſſion;
Ils reglent leur amour ſur leur ambition;
Et quittant des beautez qu'ils auroient adorées,
Ils cherchent à languir en des chaînes dorées.

⁂

Dans le ſiecle innocent, qui ſe laiſſoit charmer,
Ne cherchoit en aimant que le plaiſir d'aimer.

Les Amans n'étoient pas des Amans
politiques,
Les parens n'étoient pas des Tyrans
domestiques;
Chacun paisiblement joüissoit de ses
droits,
Et chaque Nymphe avoit la liberté
du choix;
Aussi pour posseder un objet plein de
charmes,
Il n'en coûtoit jamais de soûpirs ni
de larmes,
Dés qu'on pouvoit se plaire on s'ai-
moit tendrement,
Et l'on étoit Epoux, dés qu'on étoit
Amant.

Depuis qu'on voit regner & Galans,
& Coquetes,
Le plus beau temps se passe à conter
des fleuretes;
On s'amuse à pousser mille soupirs
perdus,
On rend mille devoirs, mille soins
assidus;
Il faut languir long-temps, sans qu'on
s'en apperçoive;
Un cœur est tout usé devant qu'on le
reçoive.

On

On consume en façons les momens
les plus doux,
Et l'on n'est plus Amant lors qu'on
devient Epoux.

Voilà tout ce que j'en sçay, Mademoiselle, c'en est peut-être bien assez pour vous. Il faut pourtant que vous sçachiez, qu'il maudissoit le premier qui.....

..... Transporté d'une lâche foiblesse,
Endura le mépris d'une injuste Maîtresse,
Inventa pour luy plaire un langage flateur,
L'appella son Esclave & son Adorateur.
Et pour obtenir d'elle un regard favorable,
Fut long-temps amoureux, & long-temps miserable,
Luy rendit sa franchise en se laissant charmer,
Et pour gagner son cœur se fit un art d'aimer.

A LA MESME.

IE croyois que je ne partirois qu'aprés midy, Mademoiſelle, mais vous me prédites hier, que les Dames m'enleveroient: & une autre fois je me regleray ſur vos propheties. Quelque bonne compagnie que je trouve, je ſçay bien celle que je perds, & je vous aſſure que je ne ſuis pas ſans chagrin. Permettez-moy donc de vous dire adieu, & perſuadez-vous que je vais chercher la ſolitude au milieu de la Cour: j'attends des nouvelles de votre ſanté ce ſoir à Saint Germain. J'apprehende bien que votre débauche ne vous ait incommodée. Au reſte M. de la Reinie m'envoya hier un exemplaire de *** & un Li-

vre de l'Hiſtoire du Prix de l'Academie, j'y lûs votre belle Ode imprimée, avéc un Avis au Lecteur, où aprés la deſcription de votre Preſent & de toute votre Galanterie à Mademoiſelle de Scudery, on ajoûte. *On découvrit quelques jours aprés, que c'étoit Mademoiſelle de la Vigne, dont le merite eſt aſſez connu, & dont la modeſtie l'avoit empêchée de mettre ſon nom à cet agreable ouvrage, qui a été loüé de tous les honneſtes gens* ..... Voicy comme ils ont tourné votre Stance de Monſieur Charpentier.

Vous dont les doctes ouvrages
A cent autres preferez,
De tant d'eſprits éclairez
Suſpendirent les ſufrages,
Rien ne vous peut conſoler, &c.

A LA MESME.

J'Envoye votre dernier billet à mon Avertiſſeur Provincial, Mademoiſelle, que ne m'écrira-il pas ſur le ſujet de vos cruautez, quand il ſçaura que vous ne voulez me donner que des paſſions chagrines ? Il m'avoit bien dit, que vous étiez fiere en diable, au moins pour moy : & s'il étoit ſcandaliſé d'un petit Vers, & de huit ſillabes un peu bruſques ; que penſera-t-il quand il verra deux pages entieres de fiertez en vers & en proſe ? Dieu conſole ce pauvre garçon, qui m'avoit donné de ſi bons conſeils. Pour moy, Mademoiſelle, qui dois être accoûtumé à votre humeur ſévére, je ne me plain-

drois pas, si vous me teniez la parole que vous m'avez donnée; je me disposois à étudier mes passions, & à profiter de vos lumieres, & sur ce Traité j'aurois peut-être fait assez de progrez, & je n'aurois point fait de honte à une si aimable Maîtresse. Vous avez eû la bonté de me promettre, & vous avez la cruauté de vous en dedire. A quelque prix que ce soit, je veux être pourtant votre Disciple, dussiez-vous retrancher les plus beaux Chapitres de votre Traité.

Si les sentimens les plus doux
Des belles passions, pour vous
Iris sont de terribles choses,
Examinez un peu l'offre que je vous fais,
Vous m'en expliquerez les causes,
Et j'en sentiray les effets.

Que dites-vous de cet accom-

modement? Il ſemble que je me ſuis bien mis à la raiſon. Si cet expedient ne vous plaiſoit pas, il faut que je vous en propoſe un autre bien raiſonnable. Vous avoüez qu'il y a quelque paſſion, dont je puis être mieux inſtruit que vous, & vous me faites l'honneur, pour me donner courage, de m'aſſurer, que je ſuis un de ces diſciples, qui valent des Maîtres; enſeignez-moy donc toutes les autres, & ſouffrez que je vous enſeigne celle-là. Outre qu'il eſt fort honnête de s'inſtruire les uns les autres, je ſeray bien aiſe de vous rendre le coup pour le coup, & je me ſens aſſez capable de compoſer un joli Traité ſur cette matiere. Mandez-moy ſi cet accommodement vous plaît, & dés demain je vous diray ma premiere leçon. Bon jour, Mademoiſelle, je ſuis votre tres-humble,

tres-obeïſſant & tres-affe
né diſciple & maiſtre, l
le voulez.

FIN.

De l'Imprimerie de Jean Moreau,
rue Galande.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Versailles le 27. Octobre 1699. signées, CARPOT, & scellées : Il est permis à la Veuve de CLAUDE BARBIN, Marchand Libraire à Paris d'imprimer un Livre intitulé, *Nouvelles Oeuvres mêlées du Sieur de Saint-Evremont*, & ce, pendant le temps de six années consecutives : Avec défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres de l'imprimer, vendre ny debiter sans le consentement de l'Exposante, à peine de trois mille livres d'amende, & autres peines portées plus au long par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, conformément aux Reglemens. A Paris le 12. Novembre 1699.

Signé, C. BALLARD, Syndic.

Achevé d'imprimer le 1. Mars 1700.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Lib
University of
Date d